Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 22
NOVEMBRE 2016

LES ORIGINES DE LA FRANCE

LES MÉROVINGIENS DE CLOVIS À DAGOBERT

LA TOUR DE BABEL
CE QUE L'ARCHÉOLOGIE RÉVÈLE DU MYTHE

SHAKESPEARE
GÉNIE THÉÂTRAL ET CHEF D'ENTREPRISE

MOMIES DU FAYOUM
VISAGES DE L'AU-DELÀ

SITTING BULL
LA DERNIÈRE LÉGENDE INDIENNE

AFRIQUE 4800 F CFA ; ALLEMAGNE 6,50 € ; ANTILLES-RÉUNION 6,50 € ; BELGIQUE LUXEMBOURG 5,95 € ; CANADA 8,95 $CAN ; LIBAN 12 000 LBP ; MAROC 60 MAD ; SUISSE 9,50 CHF ; TUNISIE 12 DTU ; PORTUGAL 6,50 €.

M 06085 - 22 - F: 5,95 € - RD

le royaume mérovingien oublié

Austrasie

EXPOSITION

16 SEPTEMBRE 2016
26 MARS 2017
À SAINT-DIZIER

Espace Camille Claudel
9, avenue de la République
- Entrée libre -

© ILLUSTRATION DEN BAZIN / GRAPHISME STUDIO MARTIAL DAMBLANT

EN COPRODUCTION

Saint-Dizier Der & Blaise

Musée d'Archéologie nationale Domaine national Saint-Germain-en-Laye

Musée d'Archéologie nationale
Saint-Germain-en-Laye
3 mai - 1er octobre 2017

Inrap

Renseignements au 03 25 07 31 50 ou sur
www.austrasie-expo.fr

CETTE EXPOSITION EST RECONNUE D'INTÉRÊT NATIONAL PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION / DIRECTION GÉNÉRALE DES PATRIMOINES / SERVICE DES MUSÉES DE FRANCE.
ELLE BÉNÉFICIE À CE TITRE D'UN SOUTIEN FINANCIER EXCEPTIONNEL DE L'ÉTAT.

3 champagne-ardenne · LA CROIX · Dossiers ARCHÉOLOGIE · ARCHÉOLOGIA · L'EST RÉPUBLICAIN · Le Journal de la Haute-Marne · connaissance des arts · Groupe Caisse des Dépôts · SNCF · Haute-Marne · Grand Est Alsace Champagne-Ardenne Lorraine

Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS
NUMÉRO 22

JOSSE / LEEMAGE

Le dossier

30 Les Mérovingiens

- **Aux origines de la France.** Ces rois durent assumer la transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge, en mêlant le vieil héritage romain aux traditions venues de Germanie. **PAR BRUNO DUMÉZIL**
- **Un destin français.** Vilipendée ou célébrée au gré des idéologies, des régimes et des crises, la dynastie mérovingienne subit une curieuse destinée posthume. **PAR BRUNO DUMÉZIL**

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, PARIS - SERVICE DE PRESSE

Les grands articles

22 La tour de Babel

Et si le récit biblique n'était pas qu'un mythe ? Depuis le XIXe siècle, les archéologues se sont penchés sur la question. **PAR FRANCIS JOANNÈS**

50 Les portraits du Fayoum

Ces fragiles panneaux de bois redonnaient l'apparence de la vie aux défunts momifiés de l'Égypte gréco-romaine. **PAR EVA SUBÍAS PASCUAL**

64 La bataille de Pydna

En 168 av. J.-C., l'indépendance de la Grèce se joue dans le face-à-face entre la phalange macédonienne et la légion romaine. **PAR YANN LE BOHEC**

74 Shakespeare

Disparu voici quatre siècles, le dramaturge britannique apporta un souffle de renouveau à la littérature de son pays. **PAR PETER HOLLAND**

Les rubriques

06 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE
Sitting Bull
À la fin du XIXe siècle, le grand chef sioux devint la dernière des légendes indiennes en prenant les armes contre l'armée américaine.

14 L'ÉVÉNEMENT
Les Illuminés de Bavière
Fondée en 1776, cette société secrète connut un succès fulgurant, avant de subir la violente répression du pouvoir.

18 LA VIE QUOTIDIENNE
Les apaches de Paris
Au début du XXe siècle, la Ville Lumière frissonne : une bande de voyous aux mœurs sauvages sème la terreur dans les rues.

88 LA GRANDE DÉCOUVERTE
La nécropole d'Athènes
Oublié à la fin de l'Antiquité, le cimetière du Céramique est redécouvert au XIXe siècle.

92 LES LIVRES ET EXPOSITIONS

Posé sur la 4e de couverture pour les abonnés France métropolitaine : un message sous enveloppe « Histoire & Civilisations ».

PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : *DAGOBERT Ier, ROI D'AUSTRASIE, DE NEUSTRIE ET DE BOURGOGNE*, PAR ÉMILE SIGNOL. HUILE SUR TOILE, 1842. *CHÂTEAUX DE VERSAILLES ET DE TRIANON*. © RMN-GRAND PALAIS (CHÂTEAU DE VERSAILLES) / DROITS RÉSERVÉS

Le Monde NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction artistique : BRUNO HOUDOU
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Révision : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : JEAN-JOËL BRÉJEON, SYLVIE BRIET, BRUNO DUMÉZIL, ISABEL HERNÁNDEZ, PETER HOLLAND, FRANCIS JOANNÈS, DOMINIQUE KALIFA, YANN LE BOHEC, DIDIER LETT, MARÍA TERESA MAGADÁN, ALEXANDRE MARAL, FERNANDO MARTÍN PESCADOR, EVA SUBÍAS PASCUAL
Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NATHALIE LHERMILLIER, ANNE LOPEZ

Coordination éditoriale *Le Monde* : MICHEL LEFEBVRE

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX
Assistante : ODILE TESSIER
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA

Fabrication : ÉRIC CARLE (directeur industriel), NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH (chef de fabrication)
Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : VINCENT VIALA (directeur), FLORENCE MARIN, JULIA GENTY-DROUIN, GALATÉA PEDROCHE, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.
E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com
• **Belgique :** Edigroup Belgique. Diffusion Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. Fax : 070 233 414. E-mail : abobelgique@edigroup.org
• **Suisse :** diffusion Edigroup SA, Case postale 393, 1225 Chêne-Bourg. Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82. E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : CHRISTOPHE CHANTREL (responsable ventes France et international), CAROLE MERCERON (chef de produit)
Réassorts : 0 805 05 01 47
Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ
Dépôt légal : à parution. *ISSN :* 2417-8764
Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 80, bd. Auguste-Blanqui, 75013 Paris
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

Information à l'attention de nos abonnés en prélèvement automatique

Dans le cadre de la réglementation SEPA (*Single Euro Payment Area*, espace unique de paiement en euros), vous pouvez accéder aux caractéristiques de vos prélèvements en contactant notre service clients par téléphone au 01 48 88 51 04 ou par mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
Inspirer le désir de protéger la planète

National Geographic Society est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES
JEAN N. CASE *Chairman*, TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*, WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL, MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE
PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN, CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT
SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*, CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Bussines Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS
GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER, KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH, LACHLAN MURDOCH, PETER RICE, FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING
YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir
ASSISTANTE : Odile Tessier

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS
Professeur d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, où il enseigne l'histoire mésopotamienne, les rapports entre la Bible et la Mésopotamie, et les langues anciennes du Proche-Orient.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER
Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIIIe et le IIIe s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.

MOYEN ÂGE
DIDIER LETT
Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.

ÉGYPTE
PASCAL VERNUS
Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études (EPHE) de Paris.

ROME
CLAIRE SOTINEL
Professeure d'histoire romaine à l'université Paris-Est Créteil Val-de-Marne. Ancien membre de l'École française de Rome. Elle est spécialiste de l'Antiquité tardive.

ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE
DOMINIQUE KALIFA
Professeur d'histoire contemporaine à Paris 1 où il dirige le Centre d'histoire du XIXe siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.

OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

On connaît le rôle joué par Clovis et par son baptême, ravivé par le sacre des rois de France à Reims, dans la mémoire de ce qui deviendra plus tard la France. **Les Mérovingiens** jouèrent ainsi un rôle fondateur dans la conscience nationale. On sait moins qu'au Moyen Âge les Francs, ou Français, crurent qu'ils étaient, tout comme les Romains, les descendants des Troyens. Les humanistes des XVe et XVIe siècles démontrèrent la fausseté de ce mythe unificateur. Ce constat engendra une longue et grave crise d'identité. Une nouvelle vision, opposant les Francs vainqueurs aux Gaulois vaincus, imposait l'idée que deux peuples coexistaient au sein du royaume, l'un fait pour dominer de façon héréditaire, l'autre pour la soumission. Les théories d'Henri de Boulainvilliers, parues en 1727, mirent le feu aux poudres : « Il y a deux races d'hommes dans le pays. » Cette vue idéologique ne correspondait pas à la réalité sociale — avec une accession à la noblesse plus ouverte qu'on ne l'imagine. La réaction finale allait être violente : la Révolution française. On se souvient de la réponse de Sieyès dans son fameux libelle, *Qu'est-ce que le tiers état ?* : que les étrangers (les aristocrates) retournent dans les forêts de « Franconie » ! D'où le mythe compensateur de la nation gauloise, qui n'eut jamais de réelle existence, même s'il y eut une civilisation celte brillante. Il se forma, certes, après la conquête de César, une conscience provinciale des habitants de la Gaule romaine. Quant à l'opposition entre Francs et Gaulois, elle ne résiste pas à la connaissance historique. Il y eut bien une symbiose, confirmée par l'archéologie des cimetières, entre les Francs et les Gallo-Romains.

▲ **CETTE EMBARCATION** du milieu du IIe siècle ou du début du IIIe siècle apr. J.-C. a été mise au jour sur les berges de la Saône, à Lyon.

LOÏC DE CARGOUËT / INRAP

ANTIQUITÉ GALLO-ROMAINE

La seconde vie d'une épave

Resté immergé durant 10 ans pour des raisons de conservation, un chaland gallo-romain découvert à Lyon en 2003 va enfin pouvoir être exposé après un traitement de choc.

On ignore la plupart du temps le sort accordé aux découvertes archéologiques, qui restent souvent stockées dans des réserves faute de lieu pour les accueillir. En 2003, 16 bateaux d'époque gallo-romaine avaient été exhumés sur les bords de Saône, à Lyon ; des embarcations à fond plat, en bois assemblé par cloutage, dont un chaland antique datant du IIe siècle apr. J.-C. Quatorze ans après, cette épave, baptisée « Lyon Saint-Georges 4 », a été entièrement restaurée et sera exposée d'ici deux ans au Musée gallo-romain de Fourvière.

Les archéologues de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives) avaient mis au jour 17 mètres de ce bateau qui en mesurait sans doute 28 à l'origine. Il est resté immergé 10 ans pour des raisons de conservation, avant d'être transporté en 2014 au laboratoire ARC-Nucléart de Grenoble. Là, le chaland gorgé d'eau a été démantelé en un gigantesque puzzle de 1000 pièces. Il a fallu consolider ces morceaux avant que l'eau ne s'évapore et que leur structure interne ne s'effondre. Les scientifiques ont commencé par traiter les parties en bois qui pouvaient être rongées. Les éléments métalliques, notamment 2100 clous, ont été retirés un à un pour être étudiés et permettre de déterminer leur provenance et leur mode de fabrication.

Pour restaurer cette épave, le laboratoire de Grenoble a utilisé des techniques uniques au monde. Le bois a été tout d'abord imprégné durant un an d'une résine de polyéthylène glycol, destinée à se substituer à l'eau. Il a ensuite été séché par lyophilisation (congélation et vaporisation de l'eau), seule technique qui permet d'éviter la déformation des objets. Enfin, les parties les plus abîmées ont été imprégnées d'une autre résine, le styrène polyester, afin d'être consolidées.

L'épave doit être de nouveau entièrement démontée, puis remontée, dans une salle climatisée du musée de Fourvière qui sera aménagée spécialement pour elle. Une dernière étape qui prendra au minimum 18 mois.

L'Antiquité reprend des couleurs

Cela fait 30 ans que l'archéologue Vinzenz Brinkmann tente de restituer leur véritable apparence aux statues grecques antiques. Un travail qui, pourtant, pose des questions.

Partout dans le monde, nous pouvons admirer des statues grecques blanches comme le marbre. Et pourtant, les austères drapés hellènes étaient en réalité multicolores… Ce fait est connu depuis longtemps, mais n'a pas empêché que le modèle antique soit vanté pour sa noble simplicité et son dépouillement ; un culte de la Grèce pure qui ne serait qu'une construction.

Depuis 30 ans, Vinzenz Brinkmann, archéologue allemand et professeur à l'université de la Ruhr à Bochum, combine plusieurs techniques sophistiquées pour retrouver les traces de pigments sur les statues. Il scrute au microscope la surface du marbre, à la recherche de traces de couleurs. Il utilise aussi un appareillage de spectroscopie ultraviolet-visible et de spectrométrie à fluorescence X, grâce auquel il étudie la composition chimique des restes de couleur. Ces lampes à ultraviolets et à infrarouges permettent de rendre fluorescents des composés organiques contenus dans les pigments. Comme ceux-ci reflètent différemment les longueurs d'onde, le chercheur associe un spectre à un pigment, ce qui lui fournit la couleur.

Brinkmann a ainsi colorisé des statues vieilles de 2 500 ans avec leurs teintes « d'origine ». Celles-ci sont vives, unies, sans beaucoup de nuances, et la comparaison entre le modèle que l'on peut voir au musée et sa reconstitution n'est pas forcément à l'avantage de cette dernière.

Le travail de Brinkmann ne fait d'ailleurs pas l'unanimité. Selon d'autres chercheurs, les Grecs utilisaient des liants, des sous-couches et des mélanges de pigments qui généraient des phénomènes d'ombre et de lumière. Autant de subtilités qui n'apparaissent pas dans les reconstitutions de Brinkmann. Pour ces chercheurs, il n'est simplement pas possible, avec les techniques d'aujourd'hui, de retrouver la qualité esthétique d'une œuvre d'art du monde antique. Ces réserves n'ont pas empêché Vinzenz Brinkmann de monter une exposition itinérante, « Gods in Color », sur la polychromie antique, qui tourne depuis 2003. ■

MARSYAS (OWN WORK) CREATIVE COMMONS - CC BY-SA 2.5

◀ **CES *KORÊS*** (statues de jeunes filles), découvertes sur l'Acropole d'Athènes, portent des robes bigarrées. Originaux datés vers 530-520 av. J.-C.

MATTHIAS KABEL (OWN WORK) CREATIVE COMMONS - CC BY-SA 3.0

▲ **LES BRONZES ANTIQUES** étaient recouverts d'une patine, comme le montre la restitution, à gauche, d'une tête d'éphèbe (original à droite).

MARSYAS (OWN WORK) CREATIVE COMMONS - CC BY-SA 2.5

▲ **CETTE RESTITUTION** révèle la riche polychromie de l'habit de l'archer troyen provenant du fronton ouest du temple d'Athéna Aphaia, à Égine. Original daté vers 490 av. J.-C.

ÉVÉNEMENT

L'histoire fait salon à Versailles

Comme tous les ans à la fin de novembre, la ville au riche passé historique ouvre pour deux jours ses portes aux conférenciers et aux exposants spécialisés dans le livre d'histoire.

« Histoire de lire », le salon du livre d'histoire de Versailles, entamera sa 9e édition le 26 novembre prochain et accueillera durant deux jours plus de 170 auteurs (uniquement des écrivains ayant publié dans l'année), parmi lesquels Erik Orsenna, Jean des Cars, Yves de Gaulle… Cette manifestation doit accroître chaque année son périmètre d'intervention et déborder des salons de l'hôtel de ville et de celui du département pour accueillir près de 20 000 visiteurs. Elle va occuper de nouveaux espaces : une tente destinée à la littérature jeunesse et une enfilade de salons face à l'hôtel du département pour accueillir la bande dessinée historique, devenue incontournable.

L'HÔTEL DE VILLE de Versailles, où se tient une partie des manifestations.

PHILOPHOTO / FOTOLIA

« L'attirance du public pour les livres d'histoire ne se dément pas, constate Vianney Mallein, commissaire du salon. Il a soif d'apprendre, on le voit notamment avec le succès relatif du roman historique : s'il est trop anecdotique, il n'intéresse pas le public. » Les visiteurs ne se contentent pas de faire un tour, ils participent aux nombreuses conférences et font leur provision d'ouvrages.

Persuadés que Versailles et l'histoire ne pouvaient que s'entendre, Étienne de Montety, président de l'association Histoire de lire et directeur du *Figaro littéraire*, et Vianney Mallein avaient eu l'idée d'un événement autour du livre historique avant même que Jack Lang ne lance ses « Rendez-vous » à Blois. Mais les maires de Versailles qui s'étaient succédé à l'époque n'avaient pas suivi le projet. En neuf ans, le salon s'est installé dans la ville, porté selon les années par la présence de vedettes comme Stéphane Bern, Franck Ferrand ou Loràn Deutsch.

Pour la soirée de lancement, le vendredi 25 novembre, Maxime d'Aboville et Loràn Deutsch interpréteront La Fontaine et Molière au Théâtre Montansier, à partir d'extraits du livre de Gilles de Becdelièvre (éditions Télémaque), consacré à la relation méconnue entre ces deux génies du monde littéraire. ■

Histoire de lire
LIEU Hôtel de Ville, 4, avenue de Paris, Versailles
WEB histoiredelire.eu
DATE Les 26 et 27 novembre

OFFRE EXCEPTIONNELLE

ABONNEZ-VOUS !

47 % d'économie

2 ans (22 nos) pour 69€ seulement, soit 10 numéros gratuits

VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !

BULLETIN D'ABONNEMENT

à compléter et à renvoyer avec votre règlement à l'ordre d'***Histoire & Civilisations*** à :
HISTOIRE & CIVILISATIONS – Service abonnements – 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf – 75212 PARIS CEDEX 13

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations.*
Je choisis :

❑ L'abonnement pour 2 ans (22 nos) pour **69 € seulement** au lieu de ~~130,90 €~~* soit **47 % d'économie ou 10 numéros gratuits.** 96E16

❑ L'abonnement pour 1 an (11 nos) pour **39 € seulement** au lieu de ~~65,45 €~~* soit **40 % de réduction ou 4 numéros gratuits.** 96E17

**Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 30/04/2017, réservée à la France métropolitaine.*
Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch
Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter au 33 1 48 88 51 04

Conformément à la loi Informatique & Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C.Paris B 323 118 315

❑ M. ❑ Mme

Nom/Prénom.....

Adresse .....

.....

Code postal

Ville.....

Tél.

E-mail .....@ .....

J'accepte de recevoir les offres d'Histoire & Civilisations ❑ oui ❑ non
des partenaires d'Histoire & Civilisations ❑ oui ❑ non

Sitting Bull : les grands chefs meurent aussi

Parce que le territoire de sa tribu était menacé par l'expansion des États-Unis vers l'ouest, le chef sioux prit les armes. Un combat qui fit de lui la dernière des légendes indiennes.

Des Grandes Plaines à la réserve

1831

Sitting Bull naît sur le territoire de Grand River, dans le Dakota du Sud, au sein de la tribu sioux hunkpapa.

1866

Il devient le chef principal des Lakotas et combat l'armée américaine avec Red Cloud jusqu'à la signature d'un traité.

1876

À la bataille de Little Bighorn, les Sioux dirigés par Crazy Horse et Sitting Bull massacrent les troupes du général Custer.

1881

Après quatre ans passés au Canada, Sitting Bull s'installe dans une réserve américaine. En 1885, il est engagé par Buffalo Bill.

1890

Sitting Bull meurt d'une balle tirée par un policier indien de la réserve, alors qu'il allait être arrêté.

Au XVII^e^ siècle, les Indiens lakotas s'installent, avec d'autres tribus de la famille sioux, dans les grandes plaines de ce qui forme aujourd'hui les États-Unis, dans les États actuels du Dakota du Nord et du Dakota du Sud. Ils y adoptent une vie nomade, dont l'économie est fondée sur la chasse au bison. En hiver, ils vivent par petits groupes ou familles pour mieux résister au froid et trouver plus facilement de la nourriture et un abri ; en été, ils se réunissent dans les régions fertiles pour chasser le bison, célébrer des cérémonies religieuses et festives, faire du commerce et résoudre les conflits internes.

Au milieu du XIX^e^ siècle, ce mode de vie se voit dramatiquement menacé par l'imparable expansion des États-Unis vers l'ouest. En quelques années, colons en quête de terres, éleveurs de bétail, soldats et chercheurs d'or changent le paysage des Grandes Plaines, brisant le fragile équilibre économique des tribus indiennes et mettant celles-ci devant un tragique dilemme : se lancer dans une résistance armée condamnée à l'échec ou bien conclure des accords qui supposent leur marginalisation et menacent leur survie. C'est le cas des Lakotas. En 1865, à la fin de la guerre de Sécession, le chef Red Cloud (Nuage rouge) passe plusieurs années à attaquer les forts de l'armée établis dans la zone, jusqu'à ce que soit signé, en 1868, un traité accordant aux Indiens un vaste territoire à l'ouest du fleuve Missouri, dans lequel les colons n'ont pas le droit d'entrer. De plus, la « Grande Réserve sioux » est créée dans le sud-ouest du Dakota du Sud, destinée à ceux qui souhaitent abandonner la vie nomade.

Guerre à l'homme blanc

La trêve dure peu. Vers 1875, les territoires sans colons diminuent de façon vertigineuse, les bisons sont de plus en plus rares, et de nombreux Indiens restés dans la réserve s'aperçoivent que les terres qu'on leur a concédées pour l'agriculture ne sont pas assez fertiles et que les provisions qu'ils reçoivent du gouvernement se réduisent de plus en plus. À cela s'ajoute la découverte par des colons d'importantes quantités d'or dans les Black Hills, un territoire que les Indiens considèrent comme sacré, ce qui incite le gouvernement américain

GRANGER / ALBUM

TAMBOUR SIOUX AVEC SCÈNES DE GUERRE.

« Je n'ai jamais négocié avec les Américains. La terre appartient à mon peuple », a dit Sitting Bull.

WHITE IMAGES / SCALA, FLORENCE

GUERRIER, ARTISTE ET VISIONNAIRE

DANS LA CULTURE LAKOTA, le nom de Sitting Bull fait allusion à sa bravoure et à sa capacité à conserver son sang-froid face à une menace, tel un taureau immobile. Sitting Bull a donné de nombreuses preuves de son courage, mais il a été plus qu'un guerrier et un chasseur. Il a toujours montré son intérêt pour la peinture (il a réalisé son autobiographie à travers des dessins qui relatent ses exploits), il aimait composer ses propres chants et avait des expériences mystiques, à la manière d'un chaman, qu'il relatait à son peuple pour justifier ses décisions.

SITTING BULL. PORTRAIT DU CHEF INDIEN VÊTU SELON LA COUTUME SIOUX. 1886.

à créer une commission pour acheter ces lieux aux Indiens. Lorsque ces derniers refusent, il est décidé qu'à partir de janvier 1876 tous les Sioux devront être enfermés dans la réserve et que ceux qui ne s'y plieront pas seront considérés comme hostiles. Pour faire respecter l'ordre, trois régiments avancent vers la région, sous le commandement du général Sheridan.

C'est alors que le célèbre Sitting Bull (Taureau assis) fait son entrée dans l'histoire. À 35 ans, Tatanka Iyotake (son véritable nom en langue lakota) est déjà un guerrier expérimenté. Après avoir fait ses premières armes à 14 ans, il s'est distingué dans les campagnes de Red Cloud en 1866 et 1868, devenant le chef principal des Lakotas. Lui-même résumera plus tard son attitude face aux États-Unis : « Je n'ai jamais appris à mon peuple à faire confiance aux Américains. Je leur ai dit la vérité, que les Américains sont de grands menteurs. Je n'ai jamais négocié avec les Américains. Pourquoi le devrais-je ? Cette terre appartenait à mon peuple. » C'est pourquoi, en 1876, Sitting Bull n'hésite pas à refuser l'ordre de réclusion dans la réserve et, avec d'autres guerriers comme Crazy Horse (Cheval fou), il déclare la guerre à l'armée des États-Unis.

Pendant l'été 1876, Sitting Bull s'établit dans une région fertile près du fleuve Little Bighorn, où il réunit quelque 7 500 Indiens. Ce rassemblement est l'occasion d'exécuter la danse du Soleil, une cérémonie religieuse composée de rituels qui durent plusieurs jours. Lors de cette cérémonie, Sitting Bull communique aux autres membres de la tribu une vision qu'il a eue (son prestige en tant que leader se fondait aussi sur ses dons de

BATAILLE DE LITTLE BIGHORN. Cette gravure illustre la bataille au cours de laquelle les Indiens sioux, sous le commandement du chef Crazy Horse, ont massacré le 7e régiment de cavalerie du général Custer, en 1876.

DEA / ALBUM

prophète) : des soldats aussi nombreux que des sauterelles allaient arriver, les pieds en haut et la tête en bas, et la nation sioux en finirait avec eux.

En effet, quelques jours plus tard apparaît devant le campement indien un régiment américain : le célèbre 7e régiment de cavalerie, commandé par le général Custer, un héros de la guerre de Sécession. Custer a l'expérience de la guerre contre les Indiens, qu'il a toujours facilement battus. Mais, cette fois, il ne se rend pas compte de la notable supériorité des effectifs sioux : 1 500 guerriers face aux 630 soldats et officiers qu'il a sous son commandement. De plus, Custer divise son régiment en trois bataillons et lance la charge depuis des directions différentes, affaiblissant son offensive. Les Indiens, qui sont sur leur propre terrain et prêts à défendre leurs familles jusqu'à la mort, ont en outre des fusils à répétition ; non seulement ils repoussent l'attaque, mais ils réussissent aussi à acculer le bataillon de Custer, anéantissant ses 200 hommes après un combat acharné.

LE PROPHÈTE DES SIOUX

WOVOKA, également appelé Jack Wilson, est un Indien de l'État de l'Utah, fils d'un chaman du peuple paiute. Ses prophéties sur la renaissance des morts, qu'il répand à partir de 1889, sont influencées par son contact avec des mormons et des quakers. Wovoka préconise que les Indiens restent en paix avec les Blancs, mais les Sioux voient dans son message un appel à la révolte.

LE PROPHÈTE WOVOKA, LEADER ET CHEF SPIRITUEL PAIUTE.

NATIVESTOCK / SCALA, FLORENCE

Fuite et reddition

La prophétie de victoire de Sitting Bull est devenue réalité, mais dans la pratique la bataille de Little Bighorn implique la fin des tribus sioux. La défaite des troupes de Custer émeut et scandalise l'opinion publique américaine ; le gouvernement envoie une armée beaucoup plus nombreuse et mieux préparée pour écraser les rebelles. Sitting Bull refuse de se rendre

ÉTOILE DU SPECTACLE

WILLIAM CODY, comme s'appelait en réalité Buffalo Bill, a offert à Sitting Bill un juteux salaire de 590 dollars par semaine pour participer à son spectacle, *L'Ouest sauvage*. Le chef sioux apparaissait dans ses vêtements de cérémonie (comme sur la photo de droite), très différents des pauvres vêtements que les Indiens recevaient des Blancs dans la réserve. Son rôle consistait seulement à faire le tour de la piste pour se montrer aux spectateurs.

MARY EVANS / SCALA, FLORENCE

AFFICHE ANNONÇANT LE SPECTACLE DE PEAUX ROUGES DE BUFFALO BILL, *L'OUEST SAUVAGE*.

CETTE PHOTOGRAPHIE colorisée (détail), prise en 1885 à Montréal, montre Sitting Bull et Buffalo Bill.

GRANGER / ALBUM

et, en 1877, il s'enfuit avec les siens au Canada. Ils y vivent en paix pendant quatre ans, mais les hivers y sont encore plus rigoureux que dans les territoires des deux Dakota, et les quelque 200 Sioux qui ont suivi leur chef doivent avoir recours à la charité pour survivre. En 1881, Sitting Bull revient aux États-Unis pour se rendre. « Je voudrais que l'on se souvienne de moi comme du dernier Indien de ma tribu qui remet son fusil », déclare-t-il.

Avec ses partisans, Sitting Bull fixe sa résidence dans la réserve de Standing Rock, où il est soumis à l'étroite surveillance de l'officier commandant la réserve, James McLaughlin, qui voit en lui une menace. Malgré cela, en plusieurs occasions, il agit comme représentant de son peuple, et même s'il ne parvient pas à empêcher la vente des terres indiennes, il est traité avec le respect et l'admiration que mérite l'homme qui a vaincu l'armée des États-Unis. En 1885, le célèbre Buffalo Bill lui propose de participer à *L'Ouest sauvage*, un spectacle qui compte toutes sortes d'attractions en relation avec les guerres indiennes et la vie dans les prairies. L'ancien chef sioux joue avec Buffalo Bill pendant quatre mois. C'est probablement pour lui une période heureuse : accompagné de cinq hommes et trois femmes, outre un interprète, il est bien payé, noue une amitié avec ses compagnons de la troupe et peut apprécier le respect et l'admiration des spectateurs.

La fin d'un grand chef

De retour dans la réserve de Standing Rock, Sitting Bull est impliqué dans un épisode qui bouleverse de nouveau la vie des Indiens. Sous l'influence du prophète Wovoka, beaucoup d'entre eux se mettent à croire que, s'ils dansent correctement la danse des Esprits, ils obtiendront que les colons abandonnent leurs terres et que les esprits des Indiens les plus célèbres reviendront en ce monde pour lutter contre l'envahisseur. À 59 ans, Sitting Bull voit un espoir dans ce mouvement, ce qui met McLaughlin sur ses gardes. Un matin, la police indienne de la réserve vient l'arrêter dans sa cabane. Sitting Bull n'oppose pas de résistance, mais ses amis et voisins accourent pour le défendre, provoquant une rixe lors de laquelle l'un des policiers indiens tue l'ancien chef. Ainsi se réalise une autre des prophéties de Sitting Bull, qui avait annoncé qu'il serait assassiné par des Indiens sioux.

FERNANDO MARTÍN PESCADOR
HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAI
Sitting Bull. Héros de la résistance indienne
F. Ameur, Tallandier, 2014.

UNE PLACE DE KASSEL
Le prince de cette ville allemande, capitale de l'État de la Hesse, adhéra à l'ordre des Illuminés. Vue de la Friedrichsplatz en 1783. Par J. H. Tischbein. Huile sur toile. *Museumslandschaft Hessen Kassel*.

BRIDGEMAN / INDEX

Complot d'Illuminés dans la Bavière des Lumières

Société secrète de savants ou dangereuse secte de conjurés ? L'ordre des Illuminés, fondé en 1776, connut un succès fulgurant, avant de subir la violente répression du pouvoir.

Jusqu'à l'âge de 36 ans, Adam Weishaupt mena la vie d'un respectable bourgeois allemand du XVIIIe siècle. Né en 1748 dans la ville d'Ingolstadt, qui appartenait alors à l'État indépendant de Bavière, il descendait d'une famille juive convertie au christianisme. Orphelin depuis son plus jeune âge, il fut inscrit dans une école jésuite par son oncle, qui prit son éducation en main. Après ses études, il commença très rapidement à enseigner dans l'université de sa ville natale, se maria et fonda une famille. Mais en 1784, le gouvernement bavarois découvrit que cet honnête professeur de droit ecclésiastique était en réalité un dangereux conspirationniste ; il ordonna sa poursuite et son arrestation.

Adam Weishaupt était d'un tempérament inquiet. Très jeune, il avait eu accès aux œuvres des philosophes français, qu'il put lire dans la bibliothèque de son oncle. Il se persuada alors que la monarchie et l'Église possédaient le pouvoir de tromper la population et de la maintenir dans un état de soumission. Certain que les idées religieuses ne constituaient pas des fondations suffisamment solides pour bâtir le gouvernement d'un monde où régnait le matérialisme, il décida de rechercher un autre type d'« illumination », plus conforme à sa pensée et susceptible de faire l'objet d'une application pratique dans le monde réel.

Au XVIIIe siècle, la franc-maçonnerie avait connu une forte expansion en Europe, notamment en Allemagne, où Adam Weishaupt envisagea dans un premier temps de rejoindre une loge, sans succès. S'il fut finalement déçu

CÉRÉMONIE MAÇONNIQUE D'INITIATION D'UN APPRENTI. GRAVURE DE 1733.

BRIDGEMAN / INDEX

RITES À LA MODE MAÇONNIQUE

COMME LES FRANCS-MAÇONS, les Illuminés organisaient des cérémonies célébrant l'accession de leurs membres à un grade supérieur. Ceux qui passaient du niveau d'Illuminé mineur à celui d'Illuminé majeur étaient par exemple introduits dans une grande pièce face à un jury de l'ordre. Après avoir promis qu'ils diraient la vérité, ils remettaient une confession écrite sur leur vie passée.

par les idées des francs-maçons, il s'imprégna malgré tout d'étranges lectures sur les mystères des sept Sages de Memphis, la kabbale et les secrets de la magie d'Osiris. C'est ainsi qu'il décida de fonder une nouvelle société secrète : l'ordre des Illuminés (aussi appelés simplement les Illuminés), connu au départ sous le nom de cercle des Perfectibilistes.

Banquiers et poètes

Le 1er mai 1776, les premiers Illuminés se réunirent pour fonder leur ordre dans un bois non loin d'Ingolstadt, à la lueur des torches. Ils n'étaient alors que cinq : Adam Weishaupt et quatre de ses étudiants. C'est là que furent établies les premières normes de l'ordre. Nul ne pouvait y entrer par sa volonté propre : le consentement de tous les membres était requis, et seules pouvaient y accéder des personnes dotées d'une bonne situation économique et sociale. À ce stade, l'organisation interne ne possédait que trois grades : les novices, les minervaux et les minervaux illuminés. Le terme de minerval renvoyait à la déesse gréco-romaine de la sagesse, connue sous le nom d'Athéna ou de Minerve, puisque l'ordre avait pour vocation de diffuser le véritable savoir, ou l'« illumination », sur les fondements de la société, de l'État et de la religion.

Dans les années suivantes, l'ordre de Weishaupt connut un véritable essor, malgré son caractère secret. On estime en effet qu'il comptait déjà 600 membres en 1782, parmi lesquels figuraient d'éminents personnages de la vie publique bavaroise, tels que le baron Adolf von Knigge ou le banquier Meyer Amschel Rothschild, qui finança généreusement l'ordre. Cette expansion ne se tarit pas avec le temps : si les Illuminés se limitaient au départ à des étudiants disciples de Weishaupt, ils furent ensuite rejoints par des nobles, des membres de la classe politique et toutes sortes de professions libérales, comme des médecins, des avocats ou des juristes, mais aussi des intellectuels et des hommes de lettres, dont Herder et Goethe. À la fin de l'année 1784, les Illuminés assuraient compter entre 2 000 et 3 000 membres disséminés à travers toute l'Allemagne.

Le baron Adolf von Knigge joua un rôle de premier plan dans l'organisation et l'expansion de cette société. En sa

AKG-IMAGES/BECKER/AGE FOTOSTOCK

En moins de 10 ans, l'ordre des Illuminés passa de 5 à plus de 2 000 membres.

ADAM WEISHAUPT, FONDATEUR DES ILLUMINÉS.

L'ÉGLISE Sainte-Marie-de-la-Victoire, à Ingolstadt. Sa décoration de style rococo est l'œuvre des frères Asam et date de 1733.

AKG / ALBUM

qualité d'ancien franc-maçon, il favorisa l'adoption de rites caractéristiques de la franc-maçonnerie. Les Illuminés se virent par exemple attribuer un nom symbolique, généralement emprunté à l'Antiquité classique : Weishaupt reçut le pseudonyme de Spartacus, von Knigge celui de Philon, le juge Franz Xaver von Zwack celui de Caton, etc. De même, une hiérarchie plus complexe que celle initialement établie vit le jour. Un total de 13 grades d'initiation fut ainsi créé, chacun d'entre eux divisé en trois classes : le premier culminait avec le grade d'Illuminé mineur, le deuxième avec celui d'Illuminé majeur, et le troisième avec le niveau suprême, celui de prince.

Comme Weishaupt l'écrivit, la société qu'il avait fondée devait « libérer progressivement de tous les préjugés religieux les chrétiens de toutes les confessions, mais aussi cultiver et ranimer les vertus de la société afin d'atteindre le bonheur universel, complet et rapidement réalisable ». Pour y parvenir, il était nécessaire de créer « un État où fleurissent la liberté et l'égalité, un État dépourvu des obstacles que la hiérarchie, le rang et la richesse mettent constamment au travers de notre route ». Ce faisant, « le moment où les hommes seront libres et heureux ne tarderait pas à arriver ».

FAUSSE CONJURATION

APRÈS LE DÉBUT de la Révolution française, les Illuminés furent accusés d'avoir activement préparé ce mouvement. On affirma même qu'Adam Weishaupt avait rencontré Robespierre lors d'une visite en France. En réalité, le fondateur de l'ordre était plus réformiste que révolutionnaire.

CHARLES THÉODORE, DUC ÉLECTEUR DE BAVIÈRE DE 1777 À 1799.

AKG / ALBUM

Trahis par l'un des leurs

Alors que tout semblait aller au mieux pour l'ordre, l'horizon se couvrit soudain. Les relations entre Weishaupt et von Knigge s'envenimèrent à tel point que celui-ci décida d'abandonner la société. Parallèlement, Joseph Utzschneider, un autre Illuminé, se sentit mis à l'écart

Les échelons vers l'illumination

L'ORGANISATION COMPLEXE de l'ordre s'articulait autour de 13 grades. Elle fut adoptée sous l'influence du baron von Knigge, qui appliqua le modèle des loges maçonniques dont il faisait partie.

TROISIÈME CLASSE

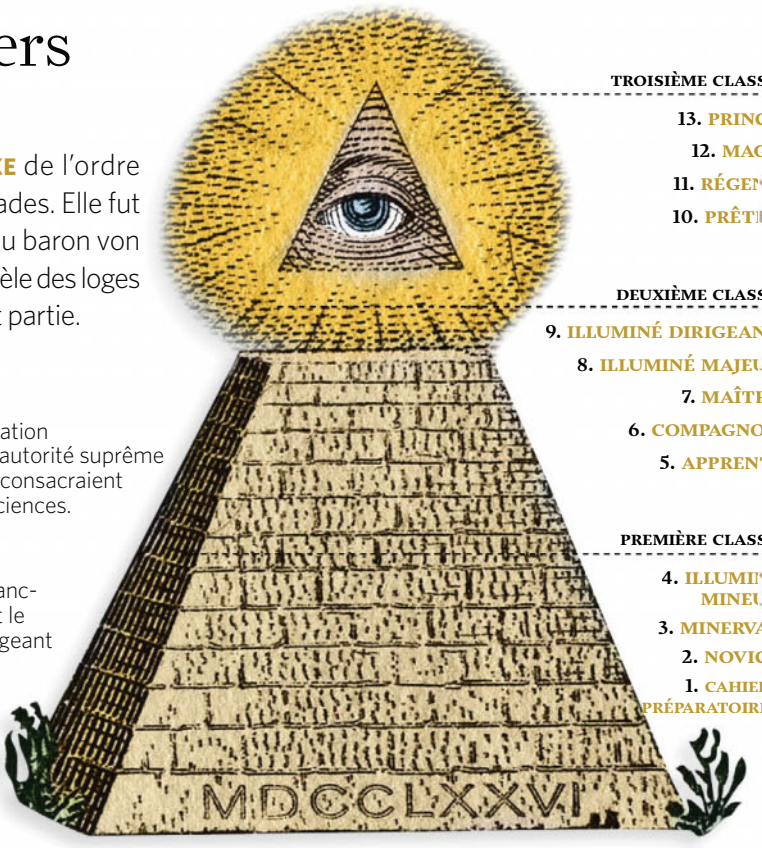
Ce niveau était associé au grade d'illumination philosophique le plus élevé. Placés sous l'autorité suprême d'un groupe de « princes », les prêtres se consacraient à instruire les membres dans toutes les sciences.

DEUXIÈME CLASSE

Les différents grades s'inspiraient de la franc-maçonnerie. L'Illuminé majeur supervisait le recrutement des membres ; l'Illuminé dirigeant présidait les assemblées des minervaux.

PREMIÈRE CLASSE

Chaque novice était initié à la philosophie humanitaire, jusqu'à l'obtention du grade de minerval. Il recevait alors les statuts de l'ordre et participait aux réunions.



LEEMAGE / PRISMA

CHOUETTE DES ILLUMINÉS, EN HAUT À GAUCHE. **PYRAMIDE MAÇONNIQUE** DES ÉTATS-UNIS, CI-DESSUS.

et écrivit une lettre à la grande-duchesse de Bavière pour lui révéler les activités de l'ordre. Les accusations qu'il proférait étaient terribles et sortaient en grande partie de son imagination : les Illuminés soutenaient que la vie devait être régie par la passion plutôt que par la raison, que le suicide était licite, que l'on pouvait empoisonner ses ennemis, que la religion était une absurdité et le patriotisme, un enfantillage. Cette lettre laissait aussi entendre que les Illuminés conspiraient en faveur de l'Autriche. Averti par son épouse, le duc électeur de Bavière promulgua en juin 1784 un édit qui interdisait la constitution de de toute société non autorisée au préalable par la loi et ordonnait la fermeture de toutes les loges maçonniques.

Les Illuminés pensèrent d'abord que cette interdiction générale ne les affecterait pas directement et qu'ils pourraient rapidement reprendre leur activité une fois la tempête passée. Or, quelques mois plus tard, en mars 1785, le souverain bavarois promulgua un second édit interdisant expressément l'existence de l'ordre. La police bavaroise procéda à un grand nombre d'arrestations, d'interrogatoires et de perquisitions. Chez Franz Xaver von Zwack, le bras droit de Weishaupt, elle mit ainsi la main sur des documents compromettants : un plaidoyer en faveur du suicide et de l'athéisme écrit de sa propre main, le plan pour la création d'une branche féminine de l'ordre, le projet de fabrication d'une machine destinée à conserver des archives ou à les détruire en cas de besoin, des recettes d'encre invisible, des formules toxiques, ainsi qu'un reçu d'avortement, entre autres choses. Habilement diffusées dans la presse, ces preuves servirent à accuser l'ordre fondé par Weishaupt de conspirer contre la religion et l'État. En août 1787, le duc électeur promulgua un troisième édit confirmant l'interdiction totale de l'ordre et sanctionnant par la peine de mort l'adhésion à tout type de secte.

À cette époque, Weishaupt se trouvait en sûreté à Gotha, une ville située dans une petite principauté au nord de la Bavière. Il y publia plusieurs apologies des Illuminés dans l'espoir d'exalter ses compagnons, mais en vain : la répression menée par le duc de Bavière se solda par la disparition de l'ordre, à laquelle échappèrent quelques membres, qui fondèrent aux États-Unis une loge considérée comme l'héritière de la société bavaroise. ■

ISABEL HERNÁNDEZ
UNIVERSITÉ COMPLUTENSE (MADRID)

Pour en savoir plus

ESSAI
Les Illuminés de Bavière et la franc-maçonnerie allemande
R. Le Forestier, Archè, 2001.

Les apaches sèment la terreur dans Paris

Au début du XXe siècle, la Ville Lumière frissonne : une bande de voyous aux mœurs sauvages effraie autant qu'elle fascine.

C'est en juillet 1900 qu'apparurent pour la première fois, sur les hauteurs de Belleville, les apaches de Paris. Leurs « exploits » étaient modestes (quelques vols aux dépens de passants attardés ou éméchés), mais suffisants pour attirer l'attention des journaux, qui faisaient grand cas des rôdeurs et autres mauvais garçons. Ils récidivèrent en décembre, rue Piat, en assassinant cette fois deux ouvriers en goguette. « Nous avons l'avantage de posséder à Paris, écrit alors Henry Fouquier dans *Le Matin*, une tribu d'apaches dont les hauteurs de Ménilmontant sont les montagnes Rocheuses » et qui se livrent à de terribles exactions. Mais il faut attendre l'affaire « Casque d'or », en janvier 1902, pour que le terme d'apache acquière sa célébrité. Le retentissement que les journaux populaires donnèrent à ce banal fait divers (la rivalité de deux voyous de Charonne, Manda et Leca, pour les beaux yeux d'Amélie Hélie, fille publique) lui valut un succès immédiat. La mode fut lancée et dura sans discontinuer jusqu'à la Grande Guerre.

Des faquins à poignards

Qu'était-ce donc qu'un apache ? « Sous ce vocable, on a réuni l'escroc, l'escarpe, le rôdeur de barrière, le faquin à poignard, l'homme qui vit en marge de la société, prêt à toutes les besognes pour ne pas accomplir un labeur régulier », résume en 1907 un journaliste du *Gaulois*. L'existence dans les grandes villes de jeunes ouvriers passés à la délinquance n'était évidemment pas un phénomène nouveau, mais leur réunion sous la bannière « apache » permit soudain de pointer un danger majeur et de lui donner une ampleur jusque-là inconnue. Tous les jeunes voyous de Paris devinrent donc des apaches et, dès 1903, les villes de province eurent aussi les leurs.

DEUX APACHES s'attaquent à la boutique d'un marchand de vin parisien. Illustration du *Petit Journal* du 15 octobre 1905.

MARY EVANS / ACI

On s'interrogea sur l'origine du terme. Certains en attribuaient la paternité à « un spirituel chroniqueur du Palais », d'autres à des journalistes (Victor Morris, chef des informations au *Matin*, ou Arthur Dupin, son homologue au *Petit Journal*), d'autres encore y voyaient la main du secrétaire du commissariat de Belleville ou estimaient que le terme avait jailli spontanément dans le milieu des rôdeurs de l'Est parisien. La création, au vrai, était collective. Les Français se passionnaient depuis le milieu du XIXe siècle pour les récits de l'Ouest américain,

REVOLVER SUR MESURE

CETTE INVENTION du Belge Louis Dolne date de 1860. Elle associe au révolver un coup-de-poing américain et un couteau à double tranchant, l'un et l'autre pliables. Pour éviter les tirs accidentels, on ne remplissait pas tout le barillet.

PISTOLET APACHE. VERS 1870. *ARMURERIE ROYALE, LEEDS.*

BRIDGEMAN / ACI

Le mérite n'attend pas les années

LE 15 OCTOBRE 1905, un journal parisien retrace la tentative de hold-up commise chez M. Laporte, un marchand de vin. Profitant du fait que la boutique n'était tenue ce jour-là que par les enfants du propriétaire, Maurice et Léon, respectivement âgés de 14 et de 15 ans, deux apaches firent irruption en criant : « L'argent, vite et pas un mot ou vous êtes mort ! » Mais les deux garçons repoussèrent les assaillants en brandissant des barres fer. Un voisin, témoin de l'altercation, alerta la police, qui arrêta peu après les deux voleurs en fuite. Tout le quartier félicita Maurice et Léon pour « leur acte de courage et de sang-froid ».

que toute une littérature de la « Prairie » avait popularisés. Le monde sauvage des Indiens d'Amérique n'avait donc plus de secret. On décrivait alors les Apaches comme les plus cruels, les plus fourbes et les plus inassimilables des Peaux-Rouges, et c'est donc assez naturellement que l'on affubla de ce nom ceux des jeunes prolétaires que l'on pensait irrécupérables.

Petits meurtres gratuits

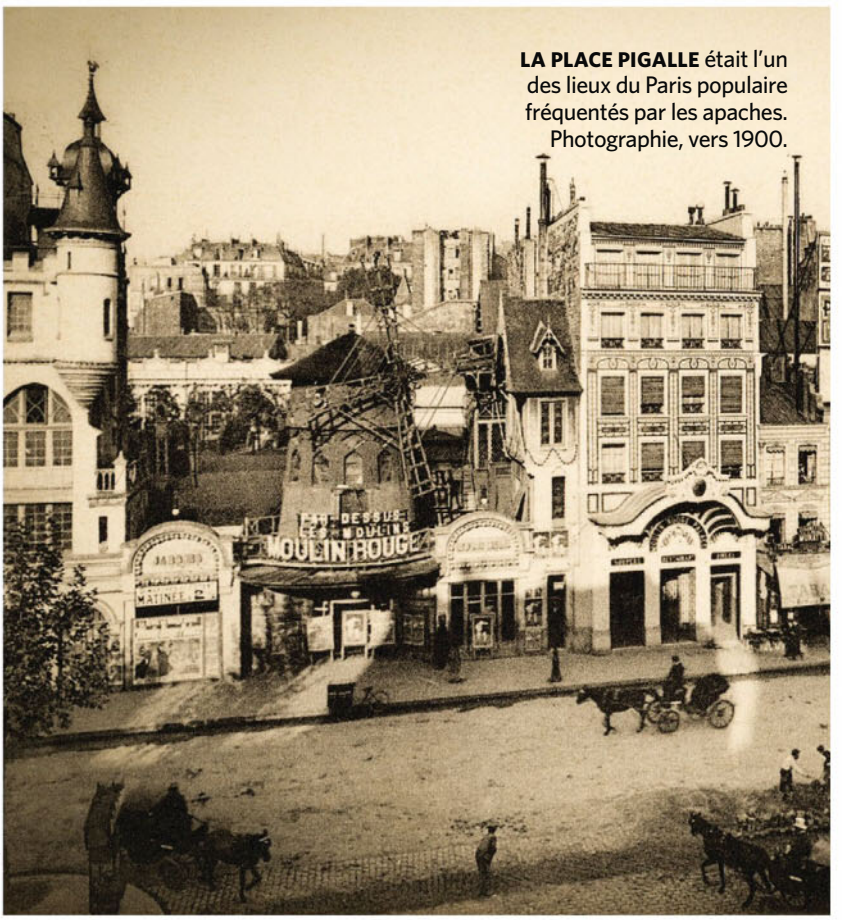
Pourtant, la figure de l'apache était assez complexe. D'un côté, ces jeunes vauriens terrifiaient. L'apache, c'était « l'escarpe », l'homme au couteau, féroce et sanguinaire, prêt à tout pour ne pas travailler, le souteneur aussi, qui n'hésitait jamais à mettre sa compagne sur le trottoir. Pas un jour ne passait sans que les faits divers des journaux ne rapportent une lâche agression ou un meurtre gratuit. Sa spécialité, disait-on, c'était l'attaque nocturne contre des passants attardés, « dégringolés » pour quelques francs à coups de surin ou de coups-de-poing américain. On redoutait leurs bandes — Ravageurs de la Rapée, Monte-en-l'air des Batignolles, Loups de la Butte… —, présentées comme de véritables contre-sociétés « basées sur une étroite entente dans le mal », alors qu'elles n'étaient souvent que de simples solidarités de quartier, fluctuant au gré des rencontres ou des amitiés. Leurs rivalités, et les sordides règlements de comptes que semblait exiger le très sourcilleux code d'honneur de la pègre, faisaient l'objet de récits alarmistes. On enregistra en effet une hausse du nombre de meurtres et d'assassinats dans les années 1904-1910. La plupart d'entre eux relevaient de la sphère domestique et n'étaient donc pas liés aux agissements des jeunes voyous, mais cela suffit à déclencher dans le pays une véritable hystérie anti-apache. « On ne

UNE DANSE RENVERSANTE

MÉLANGE DE DANSE et de scène de combat, la « danse apache » était censée reproduire le face-à-face brutal du souteneur et de la prostituée. L'homme y distribue gifles et coups de poing, puis jette et traîne sa partenaire sur le sol. Même si les coups étaient simulés, contusions et blessures n'étaient pas rares.

AGE FOTOSTOCK

PROTOGRAPHIE REPRÉSENTANT L'UN DES PAS DE LA DANSE APACHE.



BRIDGEMAN / ACI

LA PLACE PIGALLE était l'un des lieux du Paris populaire fréquentés par les apaches. Photographie, vers 1900.

parle que d'apaches ! », note un reporter du *Matin* en 1907. Les plus radicaux fustigeaient l'insuffisance de la police, les prisons « quatre étoiles », la mansuétude des tribunaux et l'adoucissement des peines qu'avaient provoqués les lois libérales d'une République coupable d'« humanitarisme ». Contre les apaches, que l'on disait « maîtres du pavé parisien », d'aucuns réclamaient une répression énergique : le fouet, la relégation systématique en Guyane, la castration, la peine de mort.

MARY EVANS / ACI

L'affolement fut de courte durée, mais il suffit à inscrire la question sécuritaire dans l'agenda politique du pays.

En même temps, l'engouement était vif pour ce nouveau paria. « Il fait partie des curiosités parisiennes au même titre que la Tour Eiffel ou les Invalides », écrit un journaliste en 1908. Tout un folklore, une ethnographie, se constitua autour de lui. On avait beau fustiger sa bassesse, dire sa lâcheté et sa cruauté, on n'en finissait pas de décrire ses coutumes, ses mœurs ou ses goûts. Les reportages que les journaux et les magazines multipliaient avec un voyeurisme complaisant relataient par le menu la vie « des hommes de veulerie et des filles de paresse ». Du gazon pelé des « fortifs » (les fortifications) aux terrains vagues de la Glacière, des bals musettes de la Bastoche aux bouges du Sébasto, on arpentait le territoire apache pour surprendre quelque gloire du surin ou quelque princesse du trottoir.

> Les journaux relatent la vie agitée des gloires du surin avec un voyeurisme complaisant.

VENGEANCE ENTRE BANDES. ILLUSTRATION DU *PETIT JOURNAL* DU 19 MAI 1907.

De Fantômas à Jésus la Caille

La mode apache faisait fureur, avec ses casquettes et ses foulards, ses vestons cintrés et ses « pattes d'ef ». Les trois dialectes de la langue apache — le javanais, le louchébem (le jargon des bouchers de la Villette) et le verlan — ou les 350 façons d'« estourbir » le bourgeois suscitaient l'étonnement des braves gens. Les bandes surtout passionnaient, avec leurs lois, leur justice et leur si pointilleuse conception de l'honneur. L'admiration était équivoque, mais ouvrit les portes sur

L'APACHE EST LA PLAIE DE PARIS

Augmentation du nombre de crimes – Prolifération des apaches – Ses causes – Insuffisances de la police.

En cinq ans, le nombre d'assassinats a augmenté de 40 %. On le doit à l'audace croissante des malfaiteurs, rôdeurs et mauvaises graines de toute sorte, auxquels on a donné le nom d'apaches.
L'apache est le maître de la rue. Il rôde sur les boulevards et occupe les places publiques. Paris est devenu un champ de bataille dans lequel les malandrins usent avec impunité du couteau et du révolver, agressent les passants ou se livrent entre eux des rixes sanglantes.
Et avec quelle indulgence les traitent les tribunaux ! [O]n les condamne à des peines dérisoires, purgées dans des prisons confortables. Comment voulez-vous que ces scélérats craignent la justice ?

Le Petit Journal du 20 octobre 1907.

Le Petit Journal

5 centimes SUPPLEMENT ILLUSTRE 5 centimes

ABONNEMENTS

Le Petit Journal

Le Supplément illustré

Le Petit Journal agricole, 5 mil. — La Mode du Petit Journal, 10 mil.

Le Petit Journal illustré de la Jeunesse, 10 mil.

DIMANCHE 20 OCTOBRE 1907

L'APACHE EST LA PLAIE DE PARIS

Plus de 80,000 rôdeurs contre 8,000 sergents de ville

BRIDGEMAN IMAGES / AGE FOTOSTOCK

LE COSTUME DE L'APACHE

Casquette plate de couleur noire.

Foulard aux couleurs de la bande.

Veste de satin noir, parfois assortie d'un gilet.

Ceinture de flanelle rouge.

Tricot rayé de style marin. Parfois une blouse bleue ou d'une couleur extravagante.

Pantalon de velours appelé bénard, du nom du fabricant.

Chaussures bien cirées, souvent jaunes ou à boutons dorés.

l'univers exotique et réputé interdit du Paris apache, imposant auprès d'un public médusé ces silhouettes provocantes de terreurs et de forts en muscles.

Cette fascination était d'autant plus vive que la littérature et le jeune cinéma ne se privaient pas d'en rajouter. Le roman populaire, qui depuis Eugène Sue goûtait fort les « mystères de Paris », s'appropria presque d'emblée ces figures de crapules méprisables, mais pittoresques. Les 32 tomes du *Fantômas* de Pierre Souvestre et Marcel Allain, publiés de 1911 à 1913, constituent ainsi une véritable encyclopédie de l'« apacherie » (le terme a fait son apparition en 1908). Mais des écrivains plus chics, comme Jean Lorrain, Charles-Louis Philippe ou Charles-Henry Hirsch, peuplent aussi de rôdeurs, de pierreuses et de « zigs à la coule » des tableaux parisiens qu'ils veulent à la fois réalistes et désabusés. À Montmartre, des auteurs comme Pierre Mac Orlan, Maurice Rollinat ou Francis Carco, en qui Léon Daudet voyait un « écrivain apache », se plaisent à fraterniser avec les voyous. Dans *Jésus la Caille*, que Carco publie en 1914, s'exprime toute l'âme de ce Montmartre de la délinquance et du crime. Pâles voyous au sang chaud, pègres sans gloire et filles déchues y souffrent d'amours tragiques et de haines sordides.

Quant au Tout-Paris ou à ses hôtes étrangers, ils s'enthousiasment alors pour la « tournée des grands-ducs » qui consiste à explorer la nuit, généralement en compagnie d'un policier, les plus sordides des bals, des bouges et des tripots fréquentés par des apaches. Le summum du raffinement était sans doute d'assister à l'une de ces suggestives « danses apaches », valse ou java particulièrement brutale, assortie de gifles et de coups de poing, censée simuler la relation du souteneur et de la prostituée.

Les apaches, finalement, ne passèrent pas la guerre. Ceux qui échappèrent au bagne ou à la guillotine finirent dans les tranchées de la Somme, de la Meuse ou de l'Aisne. Il demeura bien sûr des voyous dans le Paris d'après-guerre, mais on les dota alors d'autres noms. Un nouveau style émergea, influencé par les bandits de Chicago, qui donna peu à peu naissance à ce que l'on dénomma le « milieu ». ■

DOMINIQUE KALIFA
PROFESSEUR D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

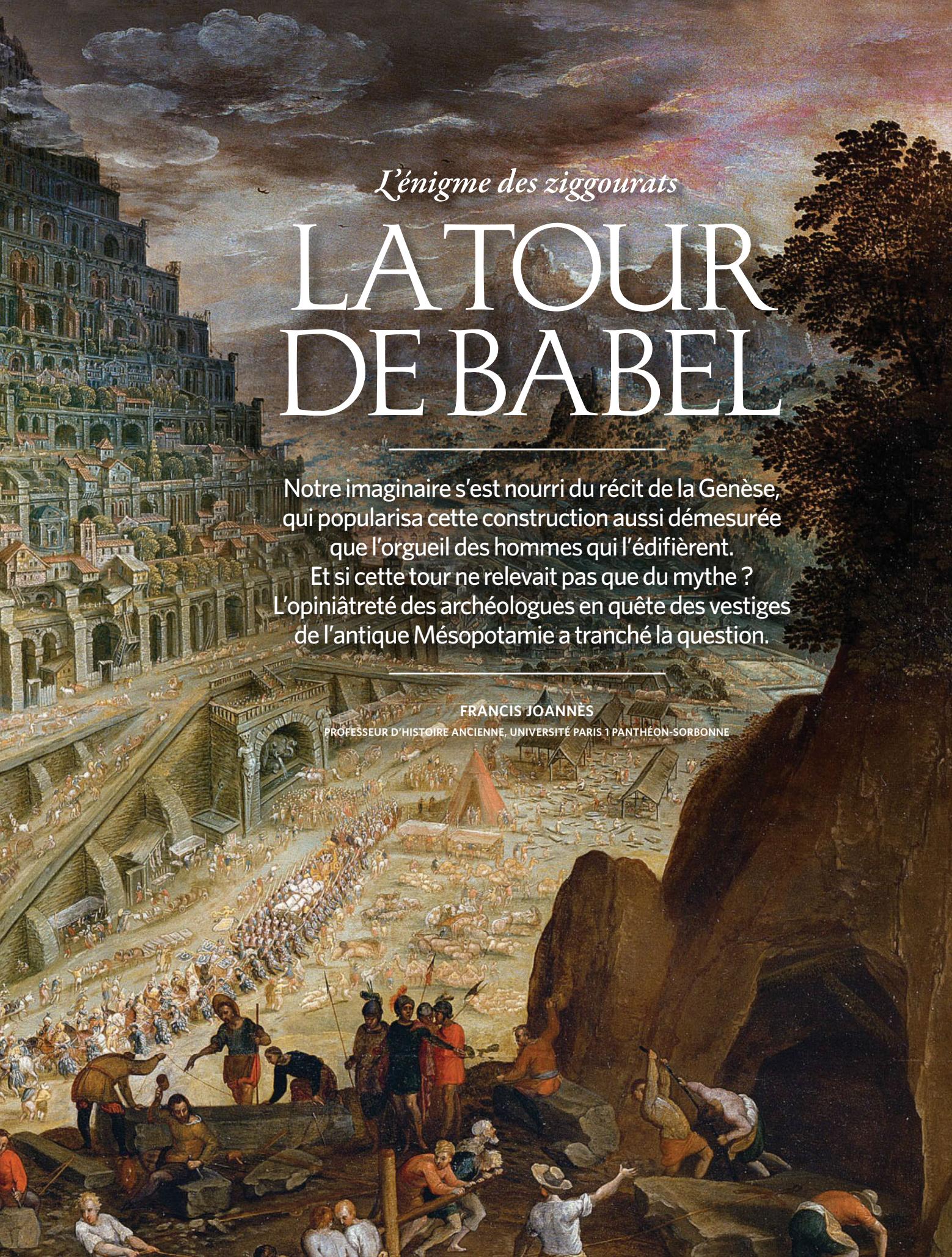
Pour en savoir plus

ESSAIS

Chroniques du Paris apache (1902-1905)
Q. Deluermoz (dir.), Mercure de France, 2008.

L'Encre et le Sang. Récits de crime et société à la Belle Époque
D. Kalifa, Fayard, 1995.

ÉTERNELLE INSPIRATION
Épisode spectaculaire de l'histoire biblique, la construction de la tour de Babel n'a cessé d'inspirer les artistes depuis le Moyen Âge, ici le Flamand Marten van Valckenborch. Huile sur bois, fin du XVe siècle. *Musée Towneley Hall, Burnley.*
BRIDGEMAN / ACI



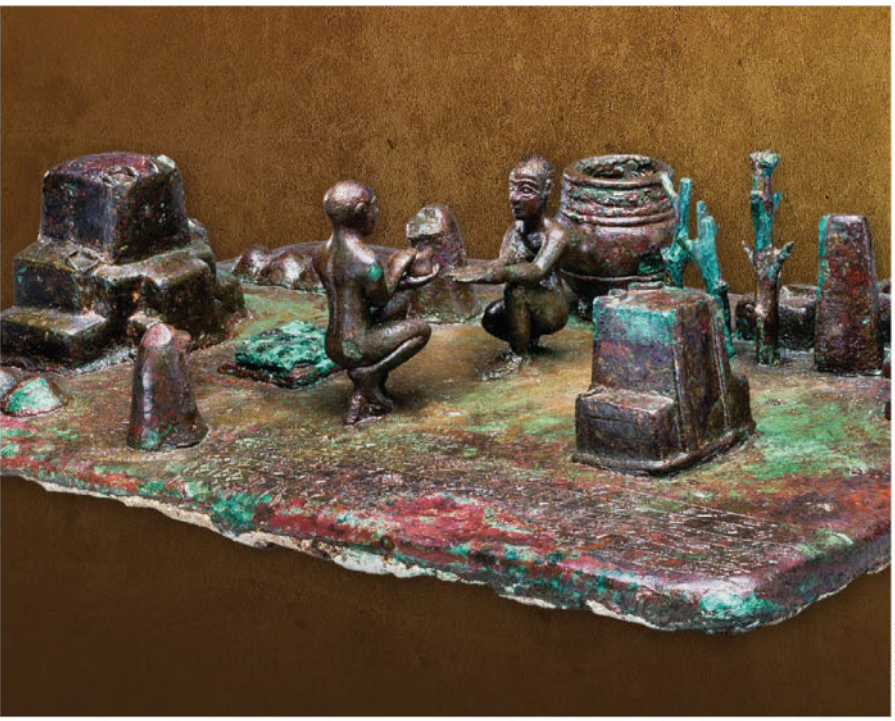
L'énigme des ziggourats

LA TOUR DE BABEL

Notre imaginaire s'est nourri du récit de la Genèse, qui popularisa cette construction aussi démesurée que l'orgueil des hommes qui l'édifièrent. Et si cette tour ne relevait pas que du mythe ? L'opiniâtreté des archéologues en quête des vestiges de l'antique Mésopotamie a tranché la question.

FRANCIS JOANNÈS

PROFESSEUR D'HISTOIRE ANCIENNE, UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE



RMN-GRAND PALAIS

▲CÉRÉMONIE RELIGIEUSE
Sur cette mise en scène d'un rituel qui se tenait au lever du soleil, les officiants se trouvent entre les représentations à échelle réduite d'une ziggourat (à gauche) et d'un temple à terrasses (à droite). Bronze élamite, XII[e] siècle av. J.-C. *Musée du Louvre, Paris.*

VDOVIN IVAN / AGE FOTOSTOCK

Au cœur de la ville de Babylone, entre le début du VI[e] et le début du V[e] siècle av. J.-C., se dressa dans toute sa majesté l'un des monuments les plus célèbres de l'Antiquité : la tour à étages, ou ziggourat, dédiée au dieu principal de la ville, Bêl-Marduk, et accolée au temple où résidait sa statue de culte, l'Esagil. La ziggourat elle-même portait un nom distinct en langue sumérienne : Etemenanki, c'est-à-dire le « temple fondement du ciel et de la terre ». Elle illustrait la force symbolique de sa situation, au milieu de la ville qui était elle-même centre de l'univers, comme un pivot reliant la terre et ses tréfonds au ciel, résidence des dieux du panthéon mésopotamien.

La date de l'édification initiale de l'Etemenanki reste matière à conjectures. Il faut attendre en fait une date assez tardive, à la fin du II[e] millénaire, pour en trouver une mention écrite. On situe vers le XII[e] siècle av. J.-C. la mise en forme d'une liste lexicale en écriture cunéiforme, appelée *Tintir* (l'un des noms sumériens de Babylone), qui enregistre les éléments marquants de la topographie de la ville et cite, dans sa quatrième tablette, la ziggourat en seconde position, juste après l'Esagil. Et ce n'est que dans une inscription du roi assyrien Sennachérib (704-681) que l'on voit l'Etemenanki cité dans un contexte historique précis, celui de la destruction que le roi ordonne des

SCALA, FLORENCE

UR-NAMMU, LE ROI CONSTRUCTEUR. FIGURE EN BRONZE. III[E] MILLÉNAIRE AV. J.-C. *BRITISH MUSEUM, LONDRES.*

CHRONOLOGIE

SUR LES SOMMETS DU MONDE

2100 av. J.-C.

Construction de la première ziggourat connue en Mésopotamie, haute d'environ 20 mètres. Elle est l'œuvre du roi **Ur-Nammu** et est érigée dans la ville sumérienne d'Ur en l'honneur du dieu lunaire Nanna.

1400 av. J.-C.

Les rois **kassites** érigent la ziggourat de Dûr-Kurigalzu, dans la moderne Aqar Qûf (Irak). Il s'agit de la tour échelonnée qui a conservé la plus grande hauteur (57 mètres).

LE COMPLEXE DE TCHOGA ZANBIL
D'autres ziggourats furent élevées ailleurs qu'à Babylone. L'une des plus célèbres est celle de Tchoga Zanbil, située dans l'actuel Iran. Commencée par le roi élamite Untash-Napirisha vers 1300 av. J.-C., elle mesurait 105 mètres de côté.

L'HYPOTHÈSE D'HÉRODOTE

UNE FONCTION INEXPLIQUÉE

Bien que ce soit le monument le plus important de Mésopotamie, on ignore sa raison d'être. Le mot ziggourat vient de **l'akkadien *ziqqurratu*,** « temple-tour » ou « sommet de la montagne ». Ce substantif dérive du verbe *zaqâru*, « construire en hauteur ». Mais cela ne dit rien de son utilisation réelle : la ziggourat possédait une fonction religieuse, mais nous ignorons laquelle. L'historien grec Hérodote a écrit, vers 450 av. J.-C., un récit sur le **rituel** qui a pu se tenir dans le temple de la ziggourat de Babylone, d'après ce que lui auraient raconté les prêtres babyloniens : « Sur la dernière tour, il y a une grande chapelle, et dans la chapelle il y a un grand lit richement disposé [...] ; la nuit, personne ne peut rester là, hormis **une seule femme** du pays, celle que le dieu choisit entre toutes [...] ; le dieu en personne visite la chapelle et dort dans le lit. » Hérodote nous décrit, à sa façon, le mariage sacré qui avait lieu lors des fêtes du Nouvel An à Babylone.

monuments de Babylone en 689 av. J.-C., pour la punir de s'être rebellée contre lui.

Un mille-feuille architectural

Selon les résultats des fouilles archéologiques allemandes menées au début du XX^e^ siècle à Babylone, l'Etemenanki a compté trois strates successives de construction : une première structure, sur une base carrée de 65 mètres de côté, recouverte par une deuxième, établie sur un carré de 73 mètres de côté, qui fut porté à 91 mètres pour la troisième. Les spécialistes discutent encore sur l'attribution de ces différents niveaux de construction, un consensus se dégageant pour faire de la dernière structure l'œuvre des rois assyriens Assarhaddon (680-669) et Assurbanipal (668-630), achevée par les rois babyloniens Nabopolassar (626-605) et Nabuchodonosor II (604-562). C'est donc le deuxième état qui aurait été détruit en 689 av. J.-C. par Sennachérib, avant de faire l'objet d'une magnifique restauration.

La question de la hauteur et de l'organisation architecturale de la ziggourat fait encore débat, puisque rien n'a été retrouvé à Babylone de l'Etemenanki, si ce n'est sa plate-forme de fondation, établie effectivement sur une base d'à peu près 90 mètres de côté. Deux

▼EN L'HONNEUR DES DIEUX
Sceau babylonien avec son impression, qui montre une ziggourat à cinq terrasses et la figure d'un dieu ou d'un prêtre. XIII^e^ siècle av. J.-C. *Musée des Antiquités du Proche-Orient, Berlin.*

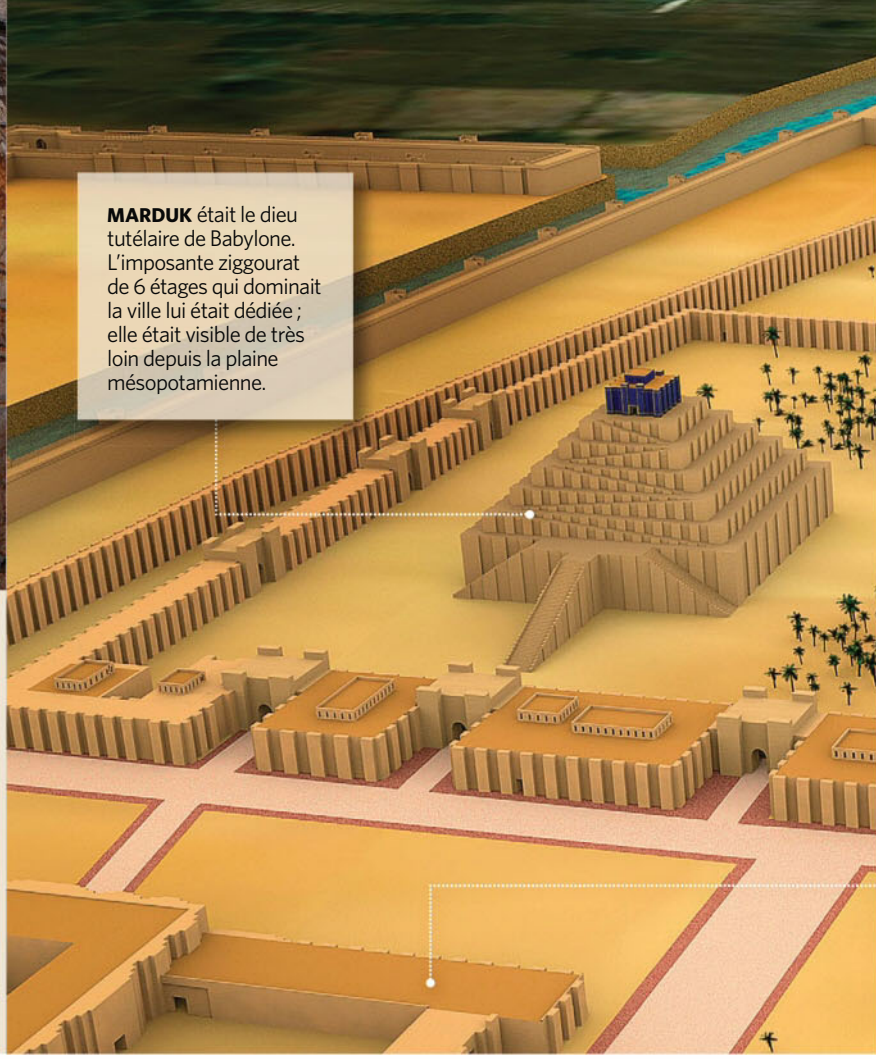
BPK / SCALA, FLORENCE

590 av. J.-C.
À cette date s'achève la construction de la ziggourat Etemenanki, la tour de Babel biblique, à Babylone, dédiée au dieu Marduk, patron de la ville, à l'époque du roi **Nabuchodonosor II.**

485 av. J.-C.
Selon l'historien grec Hérodote, le roi perse **Xerxès** aurait détruit l'Etemenanki lors d'une révolte de la Babylonie, et aurait emporté la statue de Marduk. Ce récit n'est pas confirmé par les sources locales.

330 av. J.-C.
D'après le géographe grec **Strabon,** Alexandre le Grand veut reconstruire la ziggourat de Babylone, mais sa mort en 323 av. J.-C. l'empêche d'achever son entreprise.

LA FORME DES VESTIGES DE LA ZIGGOURAT DE BABYLONE LUI A VALU LE SURNOM DE « POÊLE » EN ARABE.



MARDUK était le dieu tutélaire de Babylone. L'imposante ziggourat de 6 étages qui dominait la ville lui était dédiée ; elle était visible de très loin depuis la plaine mésopotamienne.

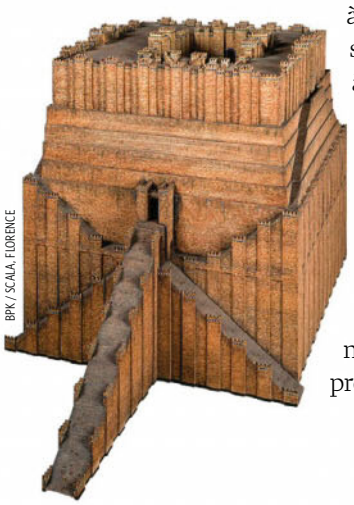
GEORG GERSTER / AGE FOTOSTOCK

LE MYTHE DE BABEL

Dans la Bible, le livre de la Genèse (11, 1-9) rapporte qu'après le Déluge les hommes, qui parlaient encore tous la même langue, ont voulu édifier une tour qui atteindrait le ciel. Dieu a puni leur orgueil en les faisant s'exprimer dans différentes langues, de façon qu'ils ne puissent plus se comprendre.

▼ESSAI DE RESTITUTION

L'archéologue allemand Robert Koldewey, directeur des fouilles de Babylone à partir de 1899, a identifié en 1913 les restes de sa ziggourat (maquette ci-dessous). *Musée des Antiquités du Proche-Orient, Berlin.*



BPK / SCALA, FLORENCE

thèses sont en présence. La première s'appuie sur les données métrologiques fournies par une tablette cunéiforme, appelée « tablette de l'Esagil ». Rédigée en 229 av. J.-C., elle donne les dimensions de plusieurs bâtiments du sanctuaire de Marduk à Babylone, dont l'Etemenanki : la base de la ziggourat s'inscrit dans un carré de 90 mètres de côté et compte 6 étages, couronnés par un temple haut appelé *šahuru*. Le premier étage est haut de 33 mètres, le deuxième, de 18 mètres, et chaque étage suivant s'élève à 6 mètres. Le *šahuru* mesure quant à lui 15 mètres de haut. La hauteur de l'ensemble s'établit donc à 90 mètres, et la tour à étages se présente comme une pyramide parfaite, s'inscrivant dans un cube aux arêtes de 90 mètres. L'iconographie d'une stèle de pierre provenant vraisemblablement de Babylone conforte ces données : elle représente une ziggourat de 6 étages avec un temple au sommet.

La seconde thèse reprend certains éléments de la tablette de l'Esagil, mais elle prend en compte les contraintes matérielles qu'entraîne une construction faite, pour l'essentiel, de briques d'argile séchées au soleil, dont les différents lits sont renforcés par des nattes de roseaux et par du bitume. Seul le parement extérieur de l'Etemenanki semble avoir été fait de briques cuites, certaines vernissées en bleu. Il existe, de ce fait, de réelles difficultés pour édifier, avec ce type de structure architecturale, un bâtiment aussi élevé par rapport à une base de 90 mètres de côté. La tablette de l'Esagil mentionnerait donc des éléments réels et d'autres relevant d'une numération ésotérique ; la véritable hauteur de la tour aurait été, pour des raisons de stabilité, dans une proportion de deux tiers par rapport au côté du carré de base, c'est-à-dire environ 60 mètres.

La fonction de l'Etemenanki, comme celle de toutes les ziggourats de Mésopotamie, était de fournir, par son sanctuaire sommital, un complément au temple du bas, l'Esagil, où résidait le dieu Marduk. Les indications de la tablette de l'Esagil sont, de ce point de vue, très précises : le temple du sommet comprenait une entrée et une cage d'escalier menant probablement à une

LA BIBLE nomme « Babel » le lieu où les hommes ont voulu édifier leur gigantesque tour. Ce terme vient du nom originel de Babylone : Bab-ilâni, la « porte des Dieux ».

LA TOUR DE BABEL, décrite dans la Genèse, montre la familiarité des auteurs de ce livre avec les ziggourats. Le récit a sans doute pris forme pendant la déportation des Juifs à Babylone, ordonnée par Nabuchodonosor II.

L'ESAGIL, dédié à Marduk, à son épouse Zarpanitu et à leur fils Nabu, était la fierté de Nabuchodonosor : « J'ai fait que ses murs brillent comme le soleil [...], je l'ai revêtu intérieurement de lapis-lazuli et d'albâtre [...], je priais chaque jour pour la construction de l'Esagil », affirme une inscription commémorative.

LA GRANDE CITÉ DE MÉSOPOTAMIE. BABYLONE ATTEINT SON APOGÉE SOUS NABUCHODONOSOR II : ELLE OCCUPAIT 375 HECTARES ET RASSEMBLAIT DE GRANDS ÉDIFICES, TOUS CONSTRUITS EN BRIQUES.

ILLUSTRATION : ANTONIO M. GARCÍA DEL RÍO

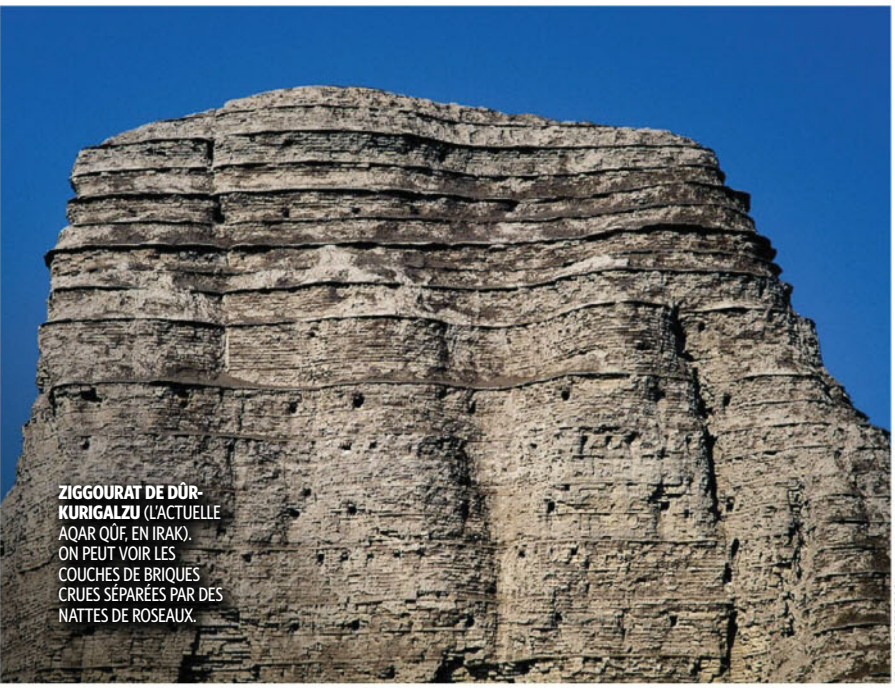
UNE INTERPRÉTATION OCCIDENTALE

SUR LE MODÈLE DU COLISÉE

Depuis le Moyen Âge, l'image occidentale de la tour de Babel a évolué au même rythme que les styles architectoniques. Avec l'art gothique, la principale nouveauté introduite a été la représentation des **appareils de construction,** en particulier des poulies servant à lever les blocs de pierre. L'aspect de la tour de Babel a radicalement changé au XVI[e] siècle. Le nouveau modèle de l'édifice se caractérisait par son **plan circulaire** et ses galeries superposées. Cette image a été fixée par Pieter Bruegel l'Ancien, qui s'est inspiré du Colisée de Rome. Le peintre flamand avait contemplé ce monument en 1553, lors de sa visite de la Ville éternelle.

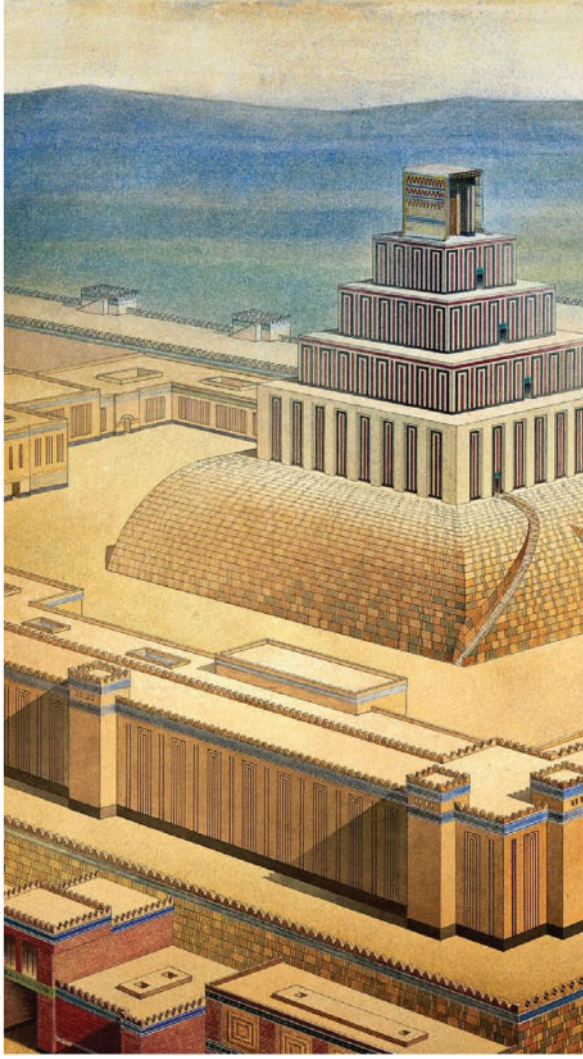
LA TOUR DE BABEL. PAR PIETER BRUEGEL L'ANCIEN. 1563. *MUSÉE D'HISTOIRE DE L'ART, VIENNE.*

BRIDGEMAN / ACI



ZIGGOURAT DE DÛR-KURIGALZU (L'ACTUELLE AQAR QÛF, EN IRAK). ON PEUT VOIR LES COUCHES DE BRIQUES CRUES SÉPARÉES PAR DES NATTES DE ROSEAUX.

DEA / AGE FOTOSTOCK



P. SCHMIDT / MUSÉE D'ORSAY / RMN-GRAND PALAIS

▼ SIGNATURE DANS UNE BRIQUE

Fabriquée à l'époque de Nabuchodonosor II (605-562 av. J.-C.) pour l'un des édifices qu'il a commandités à Babylone, cette brique porte une inscription mentionnant ses travaux dans le temple Esagil de Babylone et dans l'Ezida de Borsippa. *British Museum, Londres.*

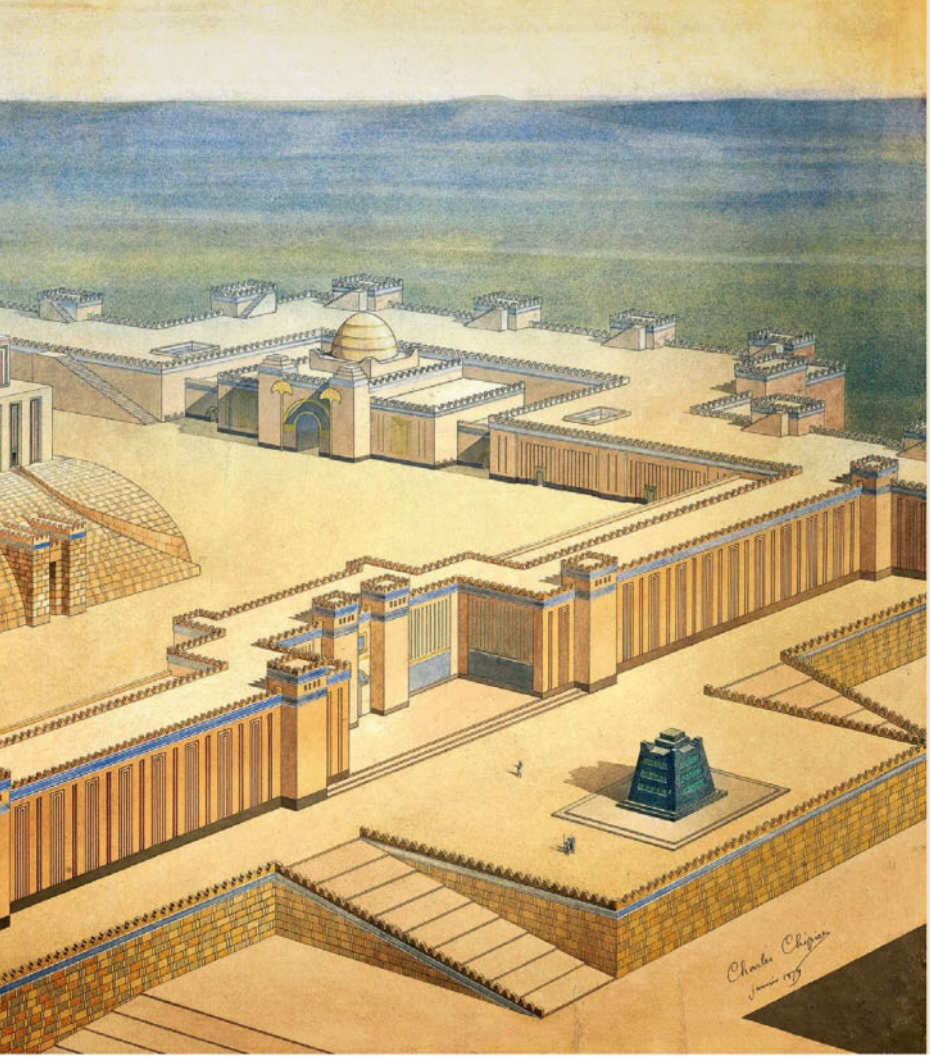
BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

terrasse, une cour centrale de 65 mètres carrés et 7 pièces qui servaient de chapelle aux divinités : celle du dieu Marduk, probablement partagée avec Zarpanitu (ou Beltiya), son épouse divine, était la plus grande, avec 48 mètres carrés. Le dieu disposait aussi d'une chambre à coucher de 37,5 mètres carrés, pourvue d'un lit majestueux de 4,5 mètres de long sur 2 mètres de large. Son père, le dieu Ea, occupait une chapelle à laquelle était associée une autre pièce pour son vizir, le dieu Nusku. Les anciens chefs du panthéon sumério-akkadien, les dieux Anu et Enlil, auxquels Marduk avait succédé comme roi des dieux, avaient droit à une chapelle commune, tandis que le fils de Marduk, le dieu Nabu, et son épouse, la déesse Tašmetu, occupaient chacun une chapelle de 18 mètres carrés.

C'est donc l'élite du panthéon mésopotamien, depuis le III^e millénaire sumérien jusqu'à l'état du I^er millénaire, qui était logée au sommet de la ziggourat et qui y recevait un culte lié aux aspects célestes de ces divinités. Les rituels qui s'y déroulaient n'ont pas été conservés, mais devaient certainement inclure des invocations aux étoiles, dans lesquelles s'incarnaient ces dieux. Ainsi, la fonction de la ziggourat et de son temple était avant tout religieuse, et ces deux édifices constituaient un espace sacré accessible seulement aux *erib biti*, les prêtres consacrés du temple. Les activités astronomiques et astrologiques, auxquelles se livraient les lettrés et les savants de Babylone, ne se déroulaient donc pas au sommet de l'Etemenanki, même si le sanctuaire de Marduk patronnait leurs activités et en conservait les écrits dans sa bibliothèque.

Victime d'une lente déchéance

Quelle que soit sa hauteur, la ziggourat de Babylone était sans doute le monument le plus spectaculaire de la ville, visible à des dizaines de kilomètres de distance dans la vaste plaine de Mésopotamie centrale. Elle témoignait de la présence de Marduk dans sa cité et de la protection qu'il étendait sur elle. Elle indiquait aussi l'endroit symbolique où se trouvait le centre de l'univers, selon la vision mésopotamienne du monde. Il n'est donc pas étonnant que les gens du pays de Juda, qui furent déportés en Babylonie à partir, surtout, de 587 av. J.-C., aient été impressionnés par cet édifice d'un style totalement inconnu à Jérusalem. La Bible, qui connut à ce moment sa première véritable mise en forme, intégra donc la « tour de Babel » dans le récit de



À LA RECHERCHE DE LA GRANDE TOUR

L'ATTRACTION DE L'ORIENT

Jusqu'au **déchiffrement** des textes cunéiformes et au début de l'exploration archéologique du site en 1899, Babylone et sa tour n'étaient connues que par le récit biblique et par les géographes et historiens de l'époque gréco-romaine, qui mentionnaient la ville. Influencés par la lecture de ces sources antiques, de nombreux **voyageurs européens** se sont intéressés à l'ancien Orient et à ses vestiges. Trois lieux ont concentré leur attention : Babylone et la tour de Babel ; Ninive, capitale des Assyriens ; Persépolis, capitale de la dynastie achéménide détruite par Alexandre le Grand. Entre le XII[e] et le XVIII[e] siècle, des récits de voyageurs décrivent ce que ces derniers ont interprété – à tort – comme les **restes** de la tour de Babel. L'un des premiers Occidentaux qui a cru localiser ce monument est le rabbin hispanique Benjamin de Tudèle, entre 1159 et 1172. Mais l'identification définitive de la ziggourat de Babylone par l'archéologie n'a eu lieu qu'en **1913.**

la Genèse, à la suite de l'épisode du Déluge. Elle en fit une marque de l'impossibilité pour l'humanité d'atteindre les cieux, malgré ses efforts pour bâtir un monument d'une élévation inédite. Et la situation contemporaine de Babylone, capitale cosmopolite d'un empire qui couvrait alors tout le Proche-Orient, illustrait bien la diversité des langues qui fut la conséquence de l'échec de l'entreprise.

Au-delà de ce mythe de la tour de Babel, la ziggourat de Babylone connut des vicissitudes que n'avait pas prévues Nabuchodonosor II lorsqu'il en paracheva le dernier état. La conquête de l'empire de Babylone par les Perses en 539 av. J.-C. entraîna l'abandon progressif des bâtiments religieux. La fragilité des constructions en briques crues fit que la tour se dégrada très vite. Les révoltes de Babylone contre le roi perse Xerxès en 484 av. J.-C. accélérèrent le désintérêt pour les monuments de la métropole mésopotamienne. Lorsqu'Alexandre le Grand pénétra dans Babylone en octobre 331, l'Esagil et l'Etemenanki étaient en triste état, et le Conquérant décida de les restaurer. Mais son absence puis sa mort en 323 av. J.-C firent que les travaux n'avancèrent que très lentement. En fait, après l'enlèvement des déblais qui s'accumulaient sur la ziggourat, la restauration prévue ne fut jamais achevée. Le monument fut peu à peu désacralisé pour devenir, au fil des siècles, une carrière de briques ; celles-ci servirent à bâtir les maisons des villages qui s'implantèrent à l'emplacement de Babylone, quand la ville disparut dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; d'autres furent utilisées pour enrichir la terre des champs avoisinants. Au bout du processus, il ne demeura plus que l'empreinte de l'Etemenanki, un carré marécageux de 90 mètres de côté, pourtant encore bien visible sur les photos satellite. ■

▲**UN RÊVE DE MONUMENTS**

À la fin du XIX[e] siècle, l'architecte, égyptologue et historien de l'art français Charles Chipiez voyage au Proche-Orient et restitue certains édifices de manière tantôt réaliste, tantôt fantaisiste, comme dans le cas de cette tour assyrienne.

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Tour de Babel
J. Vicari, Puf, 2000.

Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne
F. Joannès (dir.), Robert Laffont, 2001.

FIND
MORE
FREE
MAGAZINES

HTTP://SOEK.IN

L'ANCÊTRE MYTHIQUE
Mérovée, qui vécut au Ve siècle, est considéré comme le fondateur de la dynastie mérovingienne. Par Évariste Vital Luminais. XIXe siècle. *Musée des Beaux-Arts, Rennes.*

EMBLÈME ROYAL
Ces petites abeilles ont été découvertes dans le trésor de la tombe de Childéric Ier. Or et grenats, Ve siècle. *Bibliothèque nationale de France, Paris.*

LES MÉROVINGIENS

AUX ORIGINES DE LA FRANCE

À la fin du Ve siècle, un petit roi franc du nom de Clovis conquiert en quelques années un royaume allant du Rhin aux Pyrénées. C'est à sa dynastie, longue de trois siècles, qu'il reviendra de faire la transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge, en mêlant hardiment le vieil héritage romain aux traditions venues de Germanie.

BRUNO DUMÉZIL
MAÎTRE DE CONFÉRENCES, UNIVERSITÉ PARIS-OUEST

TABLEAU : A. BEAUDOIN / RMN-GP - ABEILLES : BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, PARIS / SERVICE DE PRESSE

JOSSE / LEEMAGE

▲LA BATAILLE DE TOLBIAC
En 496, non loin de l'actuelle Zülpich, dans l'ouest de l'Allemagne, Clovis remporte contre les Alamans une victoire décisive, qui étend son royaume vers les territoires de l'est. Par Ary Scheffer. Huile sur toile, XIXe siècle. *Musée du château, Versailles.*

CHRONOLOGIE

Les aléas de la dynastie

481
Clovis devient roi des Francs Saliens de Tournai.

511
Mort de Clovis et premier partage du royaume franc.

568
Début de la guerre civile entre les fils de Clotaire Ier.

613
Le royaume franc est réunifié par Clotaire II.

639
Mort de Dagobert Ier, qui avait réorganisé le royaume.

717
Charles Martel devient maître du royaume franc.

751
Le dernier roi mérovingien est déposé par Pépin le Bref.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, PARIS / SERVICE DE PRESSE

CALICE DU TRÉSOR DE GOURDON. VIe SIÈCLE. *BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, PARIS.*

Ils se nomment Clodomir, Sigebert ou Chilpéric… Mais ces noms compliqués n'encombrent pas notre mémoire collective. Tout au plus retient-on Clovis, pour une sombre histoire de vase cassé à Soissons, ou Dagobert, pour des problèmes vestimentaires qu'il n'a sans doute jamais éprouvés. Pour le reste, les Mérovingiens font pâle figure : barbares ou fainéants, ils ne semblent guère mériter leur place dans les livres d'histoire. Il est vrai que la première dynastie royale se trouve écartelée entre Antiquité et Moyen Âge, ce qui dissimule son ampleur extraordinaire : plus de trois siècles de longévité, soit davantage que toutes les autres familles royales, à l'exception des Capétiens, et surtout près d'une centaine de rois, lesquels règnent souvent en même temps.

Les premiers Mérovingiens apparaissent dans le second tiers du Ve siècle, avec des personnages mal documentés comme Clodion ou Mérovée. À cette date, le peuple des Francs occupe la basse vallée du Rhin. Il s'agit certes de Barbares (au sens où ils ne sont pas Romains),

mais pas nécessairement d'envahisseurs. Depuis le début du IVe siècle, les Francs fournissent en effet des officiers et des mercenaires à l'armée romaine, au point de former une sorte de « Légion étrangère » pour l'empire. Beaucoup de ces hommes ont appris le latin et apprécient plus le vin que la bière ; certains se sont même mariés avec des Gallo-Romaines. L'implantation des Francs sur le sol des provinces romaines est d'ailleurs perçue comme légale : les rois francs ont passé une alliance (un *fœdus*) avec l'empire, en vertu de laquelle ils reçoivent des terres en échange de l'aide militaire qu'ils apportent. Les « fédérés » se chargent ainsi de protéger le monde romain contre d'autres Barbares, jugés plus dangereux. En la matière, ils se montrent efficaces : en 451, les Francs aident l'Empire romain à vaincre Attila lors de la bataille des champs Catalauniques, près de l'actuelle ville de Troyes.

Jusqu'aux années 500, les Francs restent divisés entre une demi-douzaine de groupes dirigés par des roitelets vaguement apparentés. Les premiers Mérovingiens constituent ainsi une nébuleuse plus qu'une véritable dynastie. Le mieux connu d'entre eux est Childéric Ier (vers 458-481), dont la tombe a été retrouvée à Tournai, en Belgique actuelle. Le roi avait été enterré avec les insignes d'un grand officier de l'armée romaine, mais selon des rites d'inspiration germanique tels que la construction d'un tumulus ou le sacrifice de nombreux chevaux. Qu'en conclure ? Selon le point de vue que l'on adopte, les premiers Mérovingiens apparaissent comme des hauts fonctionnaires de l'empire ou comme des chefs barbares. Sans doute étaient-ils un peu des deux. Childéric disposait cependant d'un anneau inscrit à son nom, en latin, lui permettant de sceller des documents, ce qui laisse supposer qu'il disposait au moins d'un embryon d'administration.

Le fils de Childéric, Clovis (481-511), montre plus d'ambition. Vers 486, il entreprend la conquête de l'actuelle Picardie, puis annexe le Bassin parisien. Au fil des années, ses troupes multiplient les conquêtes sur la rive droite du Rhin et se risquent jusqu'à la vallée du Rhône.

▲L'EXPANSION DU ROYAUME
Parti de Tournai, Clovis parvient à étendre son royaume vers le sud et vers l'est. Après le partage de 511 entre ses fils, ceux-ci continueront la conquête, en intégrant notamment dans l'orbite franque la Provence et les territoires burgondes.

SUPERSTOCK / COLL. DAGLI ORTI

▲DES FILS BIEN ÉDUQUÉS
Peint par Lawrence Alma-Tadema, ce tableau représente l'éducation des fils de Clovis, dans un monde en transition : l'architecture, héritage du monde romain, côtoie les nouvelles modes vestimentaires. Huile sur toile, 1861. *Collection privée.*

En 507, Clovis parvient surtout à vaincre les Wisigoths, dont il occupe presque toutes les possessions entre la Loire et les Pyrénées. Puis il lorgne sur la Provence, même s'il échoue devant Arles en 508.

En théorie, le roi des Francs reste soumis à l'empereur romain, lequel réside désormais à Constantinople. En 508, Clovis est ainsi élevé au rang de consul, et les monnaies qu'il frappe portent le nom de l'empereur, et non le sien. Les Mérovingiens reprennent en outre les traditions politiques romaines : après ses victoires, Clovis célèbre un triomphe à l'antique et il se choisit comme capitale une cité romaine, Paris. Le meilleur signe de cet attachement à l'empire reste la protection de la religion romaine, le catholicisme. Alors qu'ils sont encore païens, les Mérovingiens accordent des privilèges au clergé ; quant au droit d'asile des églises, il est infrangible. Et lorsqu'un soldat franc refuse de rendre un calice liturgique volé, le fameux « vase de Soissons », Clovis lui fracasse la tête. Bien sûr, protéger l'Église ne signifie pas obéir à tous ses commandements. Par la ruse ou par la force, Clovis réussit à massacrer tous les autres rois francs ; à sa mort en 511, la dynastie se résume aux seuls héritiers de son sang.

La loi salique face au droit romain

Les successeurs de Clovis poursuivent cette politique faite de violence, d'opportunisme et de respect des traditions romaines. En jouant tantôt de la guerre, tantôt de la diplomatie, ils repoussent les frontières de leur royaume. Dans les années 550, le territoire franc s'étend de la Saxe aux Pyrénées et de la Manche à la moyenne vallée du Danube. Dans l'ensemble, les Mérovingiens se montrent respectueux des usages locaux. Dans les anciennes provinces gauloises, ils maintiennent l'impôt foncier et le fonctionnariat romain. En revanche, en Thuringe ou en Bavière, ils préfèrent lever des tributs et nouer avec les dirigeants locaux des relations d'homme à homme qui préfigurent la vassalité médiévale. Dans sa capitale, le roi se comporte en chef d'État ; sur les frontières, il n'est qu'un suzerain.

QUI ÉTAIT LE QUINOTAURE ?

Les premiers auteurs parlant des Mérovingiens avouent leur ignorance sur l'origine de la dynastie ; tout au mieux peuvent-ils citer quelques roitelets actifs dans la région du Rhin au milieu du Ve siècle. Mais une grande famille ne peut se passer d'ancêtres prestigieux. Vers 660, le chroniqueur Frédégaire déclare que la famille de Clovis est issue des **héros de la mythologie** classique.

Après la chute de Troie, alors qu'une partie de la famille royale partait fonder Rome, une autre donnait naissance au peuple franc, lequel entama une longue migration sous la conduite d'un héros nommé Francion. De cette souche serait né le roi Mérovée, issu de l'union d'une princesse franque et d'un **monstre marin** mystérieux, le Quinotaure. Si Frédégaire ne semble pas prendre son récit très au sérieux, d'autres perçoivent l'exploitation idéologique qui peut en être faite : les Mérovingiens pourraient revendiquer une origine commune avec les Romains ! Et, bientôt, les Francs donnent à leurs fils des noms troyens, comme Hector ou Anchise.

BIANCHETTI / LEEMAGE

▲CLOVIS Ier EN MAJESTÉ
Si Clovis devient roi des Francs en 481, il est aussi élevé en 508 au rang de consul, une dignité héritée de l'Empire romain, qui marque le maintien de l'allégeance due par les rois francs à l'empereur. Gravure du XIXe siècle extraite de l'*Histoire des Français*, par Théophile Lavallée.

Dans ce cadre, il devient illusoire de vouloir maintenir un système juridique universel comme l'était l'ancien droit romain : selon que l'on est franc ou gaulois, que l'on réside en Alémanie ou en Bourgogne, on est maintenant jugé selon des lois différentes. Tel est le cas de la loi salique, qui propose de régler certains meurtres non en condamnant le coupable à une peine publique, mais en l'obligeant à payer une forte somme à la famille de la victime. Ces dommages et intérêts sont appelés le wergeld (« le prix de l'homme ») et le montant est modulé selon l'âge, le sexe et le statut social de la victime. La loi salique des Mérovingiens a ainsi été décrite comme une « loi barbare », mais c'est là une appellation trompeuse. Tout d'abord, à niveau égal, les femmes sont mieux protégées que les hommes. Ensuite, le système du wergeld est dissuasif : la peur de la ruine limite le nombre de meurtres. En somme, le roi des Francs garantit la paix publique, et non l'équité. Quant à la justice absolue, chacun sait qu'elle n'appartient qu'à Dieu !

Rois chrétiens, les Mérovingiens le sont assurément. Dès le début du VIe siècle, ils soutiennent les clercs, réunissent les conciles, fondent hospices et monastères. Les souverains francs nouent également une correspondance suivie avec la papauté sur des questions de dogme, de discipline ecclésiastique ou de mission. Dans leur propre royaume, les Mérovingiens n'hésitent pas à légiférer pour encourager la christianisation. Vers 540, Childebert Ier ordonne par exemple l'abandon des derniers sanctuaires païens de son royaume. En 595, Childebert II impose à tous ses sujets le principe du dimanche chômé, sous peine d'amende pour le contrevenant ! Dans tous les cas, le roi mérovingien se présente comme le « ministre de Dieu », dont la mission est d'assurer le salut de tous ses sujets. Évidemment, en retour, les Mérovingiens entendent que l'institution ecclésiastique leur rende quelques services, et les évêques sont utilisés comme des relais locaux de l'autorité royale. Tous les prélats sont d'ailleurs nommés par le Palais, souvent dans le corps des hauts

L'ABBAYE DE JOUARRE
Elle a conservé la crypte datant de sa fondation au VII[e] siècle, dans laquelle se trouve l'exceptionnel sarcophage d'Agilbert (à gauche), représentant le Jugement dernier.

AKG-IMAGES / CATHERINE BIBOLLET

EFFETS DE MODE

Jusque dans la tombe, les Francs sont couverts de bijoux : comme les grades romains de sénateur ou de décurion n'existent plus, il faut montrer sa richesse pour prouver son statut. Autour de l'an 500, les aristocrates se mettent ainsi à arborer des parures ornées de **grenats cloisonnés,** qui ont été mis à la mode par le roi Childéric. Pour répondre à la demande, les marchands importent massivement des pierres d'Inde et du Sri Lanka.

Le costume féminin évolue aussi très vite ; si l'on en croit les objets découverts dans sa tombe, la reine **Arégonde** (morte vers 577) se fit confectionner de nouveaux bijoux pendant toute sa vie pour suivre le goût du jour. Même dans les monastères, on a le sens du paraître. L'analyse des reliques de sainte Bathilde (morte vers 680) a montré que la vieille reine-moniale se faisait faire une teinture pour cacher ses cheveux blancs !

RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE) / J.-G. BERIZZI / SERVICE DE PRESSE

BOUCLE DE CEINTURE
PROVENANT DE LA TOMBE DE LA REINE ARÉGONDE. FIN DU VI[e] SIÈCLE

fonctionnaires. Le « bon saint Éloi » a ainsi été ministre des finances de Dagobert I[er], avant de devenir évêque de Noyon.

Cette instrumentalisation de l'Église inquiète parfois le pape, mais elle semble satisfaire les habitants du royaume. Les évêques nommés par les rois mérovingiens sont rarement de grands mystiques, mais ils se montrent d'excellents administrateurs, capables de nourrir les pauvres, de libérer des prisonniers de guerre et, au besoin, de réparer les murailles ou les égouts. Et comme chacun connaît leur habileté à négocier avec les grands de ce monde, on leur prête le pouvoir d'intercéder auprès de Dieu. Beaucoup d'évêques nommés par les rois francs meurent ainsi en réputation de sainteté, tel Germain de Paris, Médard de Noyon ou Léger d'Autun. Vivants ou morts, ils accomplissent des miracles allant de la guérison surnaturelle au dégrèvement fiscal salvateur. Plusieurs membres de la dynastie mérovingienne sont aussi portés sur les autels, comme le prince Clodoald (saint Cloud) et les reines Clotilde, Radegonde et Bathilde.

PARURE DE ROI
L'une des plus belles découvertes de bijoux mérovingiens est celle du mobilier funéraire de Childéric Ier, mis au jour en 1653 à Tournai. Or et grenats, fin du Ve siècle. *Bibliothèque nationale de France, Paris.*

AKG-IMAGES / ERICH LESSING

BIANCHETTI / LEEMAGE

AU FIL DES EXPOSITIONS

• Les Temps mérovingiens
Jusqu'au 13 février 2017
Musée de Cluny.
6, place Paul-Painlevé, Paris.
www.musee-moyenage.fr

• Austrasie. Le royaume mérovingien oublié
Jusqu'au 26 mars 2017
Espace Camille Claudel.
9, avenue de la République, Saint-Dizier.
www.austrasie-expo.fr

• Quoi de neuf au Moyen Âge ?
Jusqu'au 6 août 2017
Cité des sciences et de l'industrie.
30, avenue Corentin-Cariou, Paris.
www.cite-sciences.fr/moyen-age/

La grande piété des Mérovingiens ne leur interdit pas de s'entretuer avec enthousiasme. Ces querelles sont souvent attisées par la complexité de leur dynastie. Le divorce étant légal et même toléré par l'Église, les rois peuvent accumuler les épouses successives et engendrer une nombreuse progéniture. Ceci ne les empêche pas d'entretenir quelques concubines, dont les enfants seront non à proprement parler des bâtards, mais des Mérovingiens de second rang. Pour éviter que ces princes ne se rebellent ou ne se disputent, il n'est pas rare de voir un roi élaguer sa descendance. Les indésirables sont envoyés au monastère ; et s'ils en sortent, au cimetière.

Comme dans tout système de succession dynastique, le trône peut soudainement échoir à un mineur. Le pouvoir est alors confié à un collège de régence composé des grands officiers du Palais et de quelques évêques influents, sous la conduite d'une personnalité dominante. Jusqu'aux années 660, les minorités profitent plutôt aux reines mères. Brunehaut, veuve de Sigebert Ier en 575, parvient ainsi à tenir le

LUISA RICCIARINI / LEEMAGE

◀ ASSASSINER POUR RÉGNER
En 532, Clotaire Ier et Childebert Ier assassinent les fils de leur frère Clodomir, pour éviter que le royaume d'Orléans ne leur revienne. Gravure du XVIIIe siècle.

▶ UNE REINE MISE AU SUPPLICE
Brunehaut joua un rôle majeur en qualité de régente des royaumes de Bourgogne et de Neustrie, avant d'être condamnée à être traînée par des chevaux en 613. Enluminure du XVe siècle. *Musée Condé, Chantilly*.

pouvoir au nom de son fils, de ses petits-fils puis de ses arrière-petits-fils jusqu'en 613. L'époque mérovingienne voit l'affirmation d'un pouvoir féminin qui ne suscite pas d'hostilité *a priori*. Une reine mère ne devient impopulaire chez les Francs que si elle accumule les défaites militaires ou, pis encore, si elle augmente les impôts.

Des rois qui savent écrire

Lorsqu'un roi défunt laisse plusieurs enfants, chaque fils peut prétendre à une portion du royaume. À partir de 511, celui-ci se trouve presque toujours partagé entre deux, trois ou quatre Mérovingiens. Comme il est rare qu'un roi se satisfasse de sa part d'héritage, il en découle des tensions. À partir de 568, les fils de Clotaire Ier mènent ainsi une longue guerre civile. Bien qu'entrecoupé de trêves et de réconciliations, ce conflit conduit à la mort d'une douzaine de membres de la dynastie et s'achève en 613 avec l'exécution de la vieille reine Brunehaut, attachée à la queue d'un cheval lancé au galop. Toutefois, il ne faut pas surévaluer l'impact de ces affrontements dynastiques. Dans l'absolu, les assassinats de rois francs restent rares au regard du nombre de morts violentes chez les empereurs romains. En outre, les conflits visent plus souvent à renégocier les partages qu'à éliminer un frère ou un neveu.

Il arrive aussi que la guerre ou la maladie laisse le monde franc sans héritier évident. Mais le Palais arrive toujours à proposer un enfant assez chevelu pour paraître présentable. Nul n'est vraiment dupe : les observateurs notent par exemple que Clotaire II (584-629), le plus puissant des Mérovingiens, n'est probablement pas le fils de son prédécesseur Chilpéric (561-584). On maintient toutefois la fiction de la continuité dynastique, car elle interdit aux familles aristocratiques d'aspirer au trône. Au prix de quelques ruses, les Francs gagnent ainsi une stabilité politique qui fait l'admiration des peuples voisins.

Légitimes ou non, les princes mérovingiens sont soigneusement élevés. Tous savent lire et écrire, et le roi Dagobert (629-639) appose élégamment son nom au bas de ses documents

AKG-IMAGES

▲ PÉRENNITÉ DE LA CULTURE LATINE
L'évêque de Poitiers, Venance Fortunat (v. 530 – v. 610), était aussi un poète réputé. Lawrence Alma-Tadema le représente en train de lire ses œuvres à la reine Radegonde. Huile sur toile, 1862. *Musée de Dordrecht*.

officiels. Voilà qui tranche avec Charlemagne, incapable de tenir la plume, et surtout avec les premiers Capétiens, dont beaucoup sont analphabètes. Par ailleurs, les descendants de Clovis apprécient la poésie latine et commandent des panégyriques complexes, qui sont récités en leur présence. Certains rois vont encore plus loin en essayant de s'imposer comme de véritables acteurs culturels. Tel est le cas de Chilpéric, qui propose une réforme de l'alphabet pour répondre au multilinguisme de ses sujets. D'autres ont des loisirs paisibles : le grand conquérant Childebert Ier (511-558) semble passionné par la taille de ses arbres fruitiers, tandis que la très dévote Radegonde (vers 520-587) apprécie les jeux de société et les compositions florales.

La dynastie entre pourtant en crise dans le courant du VIIe siècle. Autour d'elle, le monde est en train de changer rapidement et, pour tout dire, l'ambiance se fait moins romaine qu'autrefois. Ultime incarnation de l'empire, Constantinople s'enlise dans des querelles dogmatiques qui éloignent peu à peu les chrétientés occidentale et orientale. Parallèlement, la peste est devenue endémique en Méditerranée, et le grand commerce se reporte vers des circuits passant par la mer du Nord. En Gaule même, le succès des Mérovingiens a eu pour effet inattendu d'effacer l'identité romaine : au nord de la Loire, les populations locales se mettent à donner des noms francs à leurs enfants et à employer la loi salique, jusqu'à affirmer qu'elles sont « franques ». Dans ce cadre renouvelé, les derniers vestiges du système impérial s'effritent. Tel est le cas de l'impôt foncier, qui devient de plus en plus difficile à percevoir. Or, si l'impôt ne rentre plus, il faut se passer de fonctionnaires, lesquels doivent être remplacés par des aristocrates, nettement plus difficiles à contrôler.

Pour partie, la dynastie mérovingienne est victime d'une nouvelle élite, la noblesse, qui apparaît autour de l'an 600. Une soixantaine de familles, dont la richesse est avant tout foncière, parviennent à monopoliser la plupart des comtés, des évêchés et des grandes abbayes. On trouve parmi elles les Étichonides d'Alsace,

DES ROIS CHEVELUS

Chevelures longues, barbes fournies : l'abondante pilosité des Mérovingiens constitue le principal symbole de leur pouvoir. Entretenue avec force shampooings, cette crinière impressionne les visiteurs étrangers. Elle permet aussi de fournir les quelques cheveux que le roi déposera dans la cire de son sceau pour authentifier ses actes ; ces **dépôts capillaires** ont été identifiés en 2011 par les Archives nationales.

Mais comme aucun auteur de l'époque ne nous explique les raisons de ce culte du poil, les historiens modernes ont beaucoup spéculé. Rite guerrier ? Traditions germaniques, voire païennes ? Il est plus probable qu'en évitant le coiffeur, les successeurs de Clovis aient cherché à imiter les personnages de l'Ancien Testament. Le nom de **Samson** est ainsi porté par certains membres de la dynastie.

Le pire châtiment encouru par un prince est d'ailleurs de se voir privé de sa chevelure. Et lorsqu'on demanda à la reine Clotilde ce qu'il fallait faire de ses petits-fils surnuméraires, elle répondit : « Plutôt morts que tondus ! » Quant aux **usurpateurs,** ils doivent se laisser pousser les cheveux plusieurs mois avant de se lancer dans la conquête du trône, ce qui permet de les détecter.

GUSMAN / LEEMAGE

▲TONDU ET RECLU
Pour devenir roi, les prétendants au trône devaient porter la chevelure longue. Childéric III, le dernier souverain mérovingien, reçoit la tonsure au monastère de Saint-Omer, après avoir été déposé par Pépin le Bref en 751. Par Évariste Vital Luminais. XIXe siècle. *Musée des Beaux-Arts, Carcassonne.*

les Faronides de Bourgogne, les Pippinides de Moselle, ainsi qu'à un niveau inférieur les Robertiens de Worms, ancêtres des Capétiens. Pendant un temps, l'essor de ce groupe est freiné par ses divisions internes. Les familles de l'Est entendent en effet conserver une grande indépendance et poussent à la constitution d'un royaume autonome, l'Austrasie, contre les velléités unificatrices des familles du Bassin parisien. Les minorités royales se livrent désormais à de violents affrontements pour contrôler le trône. Les reines mères parviennent un temps à jouer les arbitres, mais elles sont exclues du jeu politique à partir des années 660 au profit des grands officiers, notamment des maires du Palais, chargés de l'intendance du domaine royal. Au milieu des années 670, le royaume est en outre déchiré par une effroyable guerre civile et, pour la première fois, on voit des rois éliminés par leur aristocratie, et non par leurs frères ou leurs cousins.

Vers le début des années 680, la noble famille des Pippinides commence à l'emporter. Outre leurs talents militaires et politiques, ses chefs ont l'intelligence de se rapprocher de la papauté. En se présentant comme les protecteurs de l'Église, les Pippinides sapent peu à peu les bases idéologiques de la dynastie mérovingienne. Le roi reste pourtant irremplaçable, et certains souverains tardifs, comme Childebert III (695-711), bénéficient encore d'un grand prestige. À partir de 717, le Pippinide Charles Martel parvint toutefois à arracher aux Mérovingiens leurs derniers pouvoirs. En 751, le fils de Charles Martel, Pépin le Bref, est élu roi et usurpe le trône d'un monarque obscur nommé Childéric III ; les Mérovingiens tombent dans les oubliettes de l'histoire, tandis que les Pippinides s'imposent et prennent le nom de Carolingiens. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Les Barbares
B. Dumézil (dir.), Puf, 2016.

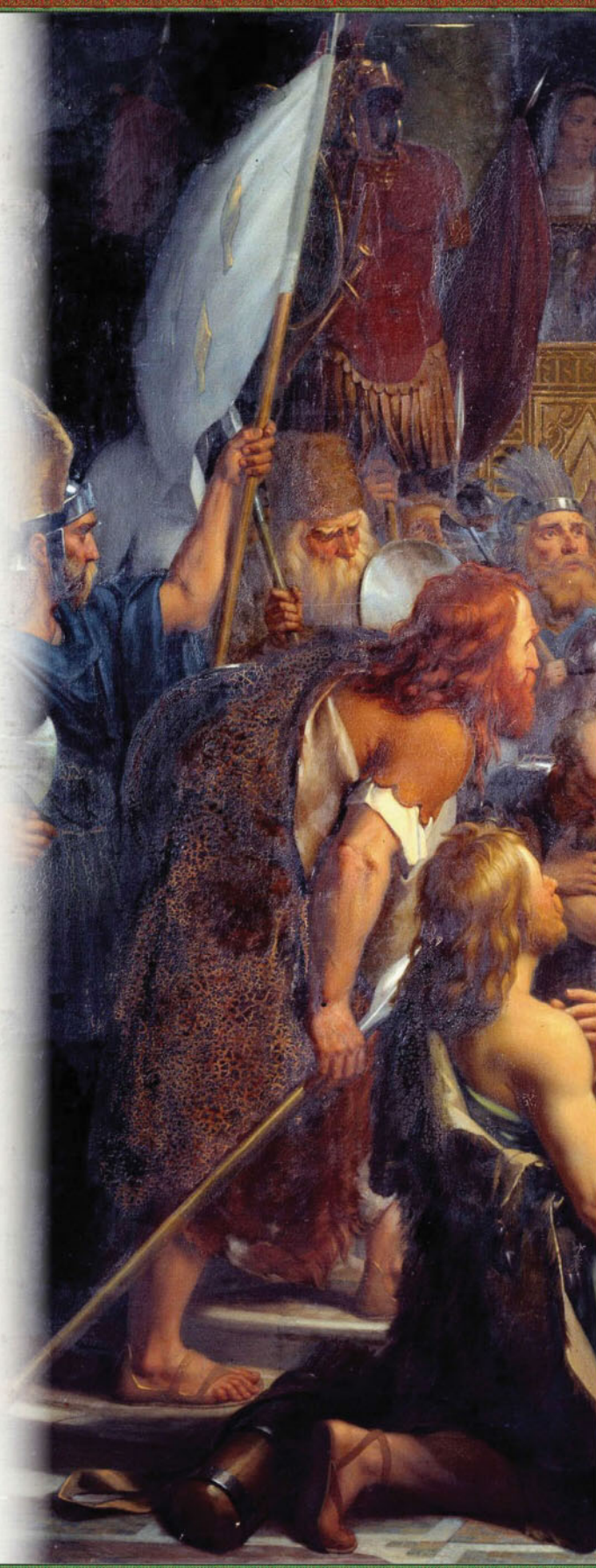
Des Gaulois aux Carolingiens
B. Dumézil, Puf, 2013.

Les Mérovingiens
R. Le Jan, Puf, 2015.

CLOVIS SE FAIT BAPTISER

Alors que son père Childéric est mort païen, Clovis décide de se faire baptiser. On ignore la date exacte de l'événement, qui ne semble pas avoir passionné les contemporains. Tout juste possède-t-on la lettre d'un évêque, qui s'excuse de ne pas avoir pu assister à la cérémonie ! L'important est que le roi des Francs ait choisi la foi catholique ; au même moment, beaucoup de rois barbares adhèrent à l'**arianisme,** une doctrine prônant une légère subordination du Fils par rapport au Père au sein de la Trinité. Autant dire qu'en choisissant la religion de Constantin, le roi des Francs se rapproche des élites gallo-romaines, tout en faisant un pied-de-nez à ses voisins wisigoths et burgondes, fidèles à l'arianisme.

Clovis a toutefois beaucoup réfléchi avant de se convertir : un faisceau d'arguments permet de supposer que la cérémonie se déroule vers la fin du règne, sans doute après 502, peut-être sous l'influence de sa seconde épouse Clotilde. Toutefois, le baptême ne devient un événement majeur de l'histoire franque qu'à partir de la fin du VI^e^ siècle, lorsque l'évêque **Grégoire de Tours** l'exalte dans ses *Dix Livres d'histoire*, et affirme que toutes les victoires de Clovis sont dues à cette conversion au catholicisme, ce qui amène le chroniqueur à maltraiter la chronologie du règne. Jusqu'à la Révolution, le baptême de Clovis demeure perçu comme le prototype des avènements royaux. À ce titre, il justifiait que **Reims,** lieu du baptême, accueille le sacre des rois de France.



LE BAPTÊME DE CLOVIS À REIMS
PAR FRANÇOIS-LOUIS DEJUINNE.
HUILE SUR TOILE, 1837. *MUSÉE DU CHÂTEAU, VERSAILLES.*

JOSSE / LEEMAGE

AKG-IMAGES / ERICH LESSING

Des rois au miroir de l'histoire

UN DESTIN FRANÇAIS

Quand les Mérovingiens ne passaient pas pour des fainéants, leur qualité d'ancêtres de la France leur valut tous les honneurs. Telle fut la destinée posthume de cette dynastie, vilipendée ou célébrée au gré des idéologies, des régimes et des crises.

BRUNO DUMÉZIL
MAÎTRE DE CONFÉRENCES, UNIVERSITÉ PARIS-OUEST

Proclamé empereur le 18 mai 1804, Napoléon médite sur les symboles de son nouveau régime. Comment remplacer les fleurs de lys ? Liées à l'Ancien Régime, elles susciteraient la colère des révolutionnaires. Difficile d'en mettre sur le manteau du sacre ! Après réflexion, l'empereur choisit de les remplacer par des abeilles d'or, inspirées de celles découvertes dans le tombeau du roi Childéric Ier, père de Clovis. Ces mystérieux insectes permettent de se rattacher aux origines de la France : dans les moments de doute, le Mérovingien constitue une valeur sûre. Tel est le sort de l'époque franque : parce qu'elle est jugée fondatrice, son histoire redevient un sujet d'intérêt dès que se posent des questions d'identité. Mais parce qu'elle est lointaine, cette histoire se prête aussi à toutes les déformations et à tous les fantasmes. Quitte à sombrer à nouveau dans l'oubli dès que l'actualité change.

Les premiers à réfléchir sur le sujet sont les Carolingiens. Après avoir mené son coup d'État en 751, Pépin le Bref rencontre bien des oppositions. Pour justifier l'éviction d'une dynastie vieille de trois siècles, il commence par fustiger l'incapacité de ses prédécesseurs à protéger la chrétienté. Car ce n'est pas le monarque mérovingien qui a obtenu la victoire sur les envahisseurs païens du Nord et sur les musulmans du Sud : c'est Charles Martel ! Pépin affirme aussi qu'à cause des Mérovingiens, l'Église serait entrée en crise morale et financière. Et puisque le coup d'État de 751 n'a pas convaincu tout le monde, le roi demande à être une nouvelle fois couronné en 754. Cette fois, le pape est présent, et les clercs francs inventent une nouvelle

◀ RELIQUES DE CHARLEMAGNE
Le souverain carolingien est canonisé en 1165. Les reliques de son crâne sont conservées dans ce reliquaire offert par l'empereur Charles IV en 1349. *Trésor de la cathédrale, Aix-la-Chapelle.*

DEAGOSTINI / LEEMAGE

▲ POMPE IMPÉRIALE
On distingue, sur ce détail du tableau de David représentant le sacre de Napoléon en 1804, les abeilles qui ornent son manteau et celui de Joséphine, inspirées de celles trouvées dans la tombe de Childéric Ier. Huile sur toile, 1806. *Musée du Louvre, Paris.*

cérémonie, le sacre, qui fait de Pépin et de son fils Charlemagne les vrais lieutenants de Dieu sur Terre. Des auteurs stipendiés par les Carolingiens se chargent de raconter que la seule activité des derniers Mérovingiens était de porter des cheveux longs et de circuler dans un char à bœufs ; vers 830, l'historien Éginhard fixe la version officielle de ce mythe.

Charlemagne (768-814) va plus loin en déclarant que ses sauvages prédécesseurs ont fait sombrer la culture classique. Des lois imposent le rétablissement d'un « bon » latin, celui parlé avant la chute de l'Empire romain. En termes linguistiques, l'effet de cette réforme est dramatique. Car la langue latine mérovingienne, celle du roi Dagobert ou de saint Éloi, n'était pas fautive : il s'agissait simplement de l'évolution d'une langue vivante, que perturbe la réforme de Charlemagne. Autour de l'an 800, cette diabolisation du passé mérovingien conduit les Carolingiens à transformer le latin en une langue morte, tandis que, décrochée de l'écrit, la langue orale évolue très vite : le premier texte en dialecte roman, forme ancienne de notre français, apparaît en 843.

Certains Mérovingiens, tel Clovis, échappent à la condamnation. Parce qu'il a été le premier roi chrétien, Charlemagne entretient sa mémoire et donne à l'un de ses fils son nom, en latin *Hlodovicus*, mais que l'usage a conduit à transcrire par « Louis » (Ier le Pieux). Porté ensuite par 18 rois de France, ce nom demeure une réminiscence mérovingienne ; Louis XVI devrait être appelé Clovis XIX !

Francs contre Gaulois

L'empire de Charlemagne ne se montre pas aussi durable que l'ancien royaume franc. Il implose après trois générations, laissant la place à l'Europe cloisonnée de l'époque féodale. Entre le Xe et le XIIe siècle, la mémoire des Mérovingiens reste entretenue par quelques monastères. À une époque où les biens ecclésiastiques suscitent de nombreuses convoitises, les moines apprécient les vieux documents qui attestent de l'ancienneté de leurs droits et de leurs possessions. Et si un monastère n'en possède pas, rien ne lui interdit d'en fabriquer. Se multiplient ainsi les actes signés par Clotaire, Sigebert ou encore Dagobert. Certains sont manifestement

des faux, mais d'autres peuvent être des copies de textes devenus illisibles, qu'un archiviste du XIIe siècle a tenté de sauver. Régulièrement, quelques documents mérovingiens sont ainsi retrouvés par les spécialistes…

Lentement, la monarchie capétienne parvient à s'imposer aux dépens des seigneurs féodaux. Certains s'en irritent : après tout, Hugues Capet a pris le pouvoir en 987 par un coup d'État contre les derniers Carolingiens, lesquels étaient aussi des usurpateurs. Saint Louis (1226-1270) entreprend de pacifier la mémoire de ces anciens conflits. Dans la nécropole royale de Saint-Denis, il fait réaménager les tombeaux de façon que les souverains mérovingiens, carolingiens et capétiens reposent côte à côte ; dans le nouveau transept, la continuité des trois « races royales » devient patente. Les érudits proches de la monarchie affirment qu'il n'existe qu'une seule famille de rois, puisque les Capétiens ont hérité d'un peu de sang de Charlemagne, lequel était le lointain descendant d'une princesse mérovingienne… Et comme l'héraldique se développe, d'aucuns disent que le blason aux fleurs de lys remonterait à Clovis : un ange le lui aurait donné au moment de son baptême, pour remplacer les trois crapauds qu'il arborait avant.

Cet engouement pour les Mérovingiens cesse à la Renaissance. Tandis que les premiers humanistes célèbrent en Rome la mère de toute civilisation, les Francs sont ravalés au rang de simples Barbares. Et parce que l'on pense que les Carolingiens ont sauvé la culture, les affabulations d'Éginhard deviennent vérité historique. Dans sa *Franciade* (1572), Ronsard développe ainsi le thème des « rois fainéants », promis à un bel avenir. Montaigne médite sur le sujet, et Louis XIV écrit dans ses *Mémoires* que « dès l'enfance même, le seul nom de rois fainéants et de maires du palais me faisait peine ». Il ne s'agit pas de remettre en cause la place que les Mérovingiens occupent dans la geste de la monarchie. Dans l'histoire officielle, ils restent décrits comme les descendants des héros de la guerre de Troie, et donc comme le chaînon entre la civilisation antique et la maison de France. Lorsqu'en 1714 le linguiste Nicolas Fréret écrit que les Mérovingiens avaient une origine germanique, il le paie d'un emprisonnement à la Bastille pour crime de lèse-majesté !

Le XVIIIe siècle voit pourtant le début d'une réflexion scientifique, qui reste influencée par des présupposés politiques. En 1727, dans un ouvrage posthume, le comte de Boulainvilliers soutient que Clovis a été un envahisseur et que son triomphe a conduit à la juxtaposition en Gaule de deux « races », les Gallo-Romains et les Francs. Ces Francs, épris de liberté et doués de droits inaliénables, seraient à l'origine de l'aristocratie française. De son côté, l'abbé Jean-Baptiste Dubos publie en 1734 une *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, avec des conclusions radicalement différentes : Clovis a été l'allié indéfectible de l'Empire romain, puis l'héritier des pouvoirs impériaux. Descendant des Mérovingiens, le roi de France est, de droit, un maître absolu. Et il ne règne pas sur deux « races », mais sur un peuple uni, dans la mesure où la fusion entre Francs et Gallo-Romains a été totale.

Pendant tout le XVIIIe siècle, les philosophes des Lumières participent à ce débat. Dans l'*Esprit des lois*, Montesquieu tranche. Parce que l'absolutisme doit être pourfendu, Dubos a tort : les Francs sont de purs Barbares. Mais parce que l'on ne saurait défendre les privilèges de la noblesse, Boulainvilliers est aussi dans l'erreur : la conquête n'a donné aucun droit aux Francs.

GRANGER COLL NY / AURIMAGES

▲DAGOBERT Ier VU PAR LE MOYEN ÂGE
C'est à ce souverain que l'on doit la construction de la première basilique de Saint-Denis, au VIIe siècle, représentée ici sur une enluminure des *Grandes Chroniques de France*. XVe siècle. *Bibliothèque nationale de France, Paris.*

FRANCK RAUX / RMN-GP

▲ ROIS FAINÉANTS
Le XIXe siècle n'a pas été tendre avec la réputation des derniers Mérovingiens, comme le montre cette gravure.

TRÔNE DIT « DE DAGOBERT ». FIN DU VIIIe SIÈCLE OU IXe SIÈCLE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, PARIS / SERVICE DE PRESSE

Dans son libelle *Qu'est-ce que le tiers état* (1789), Sieyès invite celui-ci, héritier des Gallo-Romains, à renvoyer la noblesse française dans les « marais de Franconie », d'où elle prétend venir !

Le Premier Empire ayant tenté de rendre les Mérovingiens présentables, le retour de balancier est terrible. Dans les années 1830, l'historien libéral Augustin Thierry rédige ses *Récits des temps mérovingiens*. Avec une plume au vitriol, il y expose que les Francs n'ont jamais pu accéder à la civilisation, car ils n'ont pu se défaire de leurs caractères germaniques : débauchés, paresseux, violents, ils sont irrécupérables. Ces tares, ils les ont transmises à leurs héritiers, les nobles de l'Ancien Régime. Pendant tout le XIXe siècle, le succès d'Augustin Thierry est phénoménal. Karl Marx est fasciné par cette perception de l'histoire comme une « lutte de races » ; il s'en inspire pour forger sa propre conception de la lutte des classes. Mais Augustin Thierry est surtout lu dans le milieu nationaliste français, dont il flatte l'antigermanisme. Après la défaite de 1871, l'école de Jules Ferry récompense ses meilleurs élèves en leur offrant des éditions de prestige des *Récits des temps mérovingiens* ; il s'agit de rappeler aux futures élites françaises que les gens d'outre-Rhin ont toujours constitué un péril pour la civilisation. Les peintres d'histoire républicains s'emparent du sujet et illustrent les crimes supposés de la dynastie mérovingienne. Il n'y a guère que les historiens catholiques pour tenter de défendre la mémoire des premiers Francs !

La réhabilitation date de l'après-guerre. Le 8 juillet 1962, De Gaulle et Adenauer scellent la réconciliation franco-allemande dans la cathédrale de Reims, sur le site du baptême de Clovis. Les Mérovingiens redeviennent des ancêtres partagés, des proto-Européens dont on peut célébrer la mémoire. Jusqu'à une nouvelle damnation, peut-être. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Les Historiens et la question franque. Le peuplement franc et les Mérovingiens dans l'historiographie française et allemande des XIXe-XXe siècles
A. Graceffa, Brepols, 2009.

Les Mérovingiens. De Clovis à Dagobert
F. Vallet, Gallimard, 2005.

FRANCK RAUX / RMN-GP

ILLUSTRATION DE LA CHANSON *LE BON ROI DAGOBERT. MUCEM, MARSEILLE.*

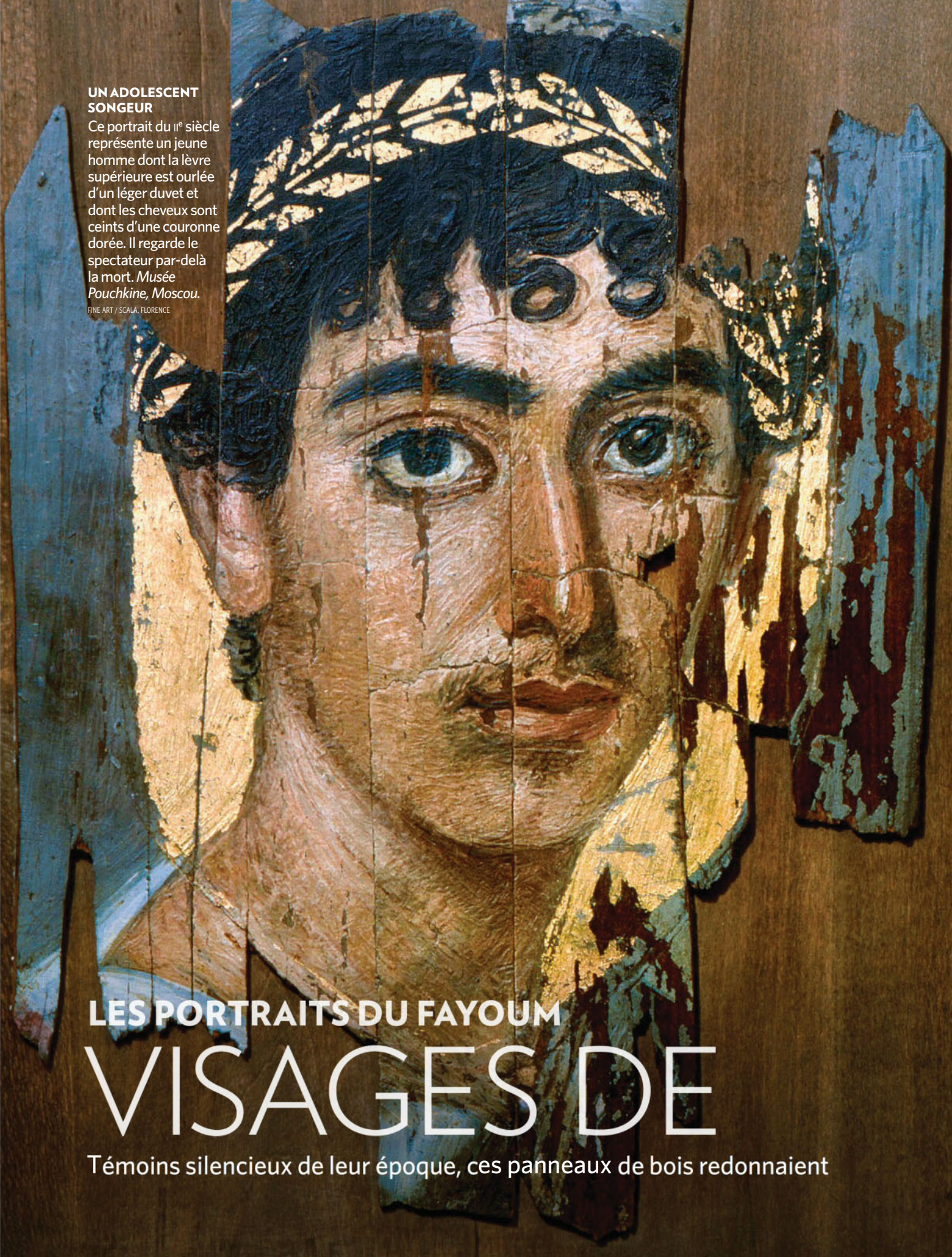
Dagobert Ier, roi très culotté

APPARUE AU XVIIIE SIÈCLE, la chanson du *Bon Roi Dagobert* contribue à entretenir l'image de Mérovingiens fainéants et ridicules. L'auteur des paroles, inconnu, semble avoir cherché à conspuer le lien paradoxal qui unissait un monarque absolu et son ministre assurant l'essentiel de la fonction de gouvernement ; il fut probablement utilisé dans ce sens contre Louis XVI. La question mérovingienne était alors à la mode, et Dagobert Ier, connu comme fondateur de la basilique royale de Saint-Denis, constituait une **cible de choix.** Sous Napoléon Ier, les paroles servirent plutôt de paravent à qui voulait critiquer les aventures militaires du régime : « Le roi faisait la guerre, mais il la faisait en hiver. Le bon saint Éloi lui dit : "Ô mon roi, votre majesté se fera geler". » Napoléon III fut à son tour brocardé par des couplets insistant sur la bêtise ou la lâcheté du souverain.

La ritournelle contribua pourtant à faire entrer Dagobert dans le **roman national,** alors que son père, le grand Clotaire II, sombrait dans l'oubli. Certains s'en amusèrent, tel le caricaturiste Daumier qui fait dire à un professeur sévère : « Comment, drôle, vous ne savez pas le nom des trois fils de Dagobert… Mais vous ne savez donc rien de rien… Vous voulez donc être toute votre vie un être inutile à la soc été ! » Ce caractère incongru de l'enseignement des temps mérovingiens demeure le sujet du *Bon Roi Dagobert*, film interprété par Fernandel en 1963. Pour la première fois, le roi y apparaît aussi comme un polygame ; ce trait a été encouragé par les couplets paillards peu à peu ajoutés à la chanson, notamment par Colette Renard. En 1984, Coluche incarne à son tour le personnage de Dagobert dans un film qui insiste sur la paillardise des Mérovingiens. À l'origine, la « culotte à l'envers » ne semble pourtant pas avoir contenu d'allusion graveleuse : elle répondait juste aux besoins d'une rime difficile.

SAINT ÉLOI. SCULPTURE ALLEMANDE ANONYME. 2E MOITIÉ DU XVE SIÈCLE.

B. SOLIGNY / R. CHIPAULT

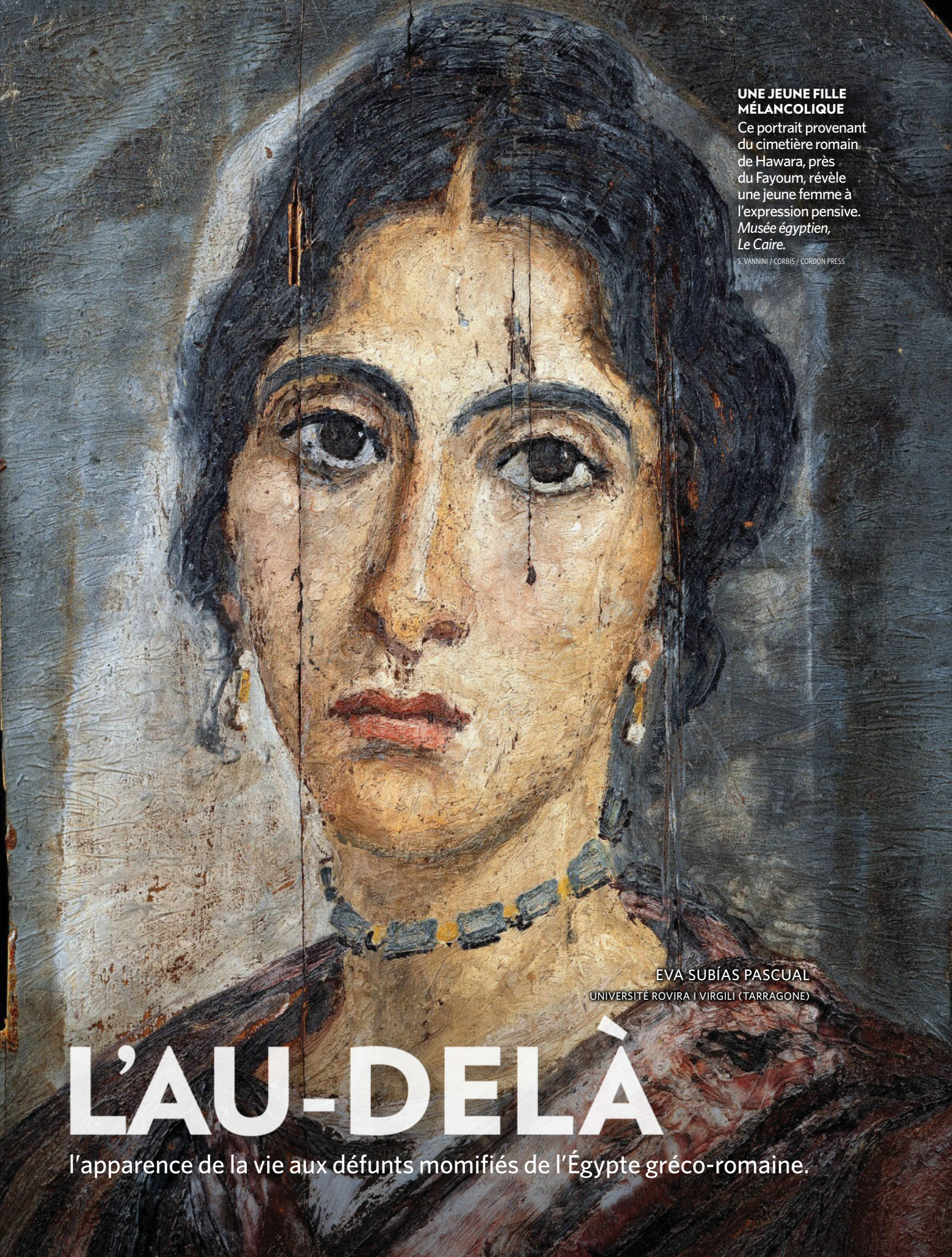


UN ADOLESCENT SONGEUR
Ce portrait du IIe siècle représente un jeune homme dont la lèvre supérieure est ourlée d'un léger duvet et dont les cheveux sont ceints d'une couronne dorée. Il regarde le spectateur par-delà la mort. *Musée Pouchkine, Moscou.*
FINE ART / SCALA, FLORENCE

LES PORTRAITS DU FAYOUM

VISAGES DE

Témoins silencieux de leur époque, ces panneaux de bois redonnaient



UNE JEUNE FILLE MÉLANCOLIQUE
Ce portrait provenant du cimetière romain de Hawara, près du Fayoum, révèle une jeune femme à l'expression pensive. *Musée égyptien, Le Caire.*
S. VANNINI / CORBIS / CORDON PRESS

EVA SUBÍAS PASCUAL
UNIVERSITÉ ROVIRA I VIRGILI (TARRAGONE)

L'AU-DELÀ

l'apparence de la vie aux défunts momifiés de l'Égypte gréco-romaine.

L'ensemble connu sous le nom de « portraits du Fayoum » compte parmi les legs les plus beaux et les plus insolites de l'ancienne Égypte. Près de 2 000 portraits nous sont parvenus, mettant des visages sur la société qui vécut du Ier au IVe siècle apr. J.-C. dans une province éloignée des rives de la Méditerranée : ce sont 2 000 figures, toutes distinctes, qui interrogent quiconque les contemple.

Depuis la révélation des premiers portraits à la fin du XIXe siècle, ces petits tableaux n'ont cessé de susciter l'émotion chez les philosophes, les poètes et les historiens d'art.

Le Fayoum est le nom d'une oasis située à une centaine de kilomètres au sud-ouest du Caire, entre le désert Occidental et le Nil. Occupé depuis une époque très ancienne, il connaît une profonde transformation à la fin du IVe siècle av. J.-C., après la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand et l'instauration de la dynastie hellénistique des Ptolémées. Grâce à l'arrivée de nombreux colons, parmi lesquels des soldats macédoniens qui reçoivent des terres fertiles et procèdent à des travaux de canalisation, l'oasis se transforme en un « verger » aux récoltes variées, dont le blé et l'huile, très appréciés de la monarchie ptolémaïque. Avec les propriétaires égyptiens, les immigrés venus d'autres zones de la Méditerranée, les agriculteurs et les artisans salariés autochtones, ces nouveaux propriétaires d'origine grecque forment une population multiculturelle qui augmente tout au long de l'époque romaine, à partir de la fin du Ier siècle av. J.-C. Le multiculturalisme de la société du Fayoum se traduit dans de nombreux aspects de la vie quotidienne. Il est ainsi significatif que les individus portent aussi bien des noms grecs (Marc Antinoüs, Polion Sôtêr, Irène…) qu'égyptiens (Amon…). Mais les pratiques funéraires sont l'expression la plus éclatante de la synthèse opérée entre les civilisations grecque et égyptienne. Car, bien que Romains et Grecs soient issus de cultures privilégiant à cette époque l'incinération, les habitants du Fayoum et d'autres provinces d'Égypte finissent par adopter la pratique égyptienne de la momification, dont le but, dans la religion pharaonique, est de préserver le corps du défunt pour lui permettre d'accéder à la vie éternelle.

Inspirés des portraits romains

Les milliers de momies découvertes dans l'oasis éclairent le processus d'embaumement auquel étaient soumis les défunts de l'Égypte gréco-romaine : le corps était éviscéré, puis déshydraté et tanné avec du natron. Il était ensuite enduit d'huiles et d'onguents, et rempli d'éléments divers pour le remodeler et conserver une certaine ressemblance avec le défunt. On enveloppait alors le corps de bandelettes, on célébrait les rituels funéraires et on insérait dans les bandelettes des amulettes protectrices. Ce processus long, complexe et coûteux à l'époque pharaonique est par la suite simplifié et adapté au niveau de vie plus faible

Les portraits du Fayoum proviennent de l'oasis éponyme (notamment des nécropoles d'Arsinoé, de Philadelphia, de Tebtynis et de Karanis), mais aussi de villes de l'Heptanomide (l'« Égypte du milieu »), depuis Saqqarah jusqu'à Panopolis (l'actuelle Akhmim), en passant par Ankyronpolis (l'actuelle El-Hibeh) et Antinooupolis.

CHRONOLOGIE

L'ÉGYPTE SOUS INFLUENCE

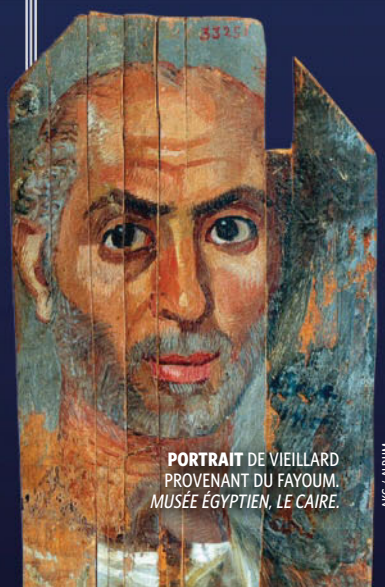
332 av. J.-C.
Alexandre le Grand prend l'Égypte aux Perses et fonde une nouvelle capitale portant son nom : Alexandrie.

305 av. J.-C.
Ptolémée Ier Sôtêr, général d'Alexandre, fonde la dynastie ptolémaïque, qui gouvernera l'Égypte pendant trois siècles.

30 av. J.-C.
Après la défaite de Marc Antoine et Cléopâtre, l'Égypte devient une nouvelle province de l'Empire romain.

130 apr. J.-C.
L'empereur Hadrien bâtit la ville d'Antinooupolis, en Égypte du milieu, en souvenir de son amant, le jeune Antinoüs.

1820
Des collectionneurs européens commencent à acheter des portraits du Fayoum, même s'ils ignorent d'où ils proviennent.



PORTRAIT DE VIEILLARD PROVENANT DU FAYOUM. *MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.*

AKG / ALBUM

TEMPLE D'ISIS À PHILÆ
La construction de ce temple, dédié à la déesse Isis, commence au IVe siècle av. J.-C. Elle s'achève à la période romaine, avec l'intervention d'empereurs comme Auguste, Tibère, Trajan et Hadrien.

JULIAN LOVE / AWL IMAGES

S. VANNINI / DEA / AGE FOTOSTOCK

◀ L'ANTIQUE KARANIS

Au IIIe siècle av. J.-C., le pharaon grec Ptolémée II fonde Karanis, dans la région du Fayoum, qui est habitée par des mercenaires de son armée. Temple nord de la ville.

des familles, ce qui entraîne cependant une altération plus rapide des momies.

Mais si la momification répond à une très ancienne tradition égyptienne, la population du Fayoum lui ajoute un élément singulier, hérité de la culture gréco-romaine : un portrait du défunt placé sur la momie. Il est attesté que, dès le Moyen Empire, la société pharaonique avait coutume d'entourer la tête du défunt d'un masque funéraire en cartonnage (plusieurs strates de toile de lin ou de papyrus stuquées puis peintes), qui représentait le défunt idéalisé, tel un être déifié, d'âge indéfini et sans traits distinctifs. Mais, à partir du Ier siècle av. J.-C., au Fayoum et dans d'autres régions de l'Égypte gréco-romaine, on se met à placer sur les masques de véritables portraits à l'effigie du défunt, des portraits qui indiquent aussi l'âge réel de la personne à son décès. Ce genre de représentations peut se rapprocher de l'art du portrait, tel qu'il se développe alors dans le monde hellénistique, peut-être en lien avec la volonté d'Alexandre le Grand de diffuser son image. Mais son origine la plus directe se trouve dans la tradition romaine des bustes et des masques funéraires, qui se caractérisent par leur réalisme dû à un tracé vériste et à l'accentuation des traits et des expressions. Ces masques funéraires, réservés à la noblesse, rappelaient à la famille l'absence de l'être cher, mais ils servaient surtout à exalter les vertus du défunt et la grandeur de la lignée aristocratique.

Un réalisme trompeur

Les portraits du Fayoum avaient la même fonction. Les personnes représentées étaient probablement des propriétaires terriens d'origine gréco-romaine, ce que suggère le fait que les momies ainsi parées sont essentiellement concentrées dans la région la plus fertile du Nil. Même s'il est manifeste que tous les défunts n'appartenaient pas à une classe sociale aisée et qu'il est très difficile de déterminer s'ils étaient grecs ou égyptiens, il est indéniable que les sujets peints s'habillent et se coiffent

N. J. SAUNDERS / ART ARCHIVE

De nombreuses momies d'enfants et de bébés ont été découvertes dans les cimetières gréco-romains. Ces momies étaient délicatement enveloppées de lin, et des masques funéraires dorés étaient souvent placés sur leur visage. La momie ci-contre provient d'une nécropole du Fayoum. *Musée gréco-romain, Alexandrie.*

MOMIE ET PORTRAIT
Cette momie de jeune garçon, découverte à Hawara, est enveloppée de plusieurs strates de tissu en lin, qui forment des losanges caractéristiques, ornés de petites billes dorées. Un portrait réaliste, placé sur le visage, remplace le masque funéraire. II^e siècle apr. J.-C. *British Museum, Londres.*

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

LES PIEDS
Ces imitations en cartonnage étaient placées sur la partie inférieure de la momie. Elles étaient peintes et semblaient chaussées de sandales dorées, comme celle que l'on voit ci-dessus.

DEA / SCALA, FLORENCE

L'art de tresser les bandelettes

CERTAINES ENVELOPPES de momies datant de l'époque gréco-romaine présentent un entrelacement complexe de bandelettes. Elles forment d'épaisses couches de tissu dessinant des sortes de **losanges** superposés, et sont stuquées afin de rigidifier l'enveloppe protégeant la momie. La surface ainsi obtenue pouvait être peinte et ornée d'images religieuses et de hiéroglyphes. Le croisement diagonal des bandelettes donne une impression de profondeur. Au centre des carrés ou des losanges, on déposait parfois de petites pierres (billes) dorées qui donnaient l'illusion que tout le corps était recouvert d'or. Ces pierres étaient parfois remplacées par des fragments de stuc de couleur jaune. Un masque en cartonnage ou un **portrait** fidèle peint sur bois était placé sur le visage du défunt. Les pieds étaient modelés à part et disposés de manière à donner l'impression qu'ils étaient les véritables extrémités du corps embaumé.

MARCO ANSALONI / GTRES

◀ UNE VILLE DANS L'OASIS
Tebtynis, dont on voit ici un détail du temple du dieu Sobek, fut fondée vers 1800 av. J.-C., dans l'oasis du Fayoum, et était encore habitée à l'époque gréco-romaine.

comme les membres d'une société urbaine hellénisée, bien différente de la classe populaire autochtone, restée à l'écart de l'identité culturelle grecque.

Cependant, l'impression de vérisme et d'individualité dégagée par ces portraits peut être trompeuse. Les experts ont observé que de nombreux portraits sont le résultat d'un travail standardisé, qui était réalisé dans les ateliers des peintres ; ces derniers utilisaient un modèle simplifié, sur lequel ils plaquaient des traits prétendument réalistes. Et il est vrai que, si l'on compare les différents portraits, on note que l'ovale du visage, la chevelure, la forme de la bouche, le menton et le nez, ainsi que les poses et les dimensions sont quasiment identiques d'un portrait à l'autre ; seuls les sourcils et les yeux présentent un peu de singularité et personnalisent le défunt. Cependant, dans les plus beaux portraits, on discerne le talent de véritables artistes formés à la tradition picturale grecque, capables de représenter fidèlement le visage et l'expression du défunt.

Pour les portraits, on recourait à la technique de l'encaustique, caractérisée par l'emploi de cire d'abeille (ou d'un dérivé connu sous le nom de cire d'abeille punique) comme coagulant pour mélanger les pigments végétaux et minéraux. Ce procédé permettait de donner de la texture et du volume au moyen de la couleur, et de créer les nuances chromatiques servant à traduire la couleur de la peau et l'intensité du regard. Par ailleurs, il n'est pas impossible que les portraits aient été peints du vivant de la personne et accrochés aux murs de la maison, jusqu'au jour où ils étaient déposés sur la momie.

Des enfants aux vieillards

L'ensemble des portraits du Fayoum présente toute la diversité des habitants de cette région d'Égypte. Les enfants ont une physionomie juvénile et portent un anneau doré (torque) autour du cou, auquel pend la *bulla*, symbole

BRIDGEMAN / ACI

Certains masques funéraires, comme celui ci-contre, présentaient une partie du torse et une tête inclinée afin d'évoquer un corps sans vie. Lorsqu'il s'agissait de femmes, on reproduisait aussi les bijoux : bracelets, anneaux, colliers ou boucles d'oreilles. I^er^ siècle apr. J.-C. *Metropolitan Museum, New York.*

DEA / ALBUM

COIFFURE ET VISAGE
Le masque porte une guirlande de fleurs et un chapeau romains sur une perruque typiquement égyptienne. Le visage doré fait allusion au statut divin du défunt.

DÉESSES AILÉES
De chaque côté du visage, dont les sourcils et les yeux sont peints, deux divinités ailées sont en charge de protéger le défunt.

ANUBIS
Deux représentations assises d'Anubis, le protecteur du défunt et dieu de la momification à l'apparence de canidé, se trouvent à hauteur du cou orné d'un collier *ousekh*.

Une variété de masques

LES MASQUES FUNÉRAIRES couvrant le visage des momies de l'époque romaine étaient de formes et de tailles variables. Ils étaient en gypse ou en toile stuquée représentant de façon assez réaliste **le torse et la tête** du défunt, avec ses vêtements et ses bijoux. On continuait aussi à utiliser les masques traditionnels de style égyptien, avec la perruque et l'*ousekh*, un collier protecteur. Le masque était confectionné en gypse, et l'on peignait dessus des scènes à caractère funéraire, destinées à protéger le défunt durant son voyage dans l'inframonde ; chez les familles aisées, le visage était recouvert de fines plaques d'or. Bien souvent, une couronne de fleurs ou de feuilles, un attribut typiquement romain, ornait le sommet du masque. Contrairement aux portraits peints, ces masques ne représentaient pas tous fidèlement le défunt ; certains reproduisaient en effet des **traits ou des ornements standardisés,** notamment la coiffure ou la parure de la chevelure.

Visages d'enfants

LES ENFANTS CONSTITUENT L'UN DES GROUPES les plus représentés parmi les portraits du Fayoum. Leur grand nombre indique un taux de mortalité infantile élevé à cette époque. La fillette de ce portrait, âgée probablement de 5 ans, porte un collier à lunules, les amulettes protégeant du mauvais œil que portaient les petites romaines.

S. VANNINI / DEA / ALBUM

Les deux frères

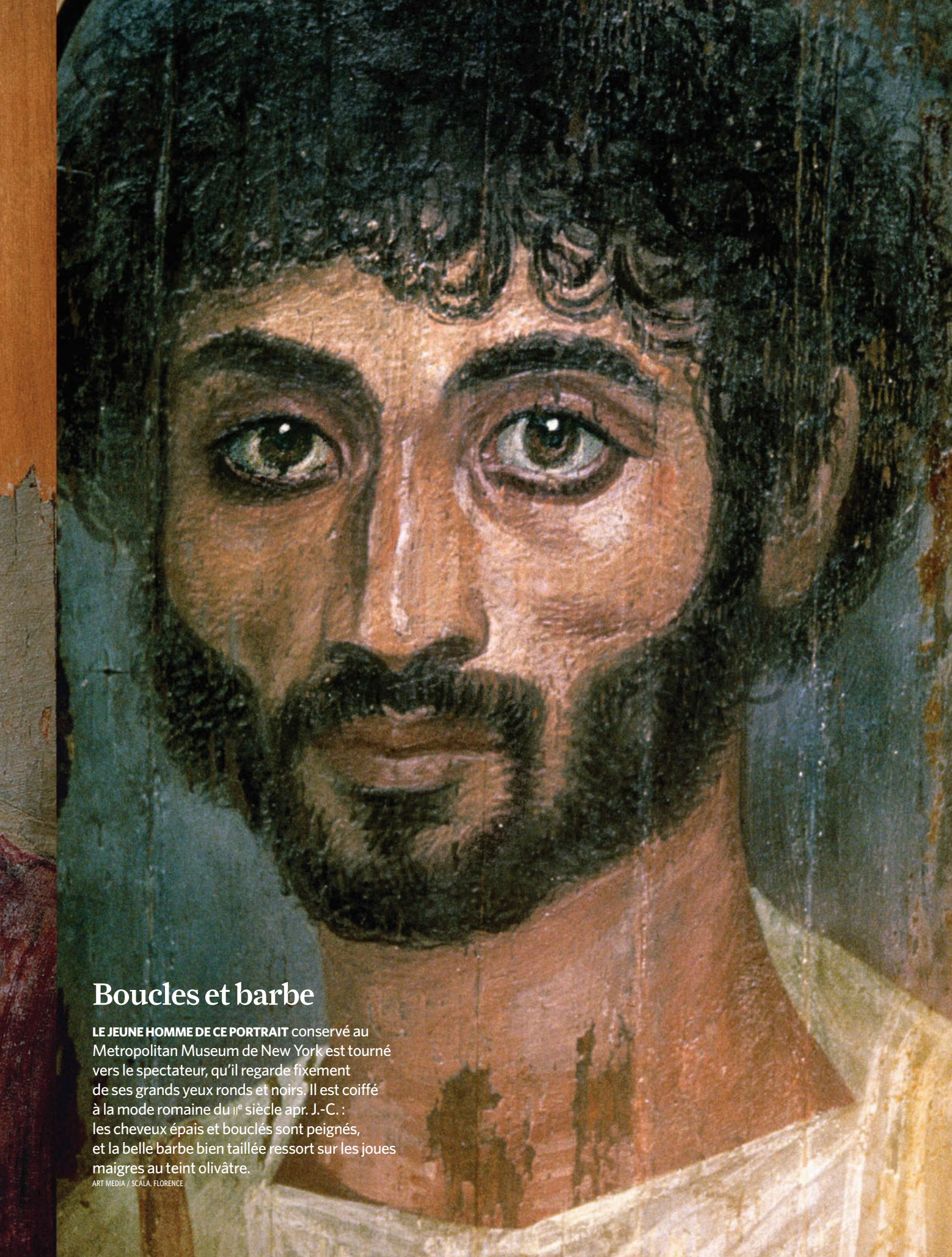
DÉCOUVERT À ANTINOOUPOLIS en 1896, ce double portrait a toujours été présenté comme le « Tondo des deux frères », bien que certains experts pensent qu'il pourrait s'agir d'amants. À côté du portrait de droite se tient Hermanubis, combinaison d'Hermès et d'Anubis, et à côté de celui de gauche, Osirantinoüs, combinaison d'Osiris et d'Antinoüs, le jeune amant de l'empereur Hadrien, que ce dernier déifia après sa mort en Égypte en 130 apr. J.-C.

S. VANNINI / CORBIS / CORDON PRESS

Jeune fille aux perles

LES PORTRAITS DU FAYOUM permettent d'observer les détails des bijoux, des parures et des coiffures de l'époque. La jeune fille ci-dessus porte des boucles d'oreille ornées de trois pendentifs, au bout desquels pend une perle. Caractéristiques de l'Égypte du IIe siècle apr. J.-C., on les retrouve sur de nombreux portraits. Elle arbore également plusieurs colliers et une chaîne en or avec une grosse pierre précieuse.

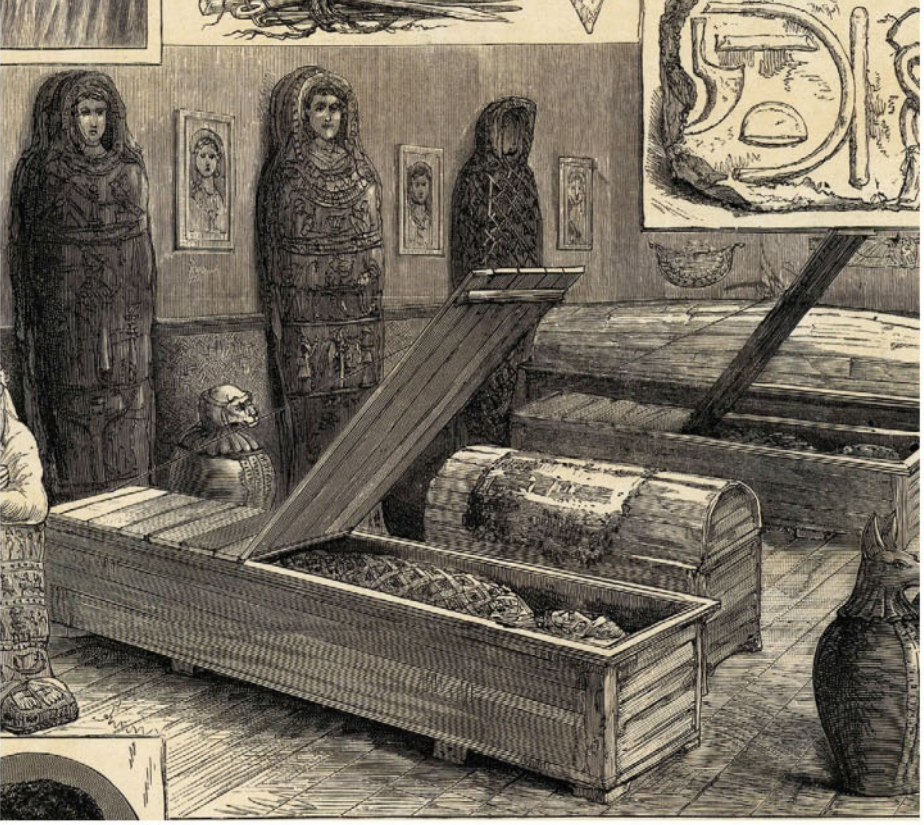
AKG / ALBUM



Boucles et barbe

LE JEUNE HOMME DE CE PORTRAIT conservé au Metropolitan Museum de New York est tourné vers le spectateur, qu'il regarde fixement de ses grands yeux ronds et noirs. Il est coiffé à la mode romaine du IIe siècle apr. J.-C. : les cheveux épais et bouclés sont peignés, et la belle barbe bien taillée ressort sur les joues maigres au teint olivâtre.

ART MEDIA / SCALA, FLORENCE



BRIDGEMAN / ACI

◀ DÉCOUVERTE AU FAYOUM
En 1887, William Flinders Petrie, éminent égyptologue britannique, met au jour 81 portraits de momies dans la nécropole de Hawara.

▶ PARMI LES DIEUX
Ce suaire de momie montre le défunt, vêtu à la mode romaine et tenant un rouleau de papyrus, entre les dieux Anubis et Osiris. *Musée Pouchkine, Moscou.*

SCALA, FLORENCE

romain de leur condition d'enfant. Dès l'âge de 14 ans, la lèvre supérieure des jeunes gens s'ourle d'un léger duvet, suivant une tradition iconographique classique.

Les parures permettent de déterminer la condition sociale du défunt. Sur un célèbre portrait, une étoile à sept branches indique certainement un adepte du dieu Sérapis, tandis que la couronne dorée signifie que le défunt a été élevé à la condition de héros selon la tradition macédonienne (un privilège réservé aux classes supérieures), de même que les diadèmes en or massif et les lourds colliers sertis de gemmes qui apparaissent ultérieurement.

Des regards émouvants

Les hommes sont généralement vêtus de tuniques blanches à bandes verticales rougeâtres ou pourpres, un signe de distinction, tandis que les femmes portent des vêtements colorés avec des ornements sur l'encolure et des bandes verticales foncées. D'autres personnages, de classe sociale inférieure, révèlent leur condition de soldat en arborant les baudriers de leurs armes. Leurs vêtements et leurs attitudes ressemblent à ceux que l'on voit sur les sculptures d'autres provinces méditerranéennes.

Même si nous regardons aujourd'hui les portraits du Fayoum en y voyant des œuvres d'art, il ne faudrait pas oublier qu'ils furent conçus dans un but funéraire. La fixité du regard et la gravité du visage caractérisent l'ensemble. Il arrive que le défunt soit même représenté sans atours, afin que son visage soit le seul reflet de son âme. Car les portraits avaient une fonction dans les ténèbres de la tombe : quel que soit le style par lequel était représenté le défunt — la tête tournée de trois quarts, selon les préceptes classiques de l'art figuratif, ou vu de face, respectant ainsi la tradition orientale de l'imagerie religieuse —, le portrait ne s'adresse pas aux vivants, mais à l'au-delà, arborant les symboles de la vie éternelle.

Lorsque l'on parle des portraits du Fayoum, on emploie souvent des qualificatifs qui soulignent l'aura mystérieuse qui s'en dégage, leur puissance extraordinaire capable de matérialiser la présence des défunts et d'émouvoir les vivants, quelle que soit l'époque. Ces vertus sont dues à la finalité de l'œuvre, qui consistait à capter l'instant du passage, la découverte de l'éternité qu'expriment le regard perçant et le geste de dévotion. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Portraits du Fayoum
E. Doxiadis, Gallimard, 1995.

L'Apostrophe muette. Essai sur les portraits du Fayoum
J.-C. Bailly, Hazan, 2012.

UN ÉCLECTISME RELIGIEUX

LE PARADIS ÉGYPTIEN POUR TOUS

L'enveloppe de la momie reflétait généralement les croyances en l'au-delà. Les scènes peintes sur les cartonnages des momies montraient des moments caractéristiques de la religion des pharaons, mais adaptés à la mode gréco-romaine qui prédominait alors.

On peignait des divinités égyptiennes d'outre-tombe, comme Osiris momifié. Il était accompagné de sa sœur et épouse Isis et de Nephtis, considérées comme des protectrices du défunt, ainsi que d'Anubis, le dieu à tête de canidé, maître du processus d'embaumement et guide de l'âme du défunt dans le royaume d'Osiris. Le dieu faucon Horus est également représenté.

La tradition gréco-romaine épouse les rites religieux de l'Égypte. Outre la représentation des dieux funéraires égyptiens, les peintures des cartonnages comportent également des éléments évoquant la vie éternelle, comme la grenade (fruit symbolisant l'immortalité), les colombes, les rameaux de myrte, les roses et les cratères (vases contenant du vin).

PYDNA

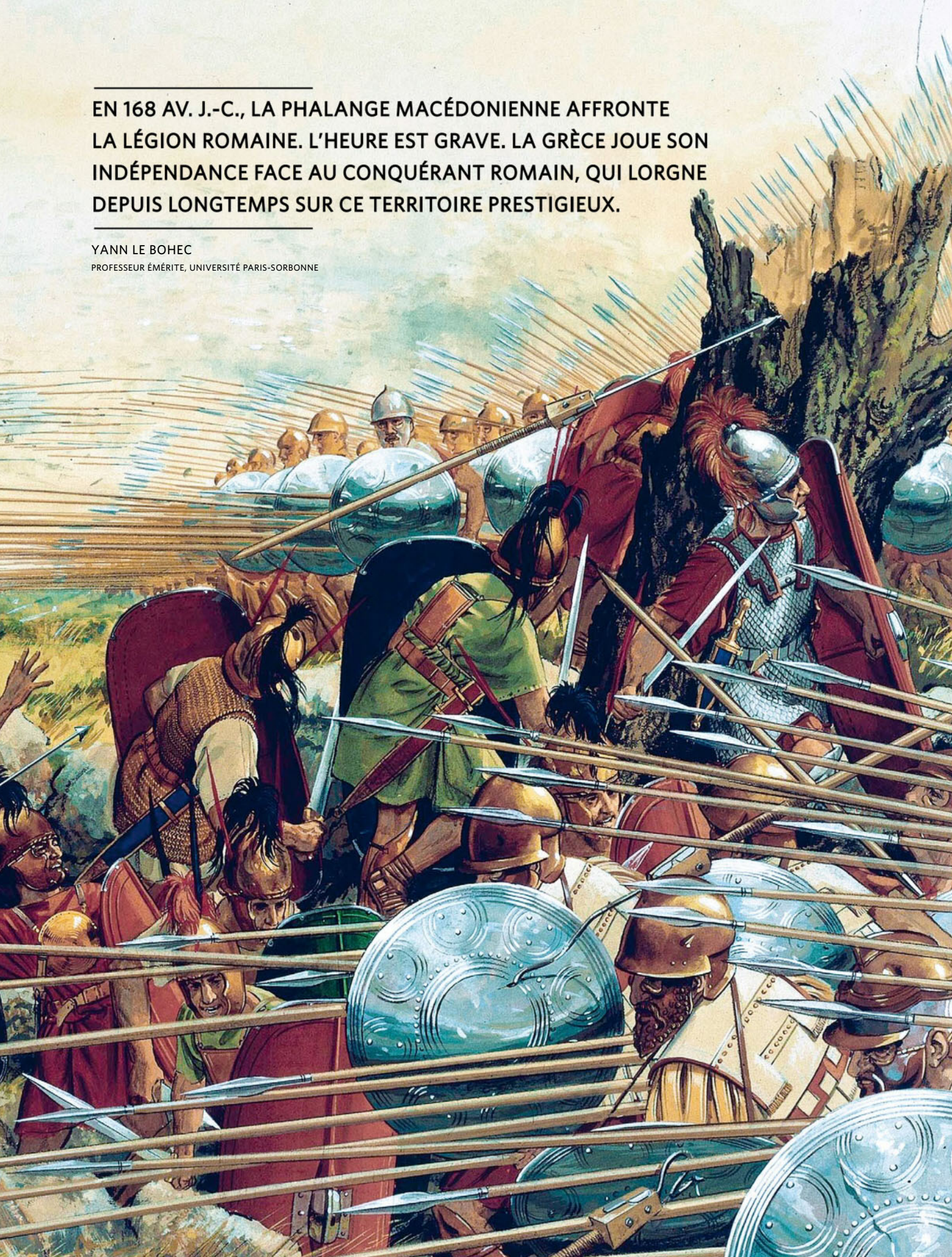
La bataille qui fit plier la Grèce

LA PHALANGE SE ROMPT
Les premières rangées de la phalange grecque sont désorganisées par les accidents du terrain. Les légionnaires en profitent pour s'introduire dans les brèches et engagent un combat au corps à corps.

ILLUSTRATIONS : PETER CONNOLLY / AKG / ALBUM

EN 168 AV. J.-C., LA PHALANGE MACÉDONIENNE AFFRONTE LA LÉGION ROMAINE. L'HEURE EST GRAVE. LA GRÈCE JOUE SON INDÉPENDANCE FACE AU CONQUÉRANT ROMAIN, QUI LORGNE DEPUIS LONGTEMPS SUR CE TERRITOIRE PRESTIGIEUX.

YANN LE BOHEC
PROFESSEUR ÉMÉRITE, UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE



UN HÉRITAGE POUR ROME

En 133 av. J.-C., Attale III, dernier roi de Pergame, lègue à sa mort son royaume à Rome, qui fut alliée de son peuple dans les guerres contre la Macédoine. Vue du temple édifié par l'empereur Trajan à Pergame au début du IIe siècle apr. J.-C.

REIMAR GAERTNER / AGE FOTOSTOCK

Pydna se trouve dans l'est de la Macédoine, près de la mer Égée. C'est là qu'eut lieu, le 4 septembre 168 av. J.-C., la seule bataille de la troisième guerre de Macédoine, une bataille décisive ; elle vit s'opposer les légions et la phalange au bout de quatre ans de guerre.

ERICH LESSING / ALBUM

▲L'ENNEMI DU SÉNAT
Sur ce camée en cornaline, le roi Persée porte la *causia*, la coiffe typique des Macédoniens. Vers 160 av. J.-C. *Cabinet des médailles, Paris.*

Cette bataille pose un problème auquel elle apporte peut-être une solution, problème qui soulève les passions et qui partage les historiens en trois écoles. Les uns pensent que la phalange macédonienne était meilleure que la légion romaine et qu'elle n'a jamais été vaincue que dans des circonstances défavorables (infériorité numérique, disposition face au soleil, etc.). Les autres pensent exactement le contraire.

D'autres enfin pensent que c'est un faux problème, pour trois raisons. D'abord, la phalange macédonienne, tout comme la légion romaine, ne se suffit pas à elle-même, elle ne peut pas exister toute seule : ces deux types d'unités ont besoin d'auxiliaires, en particulier de cavalerie pour protéger leurs flancs. À Pydna, le roi de Macédoine était très accompagné. Ses alliés thraces allaient en tête, puis venaient des auxiliaires, suivis par les phalanges des *leucaspides*, les « boucliers blancs », à l'avant, et des *chalcaspides*, les « boucliers d'airain », qui fermaient la marche. Les autres Macédoniens flanquaient ce groupement composite. La composition de l'armée romaine est mal connue, mais il est assuré qu'elle disposait de troupes montées et d'alliés, les *socii*.

Ensuite, toute armée dépend étroitement de celui qui la dirige, et elle ne peut pas gagner une bataille si elle est mal commandée. Dans ce cas s'opposaient Persée et Paul Émile. Ils ne sont bien connus que par Plutarque qui, toujours soucieux de donner de bons et de mauvais exemples, a fait du premier le paradigme du mauvais roi et de son adversaire, le modèle du bon général. Et certes, le roi a été maladroit et pingre ; il a découragé ses alliés. Le Romain — qu'il faudrait appeler Lucius Aemilius Paullus, et non Paul Émile comme on le fait depuis la Renaissance — était présenté comme l'antithèse de Persée, alors qu'il lui ressemblait quelque peu : aristocrate de très bonne naissance, il était dévoué à l'État et à sa patrie (il brillait par sa *virtus*, son dévouement à l'État), et il possédait une très vaste culture.

Enfin, l'histoire a tranché : la phalange macédonienne et la légion romaine se sont affrontées plusieurs fois et, à la fin, c'est la légion qui a gagné.

Les causes de la guerre sont connues ; elles viennent des deux parties. La Grèce connaissait une crise économique assez profonde, qui entraînait une crise sociale et qui provoquait des accès de fièvre. De l'autre côté, l'expansionnisme de Rome se traduisait par une

CHRONOLOGIE

LA GRÈCE VAINCUE SUR SON SOL

215-205 av. J.-C. Première guerre de Macédoine. Le roi Philippe V soutient Carthage face à Rome.

200-197 av. J.-C. Nouvelle guerre entre Rome, désormais alliée de Pergame, et Philippe, défait à Cynoscéphales.

172 av. J.-C. Persée, fils de Philippe, attaque le roi de Pergame. Troisième guerre de Macédoine.

168 av. J.-C. Le consul Paul Émile bat Persée à Pydna. Fin de la monarchie macédonienne.

BRIDGEMAN / ACI

EUMÈNE II DE PERGAME. PORTRAIT EN BRONZE D'ÉPOQUE ROMAINE. *MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL, NAPLES.*

CARTE : EOSGIS.COM

LA GRÈCE SOUS PRESSION

APRÈS LA VICTOIRE de Rome sur Carthage en 201 av. J.-C., la Grèce est dans la ligne de mire du Sénat romain. Dans cette région, la menace majeure provient de la Macédoine, alliée de Carthage. Le principal allié de Rome est Pergame, un royaume d'Asie Mineure convoité par les Macédoniens et par les Séleucides, un autre royaume hellénistique du Proche-Orient. La guerre entre les Séleucides et Rome se solde par une victoire romaine, en 189 av. J.-C., et par l'extension du royaume de Pergame. Peu après, l'attaque fomentée par Persée de Macédoine sur Eumène II de Pergame entraîne une guerre qui s'achève à Pydna et qui met fin à la monarchie macédonienne, avec le partage du royaume en quatre régions à souveraineté limitée.

MARY EVANS / SCALA, FLORENCE

LES SICAIRES DE PERSÉE ATTAQUENT EUMÈNE II DE PERGAME, LORSQU'IL SE REND DANS LA CITÉ SACRÉE DE DELPHES. LAISSÉ POUR MORT, IL SURVIT À SES BLESSURES. GRAVURE DU XVIIIE SIÈCLE.

politique d'alliances multiples : le Sénat ne pratiquait pas un impérialisme direct, interdit par ses lois qui imposaient un *bellum iustum piumque*, une « guerre juste et acceptée par les dieux », c'est-à-dire défensive ; il s'adonnait à un impérialisme indirect, où la diplomatie se trouvait aux sources de toutes les actions. Il avait conservé l'amitié de Pergame et de Rhodes. Il avait gagné l'appui de l'Égypte, de la Cappadoce et même de la Numidie, un petit État africain plus grand qu'on ne l'a dit. De ce fait, la Macédoine se sentait encerclée et diminuée. Elle tenta de se dégager, mais elle ne put s'appuyer que sur les Illyriens, les Thraces et les Achéens.

Il fallait un prétexte. Il fut fourni par Eumène de Pergame, qui se plaignit à Rome de la Macédoine. Alors le Sénat estima qu'il pouvait déclarer la guerre au roi Persée : ce serait bien, d'après lui, un *bellum iustum piumque*. Le conflit dura quatre ans et se termina, comme ce fut le cas pour la première guerre avec la Macédoine et pour la guerre avec la Syrie, par une bataille décisive et célèbre, à Pydna.

Une armée fut confiée à Publius Licinius Crassus. Il subit un petit revers dans un combat de cavalerie, puis il réussit à obtenir un résultat équilibré. Ensuite, des alliés de Persée furent vaincus, les Dardaniens puis d'autres Illyriens, ceux-ci menés par Gentius (ou Genthios) ; ensuite, Quintus Marcius Philippus s'empara de plusieurs villes.

Le commandement passa à Paul Émile, qui prit la route de Pydna et qui rencontra son adversaire sur les berges de l'Énipée. Les Macédoniens avaient installé leur camp sur une rive. Les Romains choisirent évidemment l'autre berge. Un petit accrochage entraîna un engagement progressif, et des escarmouches dégénérèrent en une vraie bataille, qui n'avait pas été prévue. En effet, les deux chefs d'armée avaient seulement demandé à des officiers d'organiser des corvées d'eau. Quand ils se rencontrèrent, les soldats n'étaient séparés que par la rivière. Ils échangèrent d'abord des insultes, puis des coups, et se livrèrent enfin une vraie bataille. Le roi Persée accourut avec toute son armée, qu'il avait eu soin de mettre en ordre de bataille dès le départ.

L'ÉCLIPSE DE LUNE, LA VEILLE DE LA BATAILLE. PAR H. M. BURTON. GRAVURE, 1920.

BRIDGEMAN / ACI

UN SIGNE VENANT DES CIEUX

SELON UNE AUTRE DATATION, aujourd'hui contestée, la bataille se serait déroulée le 22 juin, au lendemain d'une éclipse de Lune. Sa prédiction par Caius Sulpicius Gallus, un commandant romain versé dans l'astronomie, aurait évité aux légionnaires d'être pris au dépourvu. Toutefois, pour apaiser les craintes des plus superstitieux, Paul Émile ordonna quelques sacrifices lorsque l'éclipse commença.

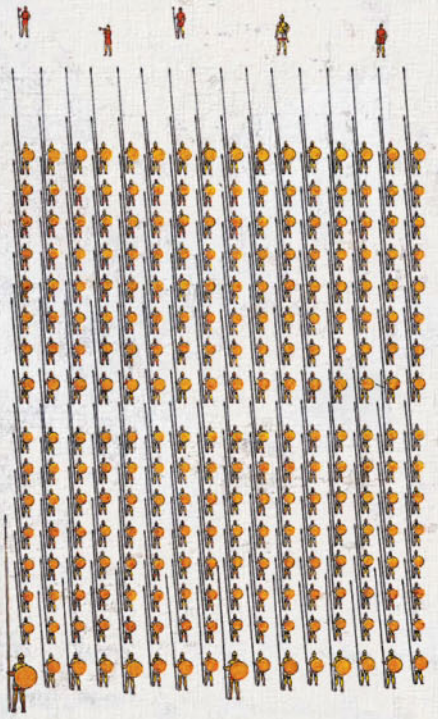
Les Romains, disposés suivant la *triplex acies*, sur trois rangs, furent d'abord effrayés par les sarisses, ces longues lances qui donnaient à l'armée ennemie l'aspect d'un porc-épic. Ils avaient pourtant déjà rencontré ce dispositif à Cynoscéphales (197), aux Thermopyles (191), à Magnésie du Sipyle (189), lors de la première guerre de Macédoine contre Philippe V, et pendant la guerre contre Antiochos, roi de Syrie, quelque 20 à 30 ans auparavant. Quoi qu'il en soit, les légionnaires trouvèrent vite la parade : ils virent que les phalangites étaient répartis entre plusieurs petites unités isolées les unes des autres ; ils se glissèrent dans les intervalles qui les séparaient, et ils les prirent par le flanc. Ils commencèrent par semer le désordre dans l'aile gauche ennemie puis, progressant toujours par petits groupes, ils provoquèrent un retrait de l'ensemble

▼LES ÉLÉPHANTS ROMAINS
Paul Émile utilise des éléphants pour charger la phalange. Ci-dessous, un éléphant piétine un Galate. Terre cuite grecque, IIe siècle av. J.-C.

E. LESSING / ALBUM

SARISSES CONTRE ÉPÉES

LE COMMANDANT ROMAIN n'était probablement pas sûr du dénouement de la bataille. Selon Plutarque, Paul Émile « arrive et s'aperçoit que déjà les Macédoniens des corps d'élite ont appuyé la pointe de leurs sarisses contre les boucliers des Romains, leur ôtant ainsi la faculté de combattre à l'épée ». Les Romains tentent d'écarter les sarisses avec leurs épées ou de les saisir à mains nues, mais les Macédoniens, tenant ferme les manches, « avancent sur ceux qui se heurtent à leurs armes, sans que ni bouclier ni cuirasse ne puissent amortir la violence du coup ». Les premières lignes romaines sont brisées. Or, tandis que la phalange avance sur un terrain accidenté, des brèches apparaissent dans sa formation. C'est alors que Paul Émile divise ses cohortes et leur ordonne de charger dans ces brèches pour combattre au corps à corps. Une manœuvre qui permet de gagner la bataille, comme le narre Plutarque : « Ils attaquaient de flanc sur les points mal défendus ; ailleurs, ils rompaient la continuité par des manœuvres d'encerclement. Aussitôt, c'en fut fait de la force et de l'efficacité de la phalange, désormais brisée. »

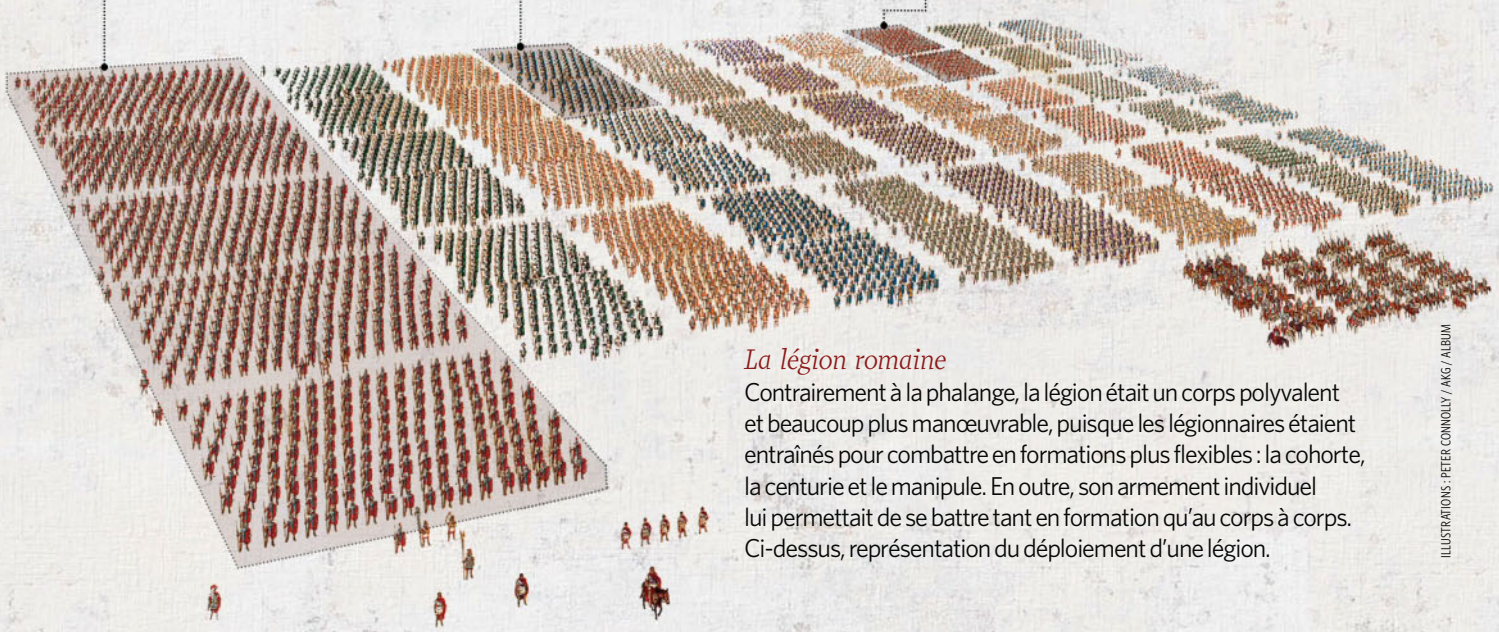


▲ *La phalange macédonienne*
Son unité de base était le syntagme, composé de 256 combattants disposés en 16 rangs de 16 hommes pourvus de sarisses, qui pouvaient atteindre 7 mètres de long. Cette machine de guerre avait une faiblesse, qui résidait dans le maintien d'une formation parfaite. Les manœuvres n'étaient possibles qu'en plaine. Si la formation se rompait, la phalange perdait l'avantage donné par les sarisses, que les phalangites ◀ devaient alors abandonner pour l'épée.

Cohorte. Elle était formée par 480 hommes. Une légion comptait 10 cohortes, chacune dirigée par un préfet.

Manipule. Une cohorte était divisée en 3 manipules. Chaque manipule était mené par un *signifer*, qui portait l'enseigne (*signum*) de son unité.

Centurie. Un manipule était composé de 2 centuries, chacune dirigée par un centurion et formée de 60 hommes.



La légion romaine
Contrairement à la phalange, la légion était un corps polyvalent et beaucoup plus manœuvrable, puisque les légionnaires étaient entraînés pour combattre en formations plus flexibles : la cohorte, la centurie et le manipule. En outre, son armement individuel lui permettait de se battre tant en formation qu'au corps à corps. Ci-dessus, représentation du déploiement d'une légion.

ILLUSTRATIONS : PETER CONNOLLY / AKG / ALBUM

adverse, retrait lent d'abord, rapide ensuite. Suivant leur habitude, les fantassins et les cavaliers frappaient dans le dos les fuyards, individus méprisables. Pour cette raison, ce fut presque une bataille d'anéantissement et complètement une bataille décisive. Dans le camp des vaincus, on compta 20 000 fantassins morts et 6 000 prisonniers. La cavalerie avait réussi à s'échapper en totalité… sauf le roi. Il cherchait son salut dans la fuite, et il fut capturé.

Les Romains ramassèrent un énorme butin, qui permit de supprimer l'impôt à Rome ; dans ces conditions, il paraît assez étonnant que les universitaires n'aient pas remarqué que l'histoire militaire est un facteur essentiel pour la vie économique et pour les finances de l'État.

Il y a mieux. Le général vainqueur, Paul Émile, ne garda que la bibliothèque du roi de Macédoine comme part de butin. Pas le moindre argent ! Là encore, son comportement ne relève pas de l'anecdote ; en effet, il intéresse également l'histoire générale, et il apporte trois enseignements. D'abord, plusieurs familles de l'aristocratie avaient accumulé tant de richesses qu'elles pouvaient faire fi de l'argent, une denrée de toute façon méprisée dans ce milieu social. En plus, chez ces nobles, la culture passait avant la fortune. Enfin, la civilisation était grecque. Comme on le voit, l'histoire sociale et l'histoire culturelle, elles aussi, peuvent avoir quelques bénéfices à retirer de l'histoire militaire. Enfin, le général vainqueur eut droit à un triomphe, où il exhiba Persée et ses deux fils.

Le traité de paix avait imposé la remise aux Romains de 1 000 otages achéens. L'historien Polybe faisait partie du lot et, comme il appartenait au meilleur monde qui fût, il devint prisonnier sur parole, hôte de la grande famille romaine des Scipions. Cet auteur, très utile pour les historiens du XXIe siècle, est une grande figure de ce que Pierre Grimal a appelé le « siècle des Scipions ». C'est là un autre lien entre histoire militaire et histoire culturelle.

La bataille de Pydna est riche d'enseignements, d'abord en ce qui concerne la supériorité de l'armée romaine sur l'armée macédonienne (et pas de la légion sur la phalange). La première possédait de grandes capacités manœuvrières, une forte mobilité et beaucoup de souplesse. Bataille décisive, Pydna a permis de mettre un terme à la guerre entre Rome et la Macédoine. Elle a considérablement enrichi le fisc romain et la culture des nobles. Elle incite à revoir les schémas idéologiques anciens en ce qui concerne la guerre, qui avait des conséquences politiques, démographiques et intellectuelles non négligeables. ■

DEA / SCALA, FLORENCE

PERSÉE, LE ROI PLEUTRE

LORSQUE PERSÉE SE SOUMET à Paul Émile, il est vêtu de noir et accompagné de son fils. Le consul se lève de son siège et sort pour le recevoir, la main tendue. Mais le roi se jette à ses pieds, pleurant et lui embrassant les genoux. Paul Émile lui adresse alors ce reproche : « Pourquoi rabaisser ma victoire et amoindrir mon succès en te révélant comme un être vil et un adversaire peu fait pour les Romains ? » Ces derniers méprisaient en effet la lâcheté.

▲CÉLÉBRATION DE LA VICTOIRE
Après Pydna, Paul Émile se rend dans la cité sacrée de Delphes. Ayant aperçu un piédestal destiné à recevoir une statue en or de Persée, il ordonne d'y mettre une statue à son effigie à la place et décore le socle d'une frise (détail ci-dessus).

Pour en savoir plus

ESSAIS
Histoire romaine. Des origines à Auguste (tome 1)
F. Hinard (dir.), Fayard, 2000.
L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre au Ier siècle avant notre ère. Anatolie, Chypre, Égypte, Syrie
M.-T. Le Dinahet (dir), Éditions du Temps, 2003.

TRIOMPHE À ROME : LE GÉNÉRAL

À son retour de Macédoine, Paul Émile se voit accorder par le Sénat le droit de défiler en

LE TRIOMPHE DE PAUL ÉMILE.
PAR CARLE VERNET. HUILE SUR TOILE, 1789.
METROPOLITAN MUSEUM, NEW YORK.

Le spectacle de la victoire

En 1789, Carle Vernet présente, dans une toile de plus de 4 mètres de long, le triomphe célébré par Paul Émile après sa victoire sur Persée. Résumé dans une vision panoramique, le triomphe s'est en réalité déroulé sur trois jours. Les historiens antiques Tite-Live et Plutarque en ont livré la description complète, mais seule la version de Plutarque, dans ses *Vies parallèles*, nous est parvenue.

DEA / ALBUM

DENIER FRAPPÉ EN 71 AV. J.-C., COMMÉMORANT LA VICTOIRE DE PYDNA. PAUL ÉMILE APPARAÎT DEBOUT, À DROITE DU TROPHÉE CENTRAL.

1 *Le temple de la victoire*

Le cortège se dirige vers le temple de Jupiter Capitolin, où étaient pratiqués des sacrifices en remerciement de la victoire. Le temple est ici une reconstitution imaginaire.

2 *Une Rome idéale*

De manière anachronique, le peintre a représenté plusieurs monuments postérieurs, comme la colonne Trajane, un arc de triomphe inspiré de celui de Titus, et le Colisée.

3 *Défilé d'armes*

Le butin de peintures et de statues défila le premier jour. Le deuxième jour, ce fut le tour des armes prises à l'ennemi. C'est ce thème qu'évoque la partie gauche du tableau.

4 *Un trophée brandi*

Un soldat porte un trophée (un mannequin équipé d'armes) au bout d'une pique. C'est une invention du peintre, car le trophée était un monument laissé sur le champ de bataille.

VAINQUEUR ET LE ROI DÉFAIT

triomphe pour célébrer la victoire de Pydna avec ses armées.

RMN-GRAND PALAIS

5 *Fragrances divines*
Au cours de la célébration du triomphe, de l'encens était brûlé sur les autels, dont le parfum envahissait la ville. Ici, Vernet a représenté un magnifique brûle-parfum.

6 *Aigles romaines*
Le peintre a représenté des aigles qui n'existent pas encore. En effet, les aigles légionnaires ont été créées 60 ans plus tard par le général Marius, qui réforma l'armée.

7 *La vaisselle du roi*
Parmi les richesses de Persée défilant le troisième jour se trouvait la fabuleuse vaisselle que le roi macédonien utilisait pour ses banquets, ainsi que de somptueux récipients.

8 *Sacrifice de taureaux*
Les animaux qui étaient destinés à être sacrifiés à Jupiter à la fin du défilé avaient les cornes peintes en or et portaient des rubans de couleur et des guirlandes de fleurs.

9 *Le général victorieux*
Paul Émile porte le sceptre, la palme de la victoire et la couronne de lauriers, mais il n'a pas le visage traditionnellement peint en rouge, ni un jeune esclave à ses côtés.

10 *Tragédie invisible*
Derrière le vainqueur défilent deux de ses fils, qui ont combattu avec lui à Pydna. Un autre fils de Paul Émile meurt cinq jours avant le triomphe et un autre, trois jours plus tard.

11 *Le roi vaincu*
Selon Plutarque, Persée marchait devant Paul Émile. Lui ayant demandé de lui épargner cette humiliation, le consul lui répondit que cela était entre ses mains, par allusion au suicide.

12 *De princes à esclaves*
Les enfants de Persée sont exhibés comme prisonniers de guerre. Ils sont entourés de leurs précepteurs, qui leur enseignaient à tendre la main au public pour le supplier.

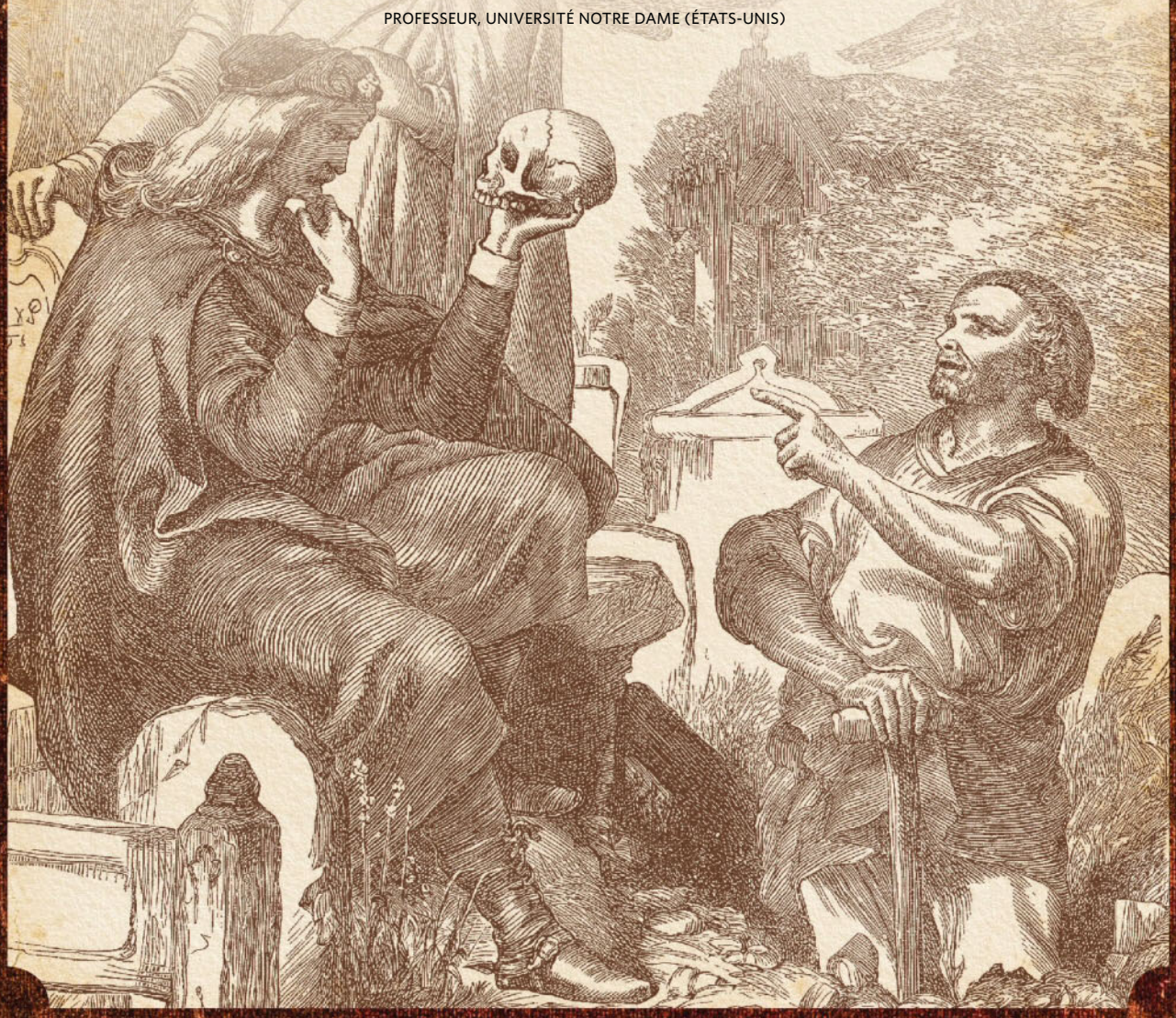
SHAKESPEARE

Tempête sur la scène

Disparu en 1616, la même année que Cervantès, le dramaturge britannique apporta, comme l'Espagnol, un souffle nouveau à la littérature de son pays. Ce qui lui valut dès son vivant reconnaissance et gloire.

PETER HOLLAND

PROFESSEUR, UNIVERSITÉ NOTRE DAME (ÉTATS-UNIS)



LE VISAGE DU GÉNIE
Le « *portrait Cobbe* » – du nom de ses propriétaires – a été présenté en 2009 comme un portrait de Shakespeare. Mais certains spécialistes avancent que, s'il a été peint en 1610, le personnage paraît moins âgé que ne devait l'être l'écrivain.
BRIDGEMAN / ACI

MÉDITATION SUR UN CRÂNE
La gravure de gauche montre une scène de *Hamlet* dans laquelle le prince du Danemark prend des mains d'un fossoyeur le crâne du bouffon Yorick : « Où sont vos plaisanteries maintenant, Yorick ? Vos éclairs de gaieté ? »
BRIDGEMAN / ACI

CHRONOLOGIE

Une vie consacrée au théâtre

1564
William Shakespeare naît dans la localité de Stratford-upon-Avon. Il est le troisième fils de John Shakespeare et de Mary Arden.

1582
Il épouse Anne Hathaway, avec laquelle il a trois enfants. Il quitte sa famille vers 1588 et s'installe à Londres, où il écrit ses premières œuvres.

1594
Les théâtres, fermés en 1592 à cause de la peste, rouvrent. Shakespeare est membre de la compagnie des acteurs de lord Chamberlain.

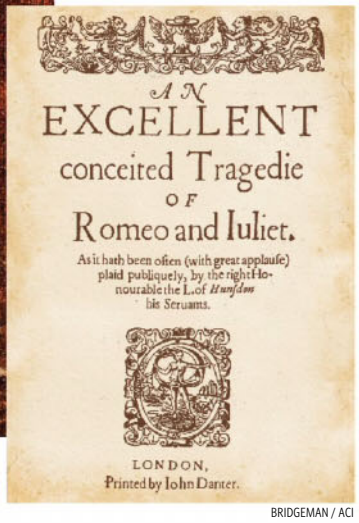
1598
Shakespeare installe sa compagnie dans le théâtre du Globe. Il écrit et présente *Hamlet* pour la première fois entre 1600 et 1601.

1603
Jacques Ier devient le protecteur de la compagnie de Shakespeare. En 1605, Shakespeare écrit *Macbeth* et *Le Roi Lear*.

1606
Shakespeare publie *Antoine et Cléopâtre*. En 1609, il inaugure le Théâtre des Blackfriars, dont il est également copropriétaire.

1611
Shakespeare écrit *La Tempête*, sa dernière œuvre, puis se retire dans sa maison de Stratford, où il meurt en 1616.

▲MAISON NATALE
Shakespeare naquit dans cette maison de la commune de Stratford-upon-Avon. Le bâtiment, restauré, est de nos jours un musée consacré au célèbre dramaturge.

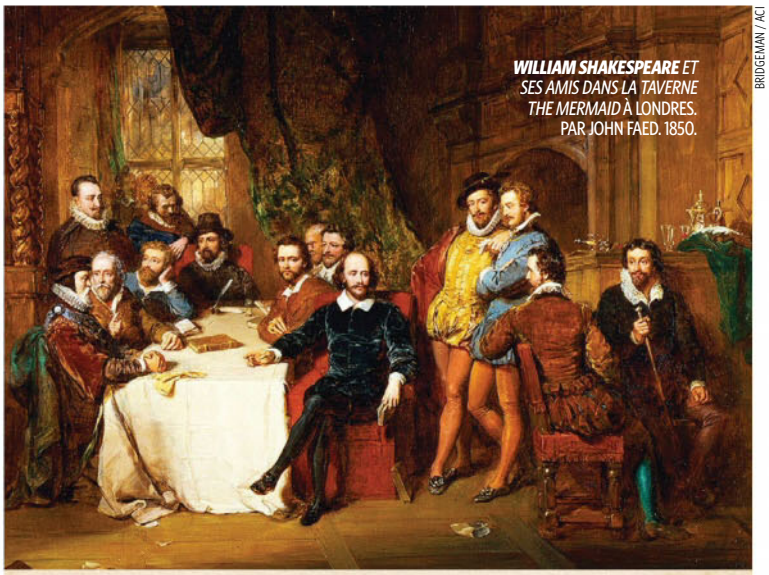

AN
EXCELLENT
conceited Tragedie
OF
Romeo and Iuliet.
As it hath been often (with great applause) plaid publiquely, by the right Honourable the L. of *Hunsdon* his Seruants.
LONDON,
Printed by Iohn Danter.

COUVERTURE DE *ROMÉO ET JULIETTE*. ÉDITION DE 1597.

BRIDGEMAN / ACI

Les films sont créateurs de mythes. Depuis le succès de *Shakespeare in Love* aux Oscars de 1999, le public est persuadé de savoir deux choses au sujet de Shakespeare et du théâtre de cette époque : premièrement, le génial dramaturge britannique n'aurait pas pu écrire *Roméo et Juliette* s'il n'était tombé amoureux d'une femme ressemblant à Gwyneth Paltrow (qui joue le rôle de Viola de Lesseps) ; deuxièmement, les femmes n'avaient pas le droit de jouer au théâtre sous Élisabeth Ire. Aucun des deux faits n'est avéré. Pour écrire *Roméo et Juliette*, Shakespeare s'est servi de la copie d'un long et ennuyeux poème d'Arthur Brooke, intitulé *La Tragique Histoire de Roméo et Juliette* (1562). Traduction d'une histoire écrite par l'Italien Matteo Bandello, ce poème est transformé par Shakespeare en drame emblématique des amours adolescentes. Et il n'était pas interdit aux femmes d'exercer le métier de comédienne au début du théâtre anglais moderne ; elles n'en avaient tout simplement pas l'habitude. D'ailleurs, lorsque les

PETER UNGER / GETTY IMAGES



***WILLIAM SHAKESPEARE** ET SES AMIS DANS LA TAVERNE THE MERMAID À LONDRES. PAR JOHN FAED. 1850.*

BRIDGEMAN / ACI

UN ORATEUR INFATIGABLE

SELON LA LÉGENDE, Shakespeare participait à de petites soirées entre amis, qui se déroulaient dans la taverne londonienne The Mermaid. Les témoins racontaient qu'il se livrait à des « duels d'esprit » avec Ben Jonson, un autre dramaturge de renom, et même si ce dernier avait plus de culture, Shakespeare l'emportait toujours grâce à « la célérité de son esprit et de son imagination ».

voyageurs anglais revenaient d'Italie, ils assuraient que les jeunes gens interprétant les rôles féminins à Londres jouaient bien mieux que les actrices qu'ils avaient vues là-bas.

Les légendes à propos de la carrière de Shakespeare ne datent pas d'hier. Au milieu du XVIII[e] siècle, on racontait que Shakespeare avait commencé à travailler au théâtre en gardant les chevaux des aristocrates pendant que ces derniers assistaient aux spectacles. Il s'acquittait si bien de sa tâche qu'il dut louer les services d'autres jeunes garçons, de sorte que, par la suite, les jeunes gens s'occupant des chevaux porteraient l'appellation de « garçons de Shakespeare ». Il n'existe aucune preuve de cela, mais il est étonnant de constater que Shakespeare est présenté comme un entrepreneur habile qui, ayant l'opportunité de faire des affaires, développe un commerce prospère. Une image bien éloignée du cliché du génie affamé, attendant dans sa mansarde que lui vienne l'inspiration.

Shakespeare naît et vit jusqu'à l'âge adulte à Stratford-upon-Avon, une agglomération de province d'à peine 1 500 habitants, située à 160 kilomètres environ au nord-ouest de Londres. Fils d'un commerçant devenu maire de la ville, Shakespeare épouse à 18 ans une jeune fille de la région, avec laquelle il a trois enfants. Il est probable qu'il découvre le théâtre grâce aux compagnies ambulantes qui traversent Stratford, et il est fort possible qu'il ait rejoint une troupe de comédiens, même si ce fait n'est pas attesté. La seule certitude est qu'il part à Londres, capitale politique, économique et culturelle du pays, avant d'avoir 25 ans, pour se lancer dans une carrière théâtrale.

Les théâtres fixes étaient alors un phénomène nouveau et florissant, représentatif de l'essor rapide de l'industrie du spectacle et destiné à une population londonienne qui croissait tout aussi vite. Les théâtres où jouait la compagnie de Shakespeare, comme ses rivales, étaient de grands édifices ouverts, pouvant accueillir jusqu'à 3 000 personnes.

▼LE ROI MÉCÈNE
Le roi d'Angleterre Jacques I[er] fut le protecteur et le mécène de la compagnie théâtrale de Shakespeare, renommée King's Men en son honneur. Portrait par Nicholas Hilliard. 1614. *Royal Collection Trust.*

BRIDGEMAN / ACI

De nos jours, il n'existe plus d'aussi grands théâtres à Londres.

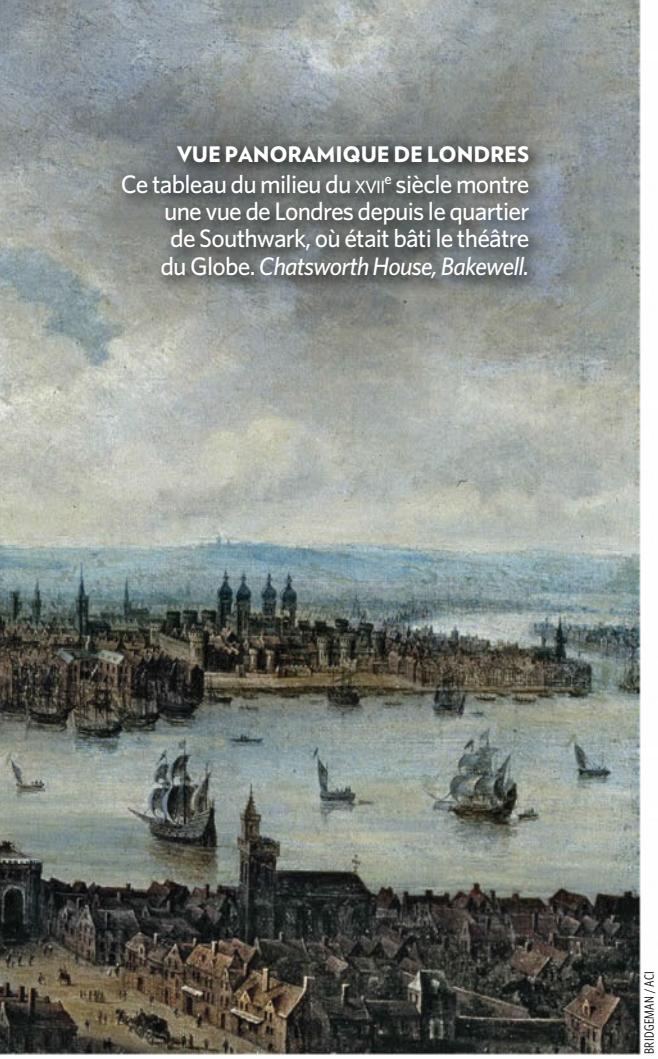
Aller au théâtre était bon marché : les spectateurs pouvaient rester debout pour un penny, l'équivalent de moins de 3 euros. Les théâtres étaient donc remplis d'un panel varié de la société britannique. Les gens riches pouvaient acheter une place assise dans la tribune d'honneur, la *lord's room* ; la classe moyenne s'installait aux balcons, et la classe ouvrière restait debout au parterre, l'espace proche de la scène. On pourrait y relever une discrimination sociale, mais tous voyaient les mêmes œuvres, sous la même lumière diurne, et formaient une communauté férue de théâtre, que captivaient des pièces nouvelles et émouvantes ; des œuvres qui, bien que censurées par l'État, étaient à la fois provocantes et intelligentes, exigeantes et accessibles, des divertissements pour qui vivait et travaillait à Londres, ou se trouvait juste de passage dans la capitale.

▼LE PREMIER THÉÂTRE

The Theatre est le premier théâtre anglais construit à Londres. La compagnie de Shakespeare y jouait avant sa destruction par un incendie. Ci-dessous, fragment d'une jarre découverte à l'emplacement du Theatre.

LEBRECHT / ALBUM

Peu de temps après, Shakespeare devient membre des Lord Chamberlain's Men (« les Hommes de lord Chamberlain »), une compagnie de théâtre qui, comme toutes les compagnies anglaises, avait besoin de la protection d'un aristocrate pour échapper aux lois draconiennes édictées contre les pauvres, qui allaient jusqu'à considérer les acteurs comme des mendiants. Rebaptisée King's Men (« les Hommes du Roi ») après le couronnement de Jacques Ier en 1603, elle était la compagnie la plus renommée de l'époque, et la seule qui réussit à surmonter les difficultés économiques dans un contexte où n'importe quelle autre aurait fini par échouer. Les King's Men perdureront jusqu'à ce que la Révolution anglaise ferme tous les théâtres en 1642, 26 ans après la mort de Shakespeare. Une fermeture précédée par de nombreuses difficultés : à chaque épidémie de peste entraînant un nombre de morts hebdomadaires supérieur à un certain seuil, les théâtres étaient



VUE PANORAMIQUE DE LONDRES
Ce tableau du milieu du XVII^e siècle montre une vue de Londres depuis le quartier de Southwark, où était bâti le théâtre du Globe. *Chatsworth House, Bakewell.*

BRIDGEMAN / ACI

***LA TAMISE** PASSANT À RICHMOND. 1620. MUSÉE FITZWILLIAM, UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE.*

BRIDGEMAN / ACI

LE PEUPLE S'AMUSE

À LONDRES, à la fin du XVI^e siècle, les occasions de se divertir sont nombreuses, de la danse à la musique, en passant par l'escrime et les tournois. Certains divertissements étaient assez violents, comme les combats d'ours, de taureaux et de coqs, la lutte libre ou le football. Lors de ce jeu, des équipes de jeunes gens s'affrontaient et pouvaient échanger croche-pieds, coups de pieds et gifles.

fermés et le restaient pendant des mois, voire des années. Il est probable que Shakespeare a écrit ses deux longs poèmes, *Vénus et Adonis* et le *Viol de Lucrèce*, durant une période de peste particulièrement virulente, au milieu des années 1590. Malgré tout, la compagnie pour laquelle il travaille survit et prospère, car elle bénéficie de plusieurs éléments favorables, dont la présence du meilleur acteur de l'époque, Richard Burbage.

Les historiens se demandent encore à partir de quelle date Shakespeare a commencé à écrire ses œuvres. En 1592, un pamphlet le moquait en l'accusant d'être un « cerf présomptueux » au « cœur de tigre caché sous la peau d'un comédien » (allusion au vers de la scène IV de la troisième partie d'*Henri VI* : « Ô cœur de tigre caché sous la peau d'une femme »), affirmant que Shakespeare s'imaginait être le « seul branle-scène [*shake-scene*, par un jeu de mots sur le nom du dramaturge] du pays ». Il était donc déjà réputé en tant que dramaturge, auteur d'œuvres suffisamment connues pour être mentionnées et parodiées, et en tant qu'acteur, jeune homme doué d'une grande confiance en soi et en ses capacités. On le présente traditionnellement comme un acteur au talent limité, dont les plus remarquables interprétations auraient été celles de vieillards comme Adam, le serviteur âgé de *Comme il vous plaira*, et le fantôme de Hamlet, qui ne sont pas vraiment des rôles principaux. Ben Jonson, un auteur contemporain de Shakespeare, le cite cependant comme comédien dans deux de ses œuvres représentées pour la première fois en 1598 et en 1603. Cependant, en dehors de ces témoignages, on en sait peu à propos de la carrière d'acteur de Shakespeare.

La rumeur prête à Shakespeare, qui n'aurait interprété que des rôles secondaires, des talents limités d'acteur.

LE GLOBE, UN THÉÂTRE FAÇON COLISÉE

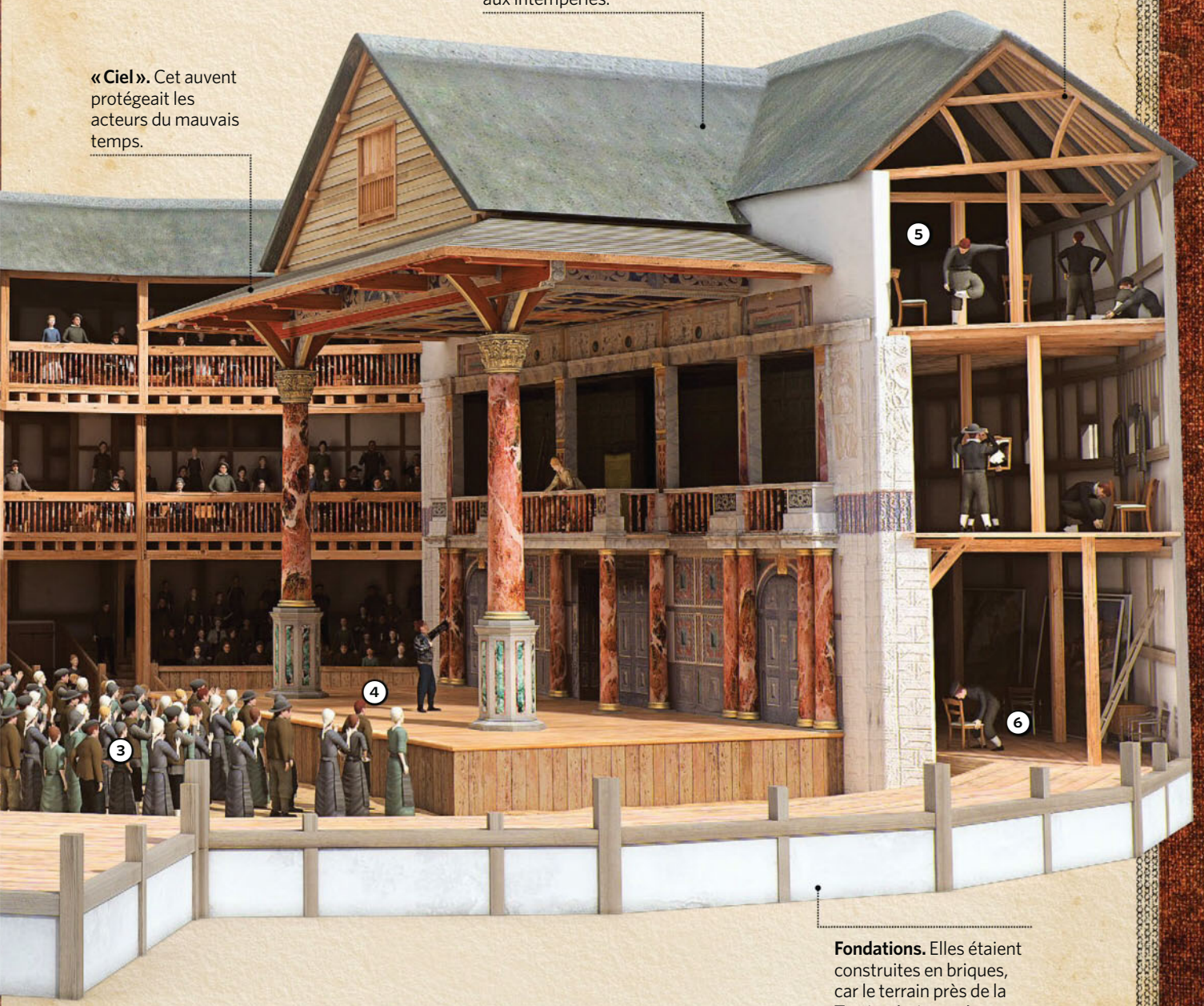
Les théâtres fixes construits à Londres à la fin du XVIe siècle, comme le Theatre (1576) puis le Globe (1599), étaient circulaires. Cette forme s'inspirait probablement des arènes où combattaient les taureaux ou les ours, et des représentations de théâtre ambulant données sur les places de marché, au milieu desquelles était dressée la scène, que les spectateurs entouraient debout. Le Globe, reconstitué ci-contre, fut détruit par un incendie en 1613, immédiatement reconstruit, puis fermé définitivement en 1642, lorsque le théâtre fut censuré.

LE GLOBE a été reconstruit en 1996, à quelques mètres de son emplacement d'origine, d'après des dessins du XVIIe siècle. La maquette ci-dessus est exposée sur le site actuel.

Entrée. Il n'y en avait qu'une, et le public mettait une demi-heure pour entrer dans la salle.

① LES NIVEAUX
La construction mesurait 9 mètres de hauteur. Elle était répartie sur 3 niveaux, chacun équipé de bancs en bois pour les spectateurs qui voulaient s'asseoir à l'abri.

② LA FORME CIRCULAIRE
La structure en bois était composée de 20 sections séparées par des colonnes, qui mesuraient 4 mètres de large et 3 mètres de profondeur pour certaines.



③ LE PARTERRE (*YARD*)
Il pouvait accueillir un millier de spectateurs sur les 3 000 que contenait le théâtre. Ces spectateurs entouraient la scène et voyaient la représentation debout.

④ LA SCÈNE
Surélevée de 1,5 mètre, elle mesurait 13 mètres sur 8. Deux colonnes soutenaient un auvent qui protégeait de la pluie les vêtements coûteux des acteurs.

⑤ LE MAGASIN
Les principaux accessoires de costumes, les décors et la machinerie utilisés pour les représentations étaient rangés à l'arrière des niveaux supérieurs.

⑥ LES LOGES
Les acteurs se changeaient dans la *tiring house,* une pièce en coulisses, où ils attendaient leur tour pour entrer en scène par l'une des trois portes.

MAQUETTE : ERICH LESSING / ALBUM. INFOGRAPHIE : SQL 90 / ALBUM

L'ADIEU DE ROMÉO À JULIETTE DANS L'ACTE III, SCÈNE V, DE L'ŒUVRE DE SHAKESPEARE. PAR FORD MADOX BROWN. 1867. *MUSÉE WHITWORTH, UNIVERSITÉ DE MANCHESTER.*

Roméo et Juliette

LA SCÈNE DU BALCON

JULIETTE : Veux-tu donc partir ? Le jour n'est pas proche encore : c'était le rossignol et non l'alouette dont la voix perçait ton oreille craintive. [...]

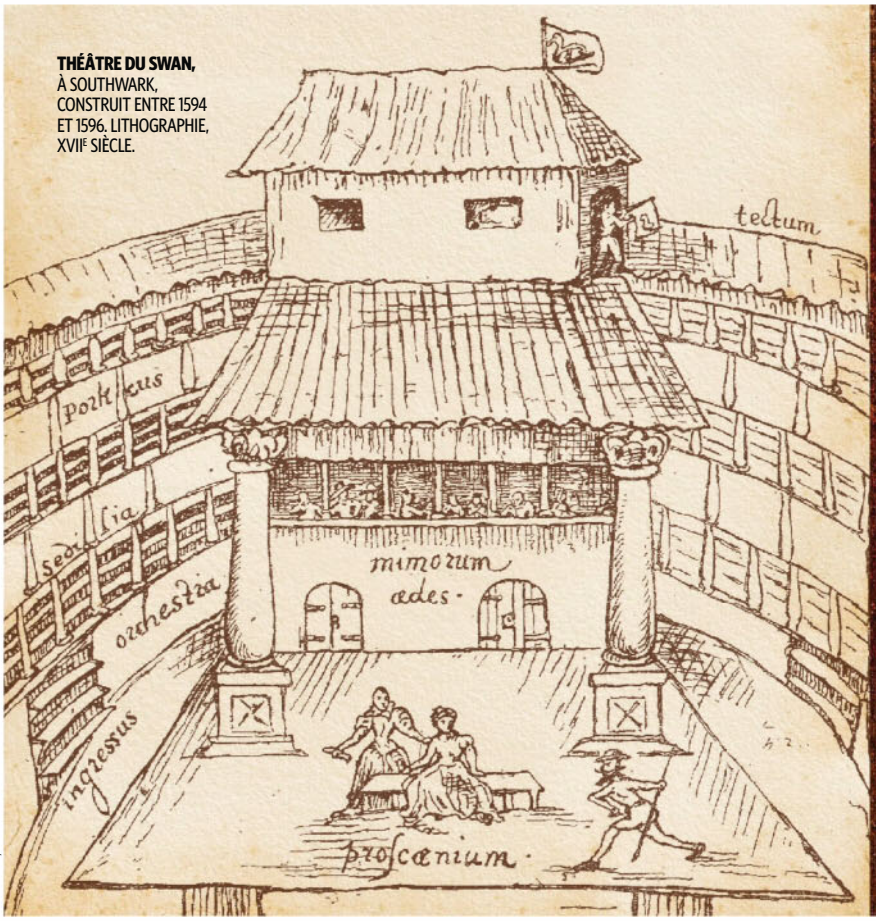
ROMÉO : C'était l'alouette, la messagère du matin, et non le rossignol ; regarde, amour, ces lueurs jalouses qui dentellent le bord des nuages à l'orient. [...]

JULIETTE : Oh maintenant pars, le jour est de plus en plus clair.

ROMÉO : De plus en plus clair ?... De plus en plus sombre est notre malheur. [...] Adieu, adieu ! Un baiser et je descends. *(Il descend.)*

JULIETTE : [...] Ô Dieu ! J'ai dans l'âme un présage fatal. Maintenant que tu es en bas, tu m'apparais comme un mort au fond d'une tombe. Ou mes yeux me trompent, ou tu es bien pâle.

ROMÉO : Crois-moi, amour, tu me sembles bien pâle aussi. L'angoisse aride boit notre sang. Adieu ! adieu !



THÉÂTRE DU SWAN, À SOUTHWARK, CONSTRUIT ENTRE 1594 ET 1596. LITHOGRAPHIE, XVII[E] SIÈCLE.

BRIDGEMAN / ACI

UN PUBLIC PASSIONNÉ DE THÉÂTRE

À l'époque de Shakespeare, les passionnés de théâtre cherchaient avant tout à se distraire. Hormis les émotions que procuraient les pièces, ils appréciaient aussi les costumes et la scénographie, le bavardage auquel certains s'adonnaient en profitant de la foule, les boissons, le tabac ou les pâtisseries que l'on pouvait consommer durant le spectacle, la musique et les danses pendant les entractes. Les représentations duraient parfois longtemps (quatre heures dans le cas d'*Hamlet*), mais les spectateurs étaient subjugués. En 1613, le toit du Globe s'enflamma lors d'une représentation du *Henri VIII* de Shakespeare, mais le public était tellement captivé par la pièce que personne ne s'en aperçut avant qu'il ne soit trop tard pour sauver le bâtiment.

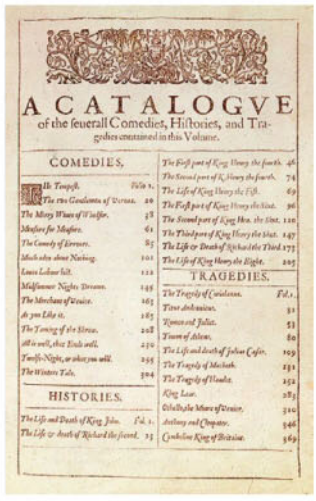
Il est en revanche certain qu'il faisait partie des principaux membres de la compagnie, associé d'une entreprise où les comédiens vétérans partageaient pertes et profits, et prenaient de jeunes garçons débutants, appelés parfois les *boy actors*, pour interpréter les rôles féminins. Il s'agissait bien de jeunes garçons, et non d'enfants, âgés de 14 à 21 ans, qui jouaient les rôles féminins jusqu'au moment où leur voix muait.

Il est indubitable que Shakespeare gagne bien sa vie, puisqu'au début de l'année 1597 il peut acheter la grande maison de New Place, dans sa ville natale, un investissement immobilier plus fiable qu'à Londres, victime de nombreux incendies. Cette prospérité est probablement due à sa participation aux Lord Chamberlain's Men et peut-être aux cadeaux de son mécène, le comte de Southampton. Cependant, écrire pour le théâtre n'était pas une activité lucrative : les dramaturges recevaient 4 livres par texte, qui devenait ensuite la propriété de la compagnie de théâtre. Aucun droit d'auteur n'était versé pour les représentations, et aucun bénéfice n'était tiré de la publication des œuvres. Malgré un faible taux d'œuvres publiées, celles de Shakespeare vont pourtant bénéficier de ce privilège. Comme souvent, ses premières œuvres sont publiées anonymement. Mais les choses changent rapidement, et le nom de Shakespeare devient un argument commercial. Les éditeurs vont jusqu'à lui attribuer la paternité d'œuvres qu'il n'a pas écrites, comme *Le Prodigue de Londres* et *Une tragédie dans le Yorkshire*, ce qui indique qu'il était une « marque » rentable, qui pouvait être falsifiée.

L'industrie du théâtre consommait des œuvres à une vitesse inimaginable de nos jours. Comme l'on n'envisageait pas de représenter souvent une œuvre, les compagnies montaient de nouvelles pièces environ tous les 10 jours et gardaient leurs succès pour les recycler entre chaque nouvelle représentation. Cela suppose la création de douzaines d'œuvres par an. Shakespeare, en écrivant une moyenne de deux pièces par an tout

▼LES ŒUVRES COMPLÈTES

L'édition des *Comédies, histoires et tragédies* de Shakespeare datant de 1623, dénommée *Premier Folio* de par les dimensions des feuilles, était une compilation de 36 pièces.


A CATALOGVE
of the seuerall Comedies, Hiſtories, and Tragedies contained in this Volume.

COMEDIES.

HISTORIES.

TRAGEDIES.

BRIDGEMAN / ACI

LE GLOBE AUJOURD'HUI
Près de l'ancien emplacement du théâtre du Globe se dresse aujourd'hui cette réplique, qui est à la fois un musée et un lieu de représentations théâtrales.

au long de sa carrière, se montre bien moins prolifique que la plupart des écrivains : en 1633, Thomas Heywood affirme être le principal auteur — ou « être au moins intervenu personnellement » — sur plus de 220 œuvres, tandis que Wentworth Smith, un dramaturge mineur, dont certaines pièces n'ont même jamais été publiées, en écrit 15 en deux ans seulement, de 1603 à 1605.

Si les œuvres étaient bon marché, les compagnies dépensaient beaucoup plus d'argent pour les costumes. Ceux-ci étaient généralement confectionnés dans des étoffes onéreuses, tissées d'or et de soie, ou achetés d'occasion à des aristocrates. On essayait dans la mesure du possible de les réutiliser pour d'autres pièces. Les accessoires étaient fabriqués ou achetés dans un but précis, comme le chaudron d'huile dans lequel tombe l'affreux Barabas à la fin du *Juif de Malte* (1589) de Christopher Marlowe, ou bien réutilisés plusieurs fois. Le théâtre était conçu comme une entreprise : les œuvres étaient commandées ou vendues,

▼UNE HÉROÏNE ROMANTIQUE
Ophélie, la fiancée du prince Hamlet, est l'un des personnages féminins les plus tourmentés de Shakespeare. Sur cette peinture de John Waterhouse (1894), Ophélie, devenue folle, cueille des fleurs avant de se noyer.

BRIDGEMAN / ACI

et représentées avec un minimum de décor et une mise en scène succincte, dans des théâtres ouverts comme le Theatre, de 1576 à 1598, ou le Globe, à partir de 1599, où jouait la compagnie de Shakespeare. Les acteurs apprenaient leurs rôles dans des textes ne contenant que leurs répliques et quelques phrases de prologue. Les répétitions étaient courtes. Et l'on passait ensuite à l'œuvre suivante.

Le théâtre fonctionnait comme une entreprise efficace, reposant sur des interprètes hautement qualifiés et une compagnie fixe. En qualité de dramaturge permanent de la compagnie, Shakespeare savait exactement pour qui il écrivait. Des rôles comme ceux du roi Lear, d'Hamlet, d'Othello et de Macbeth furent écrits pour Burbage, afin de s'adapter au talent d'interprétation de l'acteur. Quand Will Kemp, spécialiste des rôles comiques, quitte la compagnie, on découvre que le nouveau comique, Robert Armin, chante très bien — un atout qui faisait défaut à Kemp —, et les bouffons de Shakespeare se mettent immédiatement à chanter, tel Feste dans *La Nuit*

ERIC NATHAN / GETTY IMAGES

SERGIO MENDOZA / GETTY IMAGES

L'ÉGLISE DE LA SAINTE-TRINITÉ, À STRATFORD, OÙ EST ENTERRÉ SHAKESPEARE.

LES DERNIÈRES VOLONTÉS

DANS SON TESTAMENT, Shakespeare a fait un legs spécial de 26 shillings et 8 pennies à chacun de ses trois compagnons des King's Men : Heminges, Condell et Burbage. Il est possible qu'avant sa mort le dramaturge ait conclu un accord avec eux pour qu'ils fassent compiler toutes ses œuvres en un volume unique, publié en 1623, qui est connu de nos jours sous le nom de *Premier Folio*.

des rois ou le bouffon du *Roi Lear*. Par ailleurs, Armin s'intéressant aussi à la folie et ayant écrit un petit livre sur la diversité de styles des comédiens bouffons, Shakespeare réagit en apportant une nouvelle note de folie dans les scènes comiques de ses pièces.

Cette relation étroite entre le dramaturge et ses interprètes permit à l'écrivain d'entrevoir les possibilités offertes par les acteurs, tout en développant leur talent et en les incitant à relever de nouveaux défis. Pendant un temps, la compagnie compta deux jeunes acteurs au sein des Lord Chamberlain's Men ; l'un étant plus grand que l'autre, Helena est plus grande qu'Hermie dans *Le Songe d'une nuit d'été*, et Rosalind, plus grande que Celia dans *Comme il vous plaira*. Par ailleurs, un jeune homme des King's Men faisait preuve d'un tel talent que Shakespeare écrivit pour lui le personnage de Cléopâtre, dont il fit la véritable vedette d'*Antoine et Cléopâtre*. Mais il arrivait que Shakespeare accorde peu d'importance aux rôles féminins, connaissant pertinemment les limites des comédiens du moment.

Shakespeare écrivait en fonction du contexte dans lequel il évoluait. Quand les King's Men commencent à jouer dans le Théâtre des Blackfriars pour un public plus restreint et plus aisé, le dramaturge recourt à de nouveaux mécanismes pour faire voler les acteurs sur scène, comme dans *La Tempête*, et trouve de nouvelles façons d'intégrer la musique dans ses œuvres. Son génie réside dans son sens pratique et sa capacité d'adaptation aux ressources de la compagnie. Une image qui est bien loin de celle de l'écrivain romantique, désireux de voir le monde s'adapter aux exigences techniques nées de son imagination, et qui se rapproche finalement de celle du jeune homme qui gagnait peut-être beaucoup d'argent en gardant les chevaux. ■

Pour en savoir plus

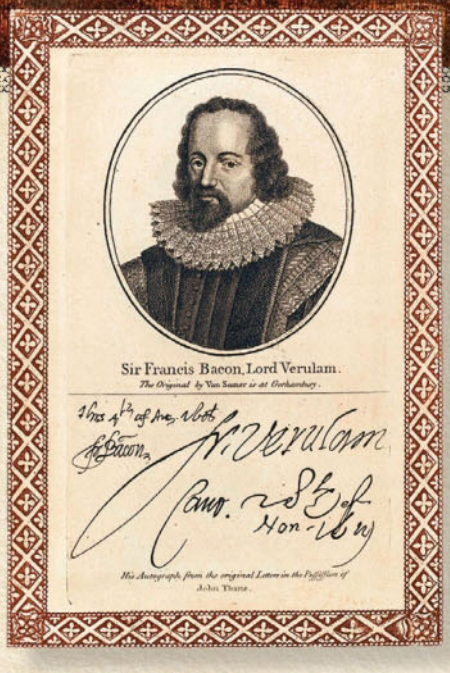
ESSAIS

Dictionnaire Shakespeare
H. Suhamy (dir.), Ellipses, 2005.

Shakespeare. La biographie
P. Ackroyd, Philippe Rey, 2015.

UN GÉNIE NIMBÉ DE LÉGENDES

L'immense production théâtrale de Shakespeare (36 pièces en 25 ans) abonde en personnages excessifs : traîtres, assassins, bouffons, amoureux transis… Pourtant, si l'on en croit les témoignages de ses contemporains, il fut quant à lui un homme « normal » : courtois avec ses amis et doté d'un esprit pratique pour les questions financières. C'est peut-être cette banalité qui a incité certains spécialistes à imaginer que sa vie dissimulerait des aspects occultes.



FRANCIS BACON, L'UN DES AUTEURS AUXQUELS FURENT ATTRIBUÉES LES ŒUVRES DE SHAKESPEARE.

1 Conspirateur ?

Vers la fin de sa vie, Élisabeth Ire prend pour favori le beau et impétueux comte d'Essex. Leurs relations se tendent avec le temps, et Essex complote pour renverser la souveraine. Le jour précédent la conjuration, il veut créer un contexte favorable et s'arrange pour que la compagnie de Shakespeare joue *Richard II*, l'histoire d'un roi anglais renversé par une conspiration. Le soulèvement ayant échoué, Essex est décapité, mais sans que Shakespeare et ses acteurs ne subissent de représailles.

LA REINE ÉLISABETH Ire. PORTRAIT DIT *« THE DARNLEY PORTRAIT ». NATIONAL GALLERY, LONDRES.*

2 Faussaire ?

Au XIXe siècle, certains auteurs mettent en doute le fait que Shakespeare ait écrit toutes les œuvres publiées sous son nom, arguant notamment qu'il ne possédait pas la culture suffisante pour écrire d'aussi grandes tragédies que *Le Roi Lear* ou *Hamlet*. Ce que réfutent de nos jours les spécialistes, car toute imposture aurait immédiatement été dénoncée par les contemporains de Shakespeare.

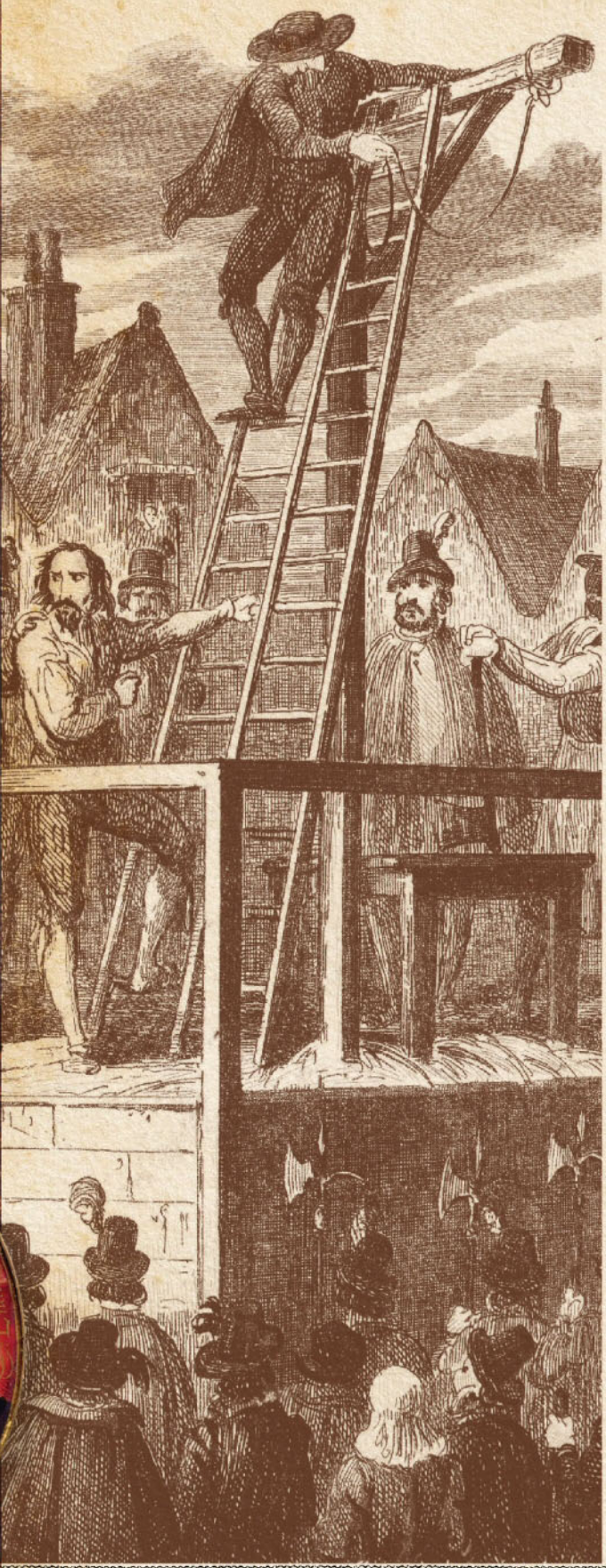
3 Secrètement catholique ?

Sous Élisabeth Ire, protestante, une minorité de catholiques continuent à pratiquer leur foi dans la clandestinité. Il semble que le père de Shakespeare ait été l'un des leurs, mais rien ne permet d'affirmer que le dramaturge ait eu une éducation catholique et ait gardé des liens avec l'Église de Rome, une fois parvenu à l'âge adulte.

4 Homosexuel ?

Bien que l'on ne sache rien des amours de Shakespeare, certains pensent qu'il eut une relation avec le jeune comte de Southampton. C'est à ce dernier que seraient dédiés les *Sonnets*, qui mentionnent cependant une mystérieuse maîtresse, la Dame brune.

HENRY WRIOTHESLEY, COMTE DE SOUTHAMPTON. MINIATURE DE NICHOLAS HILLIARD.



LE *« PORTRAIT CHANDOS »* EST CONSIDÉRÉ COMME LE PORTRAIT PRÉSUMÉ DE SHAKESPEARE.

◀ **EXÉCUTION** DE GUY FAWKES, UN CATHOLIQUE ACCUSÉ DE CONSPIRATION CONTRE LA COURONNE D'ANGLETERRE.

5 Son véritable visage ?

Il existe une dizaine de portraits supposés de Shakespeare. Le plus fidèle est celui de l'édition des œuvres de 1623, mais on estime que le portrait ci-dessus, montrant l'écrivain dans la force de l'âge, le col ouvert comme les poètes de l'époque, est également fiable. Cependant, un critique du XIXe siècle le réfuta au motif de sa « physionomie juive » et de sa « bouche lubrique »...

6 Un auteur mal aimé ?

Shakespeare fut de son vivant un auteur populaire et admiré. Pourtant, même si ses œuvres étaient toujours représentées, il fit après sa mort l'objet de critiques en raison de la « vulgarité » de son langage, de ses métaphores complexes et de ses thématiques invraisemblables. On vit même apparaître des éditions expurgées et adaptées au bon goût mesuré des Lumières. Il fallut attendre les Romantiques, au XIXe siècle, pour admettre que le dramaturge était un génie de la littérature.

EDMUND KEAN, CÉLÈBRE ACTEUR ANGLAIS DU DÉBUT DU XIXe SIÈCLE, DANS LE RÔLE DE RICHARD III. PAR J. J. HALLS. 1814. *VICTORIA & ALBERT MUSEUM, LONDRES.*

1. AGE FOTOSTOCK. **2.** MARY EVANS / AGE FOTOSTOCK. **3.** GRANGER / ALBUM. **4.** BRIDGEMAN / ACI. **5.** GRANGER / ALBUM. **6.** BRIDGEMAN / ACI.

Quand Athènes enterrait ses morts dans le Céramique

Rattrapé par la ville moderne, l'antique cimetière ne refit surface qu'en 1863, lorsqu'un fragment de stèle attira l'attention des archéologues.

À un kilomètre au nord de l'Acropole d'Athènes et non loin de l'Agora s'étendait jadis une plaine marécageuse traversée par l'Eridanos. Les eaux et la terre argileuse des bords de cette rivière furent exploitées par les céramistes qui s'y établirent et donnèrent son nom au lieu, le *Kerameikos* (« Céramique »), un terme issu de celui utilisé par les Grecs pour désigner l'argile des potiers (*keramos*). Dès le Xe siècle av. J.-C., la fonction de nécropole vint s'ajouter à cette activité artisanale. Cette double fonction industrielle et funéraire du Céramique explique que cette zone se soit maintenue à l'écart du tissu urbain d'Athènes.

En 478 av. J.-C., au terme des guerres qu'il livra aux Perses, Thémistocle fit ériger à Athènes une nouvelle muraille qui coupa en deux le Céramique et réduisit la nécropole au secteur situé hors de l'enceinte urbaine. Cette fortification fut percée de deux portes. Le Dipylon (« porte double ») constituait le principal accès à la ville ; c'est d'elle que partait la voie qui conduisait à l'Académie, mais aussi la procession des Panathénées (la principale fête athénienne). Plus petite, la seconde porte était appelée la « Porte sacrée », car elle ouvrait sur la Voie sacrée menant d'Athènes à Éleusis, qui était empruntée chaque année par les fidèles allant assister aux rituels des mystères d'Éleusis.

Recouvert d'oliviers

Privée de toute protection, cette nécropole se retrouva exposée aux vicissitudes de l'histoire. Elle fut dévastée à plusieurs reprises, d'abord par le général romain Sylla en 86 av. J.-C., puis par divers peuples barbares entre le IIIe et le Ve siècle apr. J.-C. Le Céramique se transforma de ce fait en une zone marécageuse « parsemée d'oliviers, de thym et d'anémones », comme l'écrivit l'architecte allemand Alois Hauser, qui le visita en 1862. La lisière du Céramique ne fut toutefois rattrapée par l'expansion urbaine d'Athènes qu'au cours des années 1860, après l'ouverture de la voie qui allait devenir le principal axe nord-sud d'Athènes : la

LES NOMBREUSES STÈLES funéraires découvertes dans le Céramique sont conservées au musée. Celles qui s'y dressent aujourd'hui sont des reproductions.

SCALA, FLORENCE

DEA / SCALA, FLORENCE

TÊTE D'UN *KOUROS* PROVENANT DU DIPYLON. VIIe SIÈCLE AV. J.-C.

1863
Un ouvrier découvre l'antique nécropole du Céramique en déterrant une stèle funéraire.

1870
L'archéologue Stephanos Koumanoudis prend la direction des fouilles du Céramique.

1913
L'Institut archéologique allemand reprend les fouilles. Un musée accueille dès 1937 les pièces découvertes.

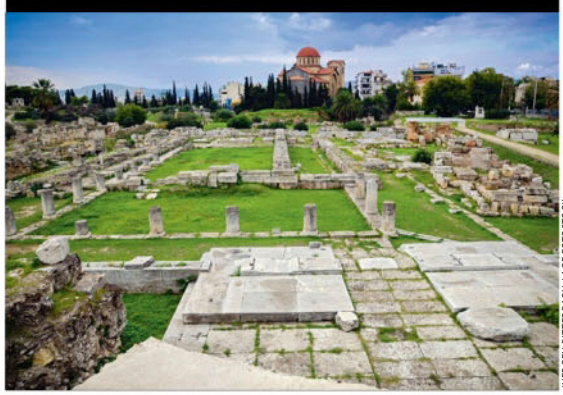
1960
Le musée du Céramique fait l'objet d'un agrandissement puis d'une nouvelle rénovation en 2004.

rue Pireos (ou rue du Pirée). À cette époque, l'accumulation des dépôts avait entraîné une élévation du niveau du sol d'environ 8 mètres, qui avait considérablement réduit la visibilité des monuments funéraires érigés au Ve et au IVe siècle av. J.-C. Si des vestiges isolés de stèles avaient déjà été mis au jour, rien ne laissait toutefois présager que la principale nécropole de la ville fût ensevelie en dessous. On commença en revanche à exploiter le sol, dont la qualité ne passa pas inaperçue, pour fabriquer des matériaux de construction.

C'est ainsi qu'un matin d'avril 1863, « comme on connaissait l'existence de nombreux gisements de sable au pied de l'église de la Sainte-Trinité, on demanda à son propriétaire la permission de procéder à leur extraction. Alors qu'il remplissait un chariot, un travailleur heurta un morceau de marbre décoré d'une palmette. Surpris, il poursuivit ses efforts jusqu'à

TEMPLES ET BORDELS

LES ARCHÉOLOGUES ont déblayé depuis 1913 l'antique muraille qui traversait le Céramique, faisant apparaître des bâtiments comme le Pompeion (où l'on conservait les objets de la fête des Panathénées), des fontaines, des bains, des sanctuaires, et même un bordel, qui confirme la réputation sulfureuse des lieux.



JUERGEN RITTERBACH / AGE FOTOSTOCK

SCÈNE DE *PROTHESIS* (exposition du corps du défunt) sur une amphore du VIIIe siècle av. J.-C., découverte près du Dipylon. On y voit le catafalque surmonté du corps et entouré de proches entonnant des cantiques funèbres. Des pleureuses se lamentent au pied du lit.

DEA / SCALA, FLORENCE

atteindre 3,5 mètres de profondeur ; constatant que le marbre continuait de s'enfoncer, il en avertit le propriétaire. Une fois celui-ci sur place, l'ouvrier creusa plus profondément et découvrit une haute stèle encore debout, qui portait l'inscription "Agathon de Heraclea" au pied de ses ornements. »

C'est à Athanasios Roussopoulos que l'on doit ce récit de la découverte de la nécropole. Ce professeur d'art à l'université d'Athènes, connu pour son imposante collection d'antiquités et ses amitiés avec de célèbres personnalités (comme les archéologues Heinrich Schliemann et Arthur Evans), fut chargé par la Société archéologique d'Athènes de procéder aux premières fouilles de la nécropole. Celles-ci portèrent immédiatement leurs fruits, puisqu'elles dévoilèrent entre le 26 avril et le 26 mai la célèbre stèle de Dexileos et la magnifique statue de taureau qui couronnait le monument de Dionysos de Kollytos, placé sur le segment le plus spectaculaire de la « voie des Tombeaux ».

SCALA, FLORENCE

AMPHORE DE STYLE GÉOMÉTRIQUE (DÉTAIL CI-DESSUS). VIIIE SIÈCLE AV. J.-C. *MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL, ATHÈNES.*

Amphores funéraires

En 1870, Stephanos Koumanoudis, éminent archéologue grec, prit la tête des fouilles systématiques de la zone. À cette époque, les plans d'urbanisme cherchaient à transformer en capitale moderne le petit village ottoman qu'était alors Athènes, et l'archéologie aspirait à en restaurer le glorieux passé. On savait, par les auteurs grecs Thucydide et Pausanias, que le quartier du Céramique renfermait non seulement la principale nécropole athénienne (où furent enterrés Clisthène et Périclès), mais aussi le monument funéraire collectif financé par la cité pour ensevelir les morts au combat, le *Demosion Sema*, devant lequel Périclès avait prononcé sa célèbre oraison funèbre de 431 av. J.-C.

Ces hypothèses furent confirmées par la mise au jour, en 1871, d'une borne sur laquelle était inscrit le terme de Céramique (*horos Kerameikou*) et d'un grand nombre de tombeaux surmontés de stèles en marbre, qui constituent aujourd'hui un vaste échantillon de sculptures grecques allant de l'époque archaïque à 317 av. J.-C., date à laquelle

À la mémoire des disparus

LE CIMETIÈRE athénien du Céramique a livré de nombreuses stèles. Commandées par des proches en souvenir des défunts, beaucoup représentent des scènes de départ ou montrent le disparu dans une attitude sereine. Celles reproduites ci-dessous sont conservées au musée du Céramique.

Stèle de l'hydriophore, qui doit son nom à la cruche (hydrie) tenue par la jeune défunte. 350 av. J.-C.

Stèle de Dexileos, figuré en cavalier triomphant sur son ennemi. Début du IVe siècle av. J.-C.

Stèle d'Ampharète, assise sur un *klismos*, avec son petit-fils sur les genoux. 430-420 av. J.-C.

DE GAUCHE À DROITE : ALAMY / ACI. MARIE MAUZI / SCALA, FLORENCE. DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

la loi interdit tout signe d'ostentation funéraire. De 1870 à 1913, la Société archéologique d'Athènes et plusieurs archéologues allemands menèrent des fouilles près de la porte du Dipylon. Ils mirent au jour une nécropole utilisée du Xe au VIIIe siècle av. J.-C., où apparurent de grands cratères et amphores ornés de motifs géométriques qui donnèrent leur nom à cette période.

Des particuliers y fouillaient aussi, comme Ioannis Paleologos. Ami et fournisseur d'Athanasios Roussopoulos, surnommé le Gitan malgré son appartenance à une vieille famille athénienne, Paleologos était le plus grand trafiquant d'antiquités de l'époque et vendait notamment des objets à des musées européens et américains. C'est d'ailleurs de son activité semi-légale dans le Céramique que proviennent deux pièces majeures du Musée national archéologique d'Athènes : l'œnochoé (cruche) portant la plus ancienne inscription alphabétique connue en Grèce, et l'amphore ornée de scènes funéraires attribuée au Maître du Dipylon.

Un nouveau *kouros*

En 1913, l'Institut archéologique allemand prit seul la tête des fouilles du Céramique, tâche qu'il remplit encore aujourd'hui malgré quelques interruptions liées aux vicissitudes de l'histoire. Son travail a révélé plus de 6 000 tombeaux, répartis sur 38 500 mètres carrés. En 1937, un musée destiné à accueillir ces découvertes a été construit grâce à une donation ; il a été agrandi en 1960 et restauré en 2004.

Après l'ouverture du réseau de métro et du parc archéologique reliant le Céramique à l'Acropole, on a localisé une fosse commune et près de 1 000 tombeaux individuels, peut-être liés à l'épidémie de peste qui ravagea Athènes entre 430 et 427 av. J.-C. Sous une canalisation, on a aussi retrouvé un *kouros* (statue de jeune homme) similaire à celui exposé au Metropolitan Museum de New York. « Un *kouros* archaïque en plein centre d'Athènes, c'était une chance à peine croyable ! », s'exclama Wolf-Dietrich Niemeier, le directeur des fouilles, lorsqu'il annonça la découverte. Il ne fait pourtant aucun doute que le Céramique a encore beaucoup d'histoires à raconter. ■

MARÍA TERESA MAGADÁN
INSTITUT CATALAN D'ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE

ESSAI
La Sculpture grecque
C. Rolley, Picard, 1994 (t. 1).

XVIIIe SIÈCLE

La reine outragée

JUGER LA REINE
Emmanuel de Waresquiel
Tallandier, 2016, 368 p., 22,50 €

Du 14 au 16 octobre 1793, neuf mois après l'exécution de Louis XVI, Marie-Antoinette doit à son tour affronter ses juges. Emmanuel de Waresquiel renouvelle notre vision de ce procès truqué.

Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, reine de France de 1774 à 1792, est l'un des personnages les plus maltraités de notre histoire. De son vivant, victime de ses caprices puis de son rôle, jugé pernicieux, auprès de Louis XVI, exécutée au terme d'un procès politique, archétype de beaucoup d'autres ; après sa mort, objet d'une historiographie partisane opérant à partir d'archives douteuses, de témoignages suspects. Ses biographes se comptent par dizaines, et trop peu sont à retenir : Stefan Zweig (1933), Évelyne Lever (1991) et, à part, ses deux hagiographes très érudits, les Girault de Coursac (1962-1993). Passons encore plus vite sur les avatars audiovisuels, telle la *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola (2006), ambiance Barbie sur fond de musique new wave. *Les Adieux à la reine* (2012) de Benoît Jacquot ont plus de tenue.

Relire les archives

Le procès a peu retenu l'attention. Pour les sources, on s'est contenté du *Moniteur* et des papiers de Robespierre triés par le conventionnel Courtois. Waresquiel s'est d'abord affranchi de cette mauvaise littérature afin de reprendre le dossier sur d'autres bases. Il a rouvert factuellement la fameuse armoire de fer qui cachait, aux Tuileries, les papiers secrets du couple royal, découverte après la prise du château, le 10 août 1792. D'autres sources lui ont permis d'enrichir la restitution d'un procès bouclé en trois jours, les 14, 15 et 16 octobre 1793, soit un peu moins de neuf mois après l'exécution du roi.

L'auteur compte parmi les plus fins connaisseurs de la période, comme en attestent ses biographies de Talleyrand et de Fouché. Cet essai livre le meilleur d'un historien qui est aussi un écrivain, ce qui n'est pas toujours le cas dans la corporation. Il expose le procès de Marie-Antoinette en quatre « actes », encadrés par un prologue et une postface. Tout l'intérêt tient au travail prosopographique : les geôliers, les juges, les jurés, les témoins sont passés en revue, chacun étudié avec minutie, y compris les plus insignifiants. Waresquiel a aussi cheminé dans les lieux où Marie-Antoinette a passé ses derniers jours, du Temple à la Conciergerie, à la salle d'audience, au chemin suivi par sa charrette jusqu'à la guillotine. Il en ressort une intimité vécue, trop rare dans les récits historiques. Voilà donc de l'histoire sensible au sens premier du mot, c'est-à-dire « capable de sensation et de perception ».

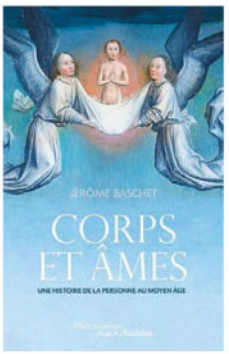
Trahison et inceste

On n'évoquera pas ici tous les acteurs. Fouquier-Tinville (accusateur public), les juges, les jurés triés, surveillés et espionnés, étaient de purs patriotes. Les deux avocats, commis d'office, risquaient leur tête. Quant aux témoins, ils furent lâches, abjects et au mieux fuyants et menteurs. Marie-Antoinette sut être à la hauteur de ce procès truqué. Avec la mauvaise foi requise dans ces conditions, elle nia toute intelligence avec l'ennemi, toute trahison. Une particularité de ce procès tient à sa dimension sexuelle. Cette Ire République qui n'aimait pas les femmes, les guillotinant et les massacrant par milliers, fit parler le journaliste Hébert, du *Père Duchesne*, pour révéler les pratiques incestueuses de la reine. Celle-ci fit appel à toutes les mères de France pour rejeter cette accusation.

De cette dernière Marie-Antoinette, il reste le croquis de David, pris « sans aucune compassion, en voyeur, en voleur » : une femme meurtrie, raidie dans sa dignité. Waresquiel nous donne là un livre rare et précieux. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

Les noces du corps et de l'âme



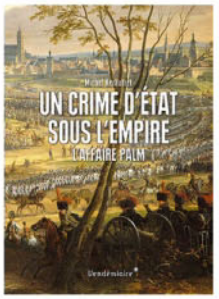
CORPS ET ÂMES. UNE HISTOIRE DE LA PERSONNE AU MOYEN ÂGE
Jérôme Baschet
Flammarion, 2016, 408 p., 26 €

L'individu médiéval est une *persona* constituée d'un corps *(caro)* et d'une âme *(anima)*. Même si Jérôme Baschet ne remet pas en cause la supériorité du second élément (spirituel) sur le premier (charnel), il propose, dans cette belle et érudite synthèse, de nuancer la forte opposition communément admise entre un corps méprisable, lieu de tous les péchés, et une âme tournée vers Dieu. Il démontre que, dans la pensée chrétienne, corps et âme entretiennent des relations pacifistes, harmonieuses, « amicales ». Cette vision duale, mais non dualiste, impose d'étudier corps et âme en même temps, et non séparément.

La réflexion est conduite dans le cadre d'un long Moyen Âge, cher à l'historien Jacques Le Goff. Ceci permet de suivre l'essor d'une dynamique antidualiste de plus en plus forte, et de terminer avec Descartes et Locke, qui proposent une conception de la personne non plus analogique mais naturaliste, un sujet autonome n'ayant d'autre fondement que sa propre conscience. L'ouvrage offre également de très utiles comparaisons sur ce qu'est l'être humain dans d'autres civilisations, afin de mieux souligner les spécificités occidentales.

Cette réflexion aigüe sur ce qui constitue « l'être social individué » est également l'occasion pour le lecteur de lire de belles pages sur l'au-delà médiéval, la société et l'Église, les distinctions de sexe, le temps, l'espace et les représentations iconographiques, car la conception médiévale de la personne permet de penser l'ordre social et l'ordre du monde. ■ DIDIER LETT

ET AUSSI...



UN CRIME D'ÉTAT SOUS L'EMPIRE. L'AFFAIRE PALM
Michel Kerautret
Vendémiaire, 2016, 228 p., 18 €

LE 26 AOÛT 1806, l'exécution d'un libraire de Nuremberg sur l'ordre de Napoléon eut des conséquences incalculables : un sentiment antifrançais d'une extrême virulence, qui s'exacerba tout au long du XIXe siècle et nourrit le nationalisme allemand.

L'HISTOIRE DES JUIFS
Simon Schama
Fayard, 2016, 524 p., 30 €

CETTE HISTOIRE est celle d'un monde juif immergé dans les peuples au milieu desquels il a vécu et marqué par eux, des Égyptiens aux Grecs, des Arabes aux chrétiens. Contée avec talent, elle s'étend sur les millénaires et les continents.

L'ÉLÉPHANT, LE CANON ET LE PINCEAU. HISTOIRES CONNECTÉES DES COURS D'EUROPE ET D'ASIE. 1500-1750
Sanjay Subrahmanyam
Alma, 2016, 368 p., 25 €

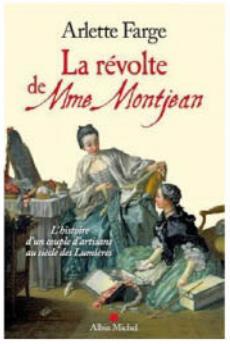
DANS L'INDE DU XVIe SIÈCLE, une guerre éclate entre princes hindous et musulmans. Des chroniqueurs de toutes langues, du persan au portugais, relatent cette lutte, exemple de cette histoire connectée qui enrichit notre réflexion sur les rapports entre les cultures.

LA LORRAINE POUR HORIZON. LA FRANCE ET LES DUCHÉS, DE RENÉ II À STANISLAS
L. Jalabert et P.-H. Pénet
Silvana Editoriale, 2016, 156 p., 15 €

VOICI 250 ANS, la Lorraine était annexée au royaume de France. Cet ouvrage pédagogique et richement documenté donne l'occasion de revenir sur l'histoire complexe d'un duché dont l'indépendance, à partir du XVe siècle, suscita bien des convoitises.

XVIIIE SIÈCLE

Madame se rebiffe



LA RÉVOLTE DE MME MONTJEAN. L'HISTOIRE D'UN COUPLE D'ARTISANS AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

Arlette Farge

Albin Michel, 2016, 184 p., 14,50 €

C'est le cri de détresse d'un mari désemparé face à la rébellion de son épouse. Nous sommes en 1774 et M. Montjean, tailleur à Paris, décide de coucher sur le papier le fil des événements qui emportent son couple dans la tempête. Ce surprenant journal intime trace les contours d'une histoire burlesque : subjuguée par les fastes de la noblesse et séduite par le libertinage ambiant, Mme Montjean a décidé qu'elle ne travaillerait plus, que son mari devrait l'entretenir et qu'elle s'adonnerait aux plaisirs de la capitale.

De cette perle rococo tombée par hasard entre ses mains aux Archives nationales, Arlette Farge, spécialiste du XVIIIe siècle, a fait la source d'une réflexion sur le quotidien des années prérévolutionnaires. S'appuyant sur les anecdotes relatées par M. Montjean, elle explique un comportement, détaille une situation, complète une information, au gré de chapitres décrivant la séance chez le peintre, l'art du maquillage, la pratique du duel… Avec, comme fil rouge, la lente déchéance du couple Montjean, dont l'histoire cesse pour le lecteur au début de 1775, lorsque le journal s'arrête brusquement.

Est-ce voir l'histoire par le petit bout de la lorgnette ? Arlette Farge répond au contraire que « l'histoire est fabriquée d'événements minuscules et singuliers qui permettent à l'historien […] d'apercevoir des dispositifs étonnants que l'histoire événementielle ne peut guère déceler ». De cette tragi-comédie vieille comme le monde, celle d'une femme insatisfaite et d'un homme malheureux, l'historienne a extrait un ahurissant morceau de vie, dans un style clair et piquant. ÉMILIE FORMOSO

LE FILM **DU MOIS**

Trompeuse agonie

LA MORT DE LOUIS XIV

Un film d'Albert Serra

avec Jean-Pierre Léaud.

Au cinéma le 2 novembre 2016.

Depuis *Les Quatre Cents Coups*, le public cinéphile a pris l'habitude de voir Jean-Pierre Léaud progressivement grandir. François Truffaut n'est plus, mais son acteur fétiche se montre dans sa vieillesse, prêt à mourir sous les traits de Louis XIV, coiffé d'une incroyable perruque. Comme il se doit pour un grand nom du cinéma, la qualité de cette incarnation est exceptionnelle, particulièrement convaincante jusque dans les moindres détails d'un mouvement des sourcils, de l'expression de la souffrance, du râle de l'agonie. En outre, le film d'Albert Serra est superbe, tant par ses effets lumineux que par le recours fréquents à des cadrages serrés sur tel ou tel visage, ce qui contribue à procurer au spectateur l'impression de partager l'intimité de ces ultimes moments.

La mort du Grand Roi n'est traitée que sur un mode intimiste, à huis clos, dans l'univers d'une chambre peu fréquentée. Celui dont la mort avait été véritablement mise en scène, conçue et accomplie en présence de nombreux témoins, comme le dernier spectacle d'un souverain léguant l'État à son successeur, se trouve traité comme n'importe quel particulier finissant ses jours dans l'isolement relatif d'une banale maison de retraite. Là est la grande faiblesse de ce film, bien plus que les nombreuses erreurs ou invraisemblances historiques qui en parsèment, en encombrent et en altèrent le déroulement. « Nous ferons mieux la prochaine fois ! », se promettent les piètres médecins de Louis XIV au lendemain de son décès : c'est également la résolution que le réalisateur pourrait prendre. ALEXANDRE MARAL

Découvrez la collection **Histoire** proposée par ***La Vie***

NOUVEAU

HORS-SÉRIE
LES GUERRES DE RELIGION

Ce nouveau hors-série *La Vie* de la collection Histoire vous plonge au cœur des guerres de religions et interroge les racines de ces mouvements souvent très violents.

Peut-on comparer les rivalités anciennes entre catholiques et protestants aux conflits actuels ?

Les sociétés laïques qui respectent les croyances de chacun sont-elles moins touchées par la violence ? Et si la religion ne disait pas tout de ces guerres...

Ce hors-série propose un état des lieux précis et complet pour penser les guerres de religion.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

Hors-série de 68 pages - Format : 22 x 28 cm
6,90€ l'exemplaire

Migrations
Une aventure humaine
De la préhistoire à aujourd'hui

L'au-delà
L'enfer et le paradis, de la préhistoire à nos jours

Croisades contre Jihad
Quand rois et chevaliers partaient pour Jérusalem

BON DE COMMANDE

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
Les guerres de religion	72.0023	6,90€	.....	..... €
Migrations	72.0021	6,90€	.....	..... €
L'au-delà	72.0019	6,90€	.....	..... €
Croisades contre Jihad	72.0018	6,90€	.....	..... €
Participation aux frais d'envoi				3€
Total de la commande				..... €

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de **Malesherbes Publications** à : MP/VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. **01 48 88 51 05**

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/01/2017 pour la France métropolitaine. Délai de livraison : de 2 à 3 semaines.

❑ M. ❑ Mme Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Code postal

Ville .....

Tél

26E3W

E-mail ..... @ .....

J'accepte de recevoir les offres de *Histoire & Civilisations* ❑ oui ❑ non
et de ses partenaires ❑ oui ❑ non

En application de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant, en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C. Paris B 323 118 315

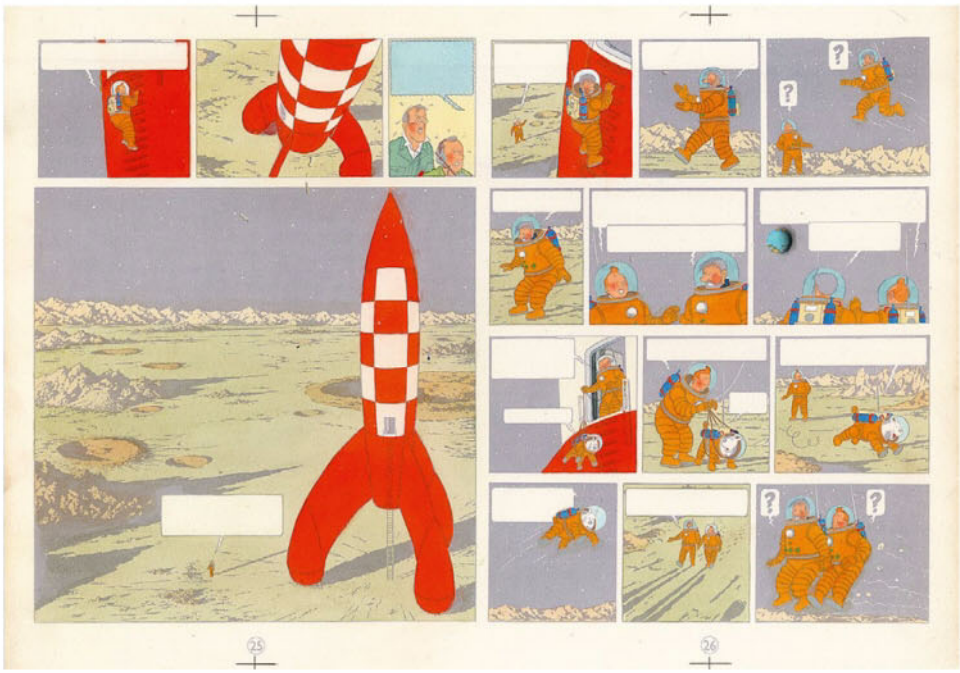
ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Les nouvelles aventures de Tintin à Paris

Au Grand Palais, une riche exposition explore toutes les facettes du talent d'Hergé, dont l'histoire du héros à houppette n'a cessé, d'album en album, d'accompagner celle du XXe siècle.

C'est une histoire du XXe siècle qui se déroule en planches au Grand Palais, une histoire qui ravira petits et grands, consacrée au créateur du plus célèbre héros de la bande dessinée.

Georges Remi est né à Bruxelles en 1907 ; en 1924, il inverse les initiales de son nom et signe « Hergé ». Employé au service abonnements du journal *Le Vingtième Siècle* dès 1925, il devient rédacteur en chef de son supplément hebdomadaire pour la jeunesse, *Le Petit Vingtième*, en 1928. Tintin et Milou apparaissent un an plus tard, et avec eux les premières planches de *Tintin au pays des Soviets*, publié en 1930. Le sujet de son deuxième album lui sera suggéré par son mentor, l'abbé Norbert Wallez, patron du journal, admirateur de Mussolini et désireux de promouvoir le Congo belge et les bienfaits de la colonisation auprès de la jeune génération. Hergé s'inspirera des collections du musée colonial de Tervueren, près de Bruxelles… Et publiera le controversé *Tintin au Congo*, dont il est dit pudiquement qu'il est le « témoin de l'esprit de son milieu et de son temps ».

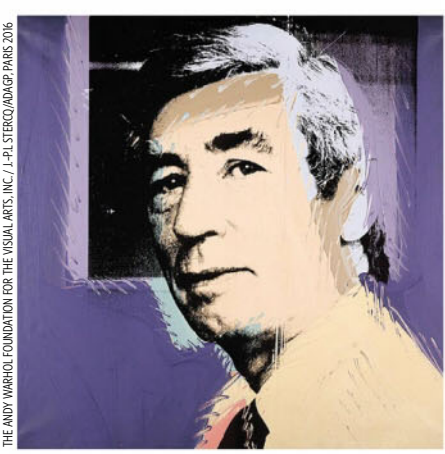


HERGÉ / MOULINSART 2016 / SERVICE DE PRESSE

▲ **PLANCHES 25 ET 26** DE *ON A MARCHÉ SUR LA LUNE*. AQUARELLE ET GOUACHE SUR ÉPREUVE IMPRIMÉE, 1954. *COLLECTION STUDIOS HERGÉ.*

S'il oublie le côté politique édulcoré de l'exposition, le visiteur se promènera avec enchantement dans le monde d'Hergé et découvrira des détails inconnus ou oubliés. Ainsi cette vidéo d'une interview par un jeune Michel Drucker, à qui Hergé explique comment il découpe ses planches. Ou cette lettre écrite en 1949 par Hergé à un ami scientifique, pour préparer *On a marché sur la Lune*. Il lui demande des renseignement techniques : « J'attends que tu me facilites le voyage pour que Tintin et ses compagnons ne commettent pas d'imprudence et qu'ils puissent bénéficier de tout le confort moderne. »

Des murs entiers tapissés des couvertures des albums de Tintin dans toutes les langues, des vidéos d'Hergé, des planches en évolution… L'ambiance est superbement restituée, et ce voyage en compagnie du héros à la houppette est trop court. ■



THE ANDY WARHOL FOUNDATION FOR THE VISUAL ARTS, INC. / J.-PL. STERCQ/ADAGP, PARIS 2016

▶ ***PORTRAIT D'HERGÉ.*** PAR ANDY WARHOL. SÉRIGRAPHIE SUR TOILE REHAUSSÉE D'ACRYLIQUE, 1977. *COLLECTION PARTICULIÈRE.*

Hergé
LIEU Grand Palais
75008 Paris
WEB www.grandpalais.fr
DATE Jusqu'au 15 janvier 2017

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS — NATIONAL GEOGRAPHIC

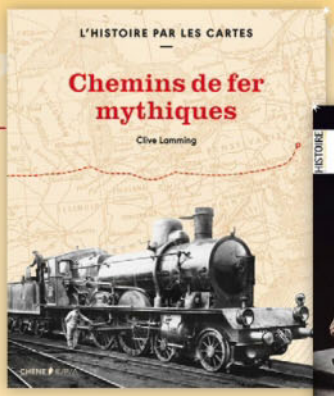
Notre sélection de cadeaux pour les passionnés d'histoire !

CHEMINS DE FER MYTHIQUES

Clive Lamming

Retrouvez l'histoire des plus grandes lignes de chemin de fer à travers le monde grâce à des cartes anciennes. Particulièrement détaillées, elles sont les témoins de la naissance de notre civilisation issue de la révolution industrielle.

Format : 24 x 29 cm 224 pages – 35€



LE SIÈCLE DES GUERRES MONDIALES

HS *Histoire & Civilisations*

Le XX[e] siècle révèle une période riche en contrastes, au cours de laquelle la montée des totalitarismes côtoie les prémices de notre société de masse.

À travers 146 pages richement illustrées, ce hors-série explore le moment crucial des années 1900-1945.

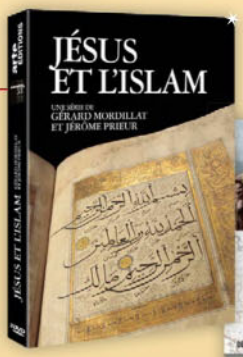
Format : 20,6 x 27,2 cm – 146 pages – 9,90€

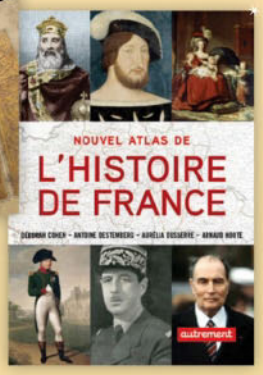
DVD JÉSUS ET L'ISLAM

Gérard Mordillat, Jérôme Prieur

Jésus, figure du christianisme, est aussi un personnage exceptionnel dans le Coran. Pourquoi ? Comment ? Cette enquête auprès des plus grands spécialistes mondiaux explore l'émergence de l'islam du temps de Mahomet soulevant des questions théologiques et historiques.

Coffret 3 DVD
Durée : 6 h – 40€





NOUVEL ATLAS DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Arnaud Houte, Deborah Cohen

Ce *Nouvel atlas de l'histoire de France*, dépoussière la frise chronologique, donnant un ton plus actuel et vivant. Pour un public curieux d'histoire, cette synthèse est un outil idéal pour nourrir et enrichir sa culture générale.

DVD APOCALYPSE VERDUN

Série documentaire qui a réuni plus de 3,5 millions de téléspectateurs sur France 2, *Apocalypse Verdun* offre une plongée terrible au cœur de l'Histoire.

À partir d'un fonds d'archives restaurées et mises en couleur, plongez au cœur de l'une des plus meurtrières batailles de la grande guerre.

Durée : 1h30 – 19,90€

BON DE COMMANDE

Merci de nous retourner ce bon avec votre règlement par chèque à l'ordre de Malesherbes Publications à :
Malesherbes Publications/VPC - TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. **01 48 88 51 05**

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
DVD *Jésus et l'islam*	02.5813	40,00€	.....	.....€
Livre *Chemins de fer mythiques*	02.7529	35,00€	.....	.....€
Livre *Nouvel atlas de l'histoire de France*	02.7521	29,00€	.....	.....€
Livre *Le siècle des guerres mondiales*	09.4001	9,90€	.....	.....€
DVD *Apocalypse Verdun*	02.5782	19,90€	.....	.....€
Participation aux frais d'envoi (colissimo*)				7,90€
Total de la commande				..... €

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
Code postal
Ville .....
Tél

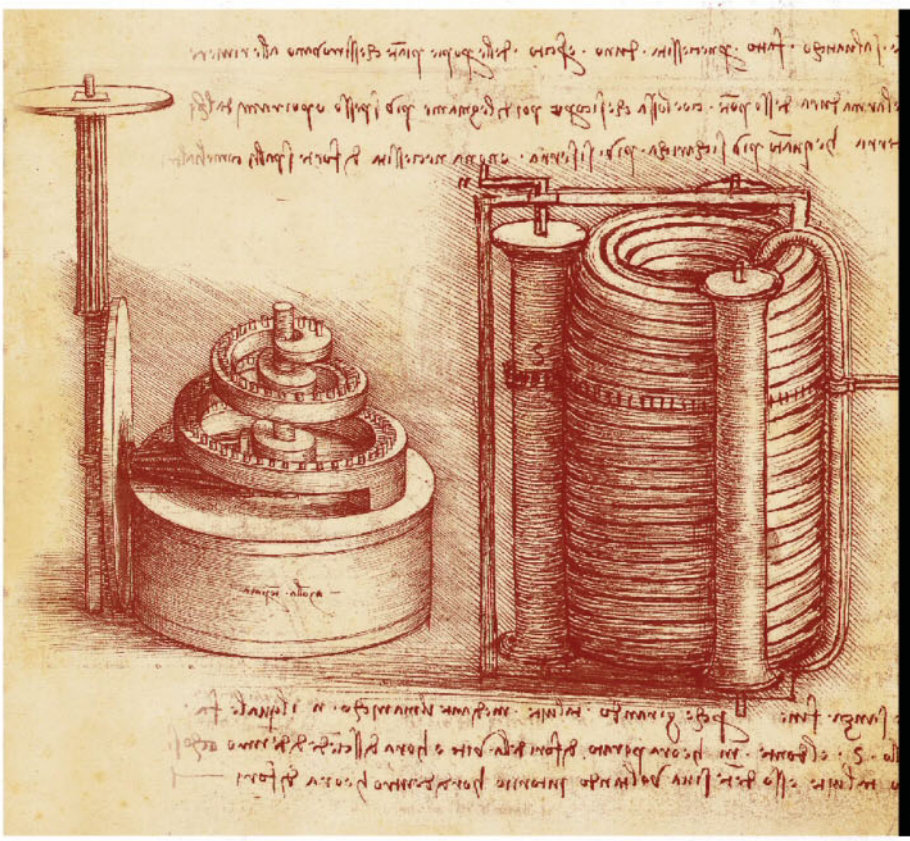
26E3X

E-mail ..... @ .....
J'accepte de recevoir les offres de *Histoire & Civilisations* ❑ oui ❑ non
et de ses partenaires ❑ oui ❑ non

*Offre valable jusqu'au 31/01/2017 pour la France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles. Délai de livraison : 8 jours ouvrés à réception de la commande et de son règlement. *Nous vous faisons bénéficier du mode d'envoi en «colissimo» à un prix avantageux de 7,90€ soit inférieur au prix réel, en prenant en charge une partie du coût ; ceci afin de vous assurer une livraison dans les meilleurs délais.*

En application de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant, en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. RC Paris B 323 118 315.

Dans le prochain numéro



ORONOZ / ALBUM

LES MANUSCRITS PERDUS DE LÉONARD DE VINCI

LA BIBLIOTHÈQUE nationale d'Espagne ignorait qu'elle recelait un trésor. En 1967, deux des manuscrits de Léonard de Vinci dispersés à sa mort, qui demeuraient jusqu'alors introuvables, refont surface dans ses réserves. Et c'est tout un pan du travail du génie de la Renaissance qui ressurgit au gré des pages de ces deux codex, couverts de notes et de dessins artistiques et scientifiques.

JÉSUS, PROPHÈTE OU REBELLE ?

POUR LES ROMAINS, JÉSUS ne fut mémorable que par sa mort, présentée par les historiens comme un fait politique. Condamné au terme d'un procès légal, le fut-il par souci immédiat de rétablir l'ordre ou en raison du caractère révolutionnaire de sa prédication ? Une manière d'appréhender Jésus aujourd'hui consiste à utiliser tout ce qui en a été dit à son époque, en réinsérant ses représentations dans les réalités locales de son temps.

RELIQUAIRE OFFERT PAR LE PAPE PASCAL II, CONTENANT UN FRAGMENT DE LA VRAIE CROIX. 1100. *ABBATIALE SAINTE-FOY, CONQUES.*

E. LESSING / ALBUM

Napoléon Ier en Espagne

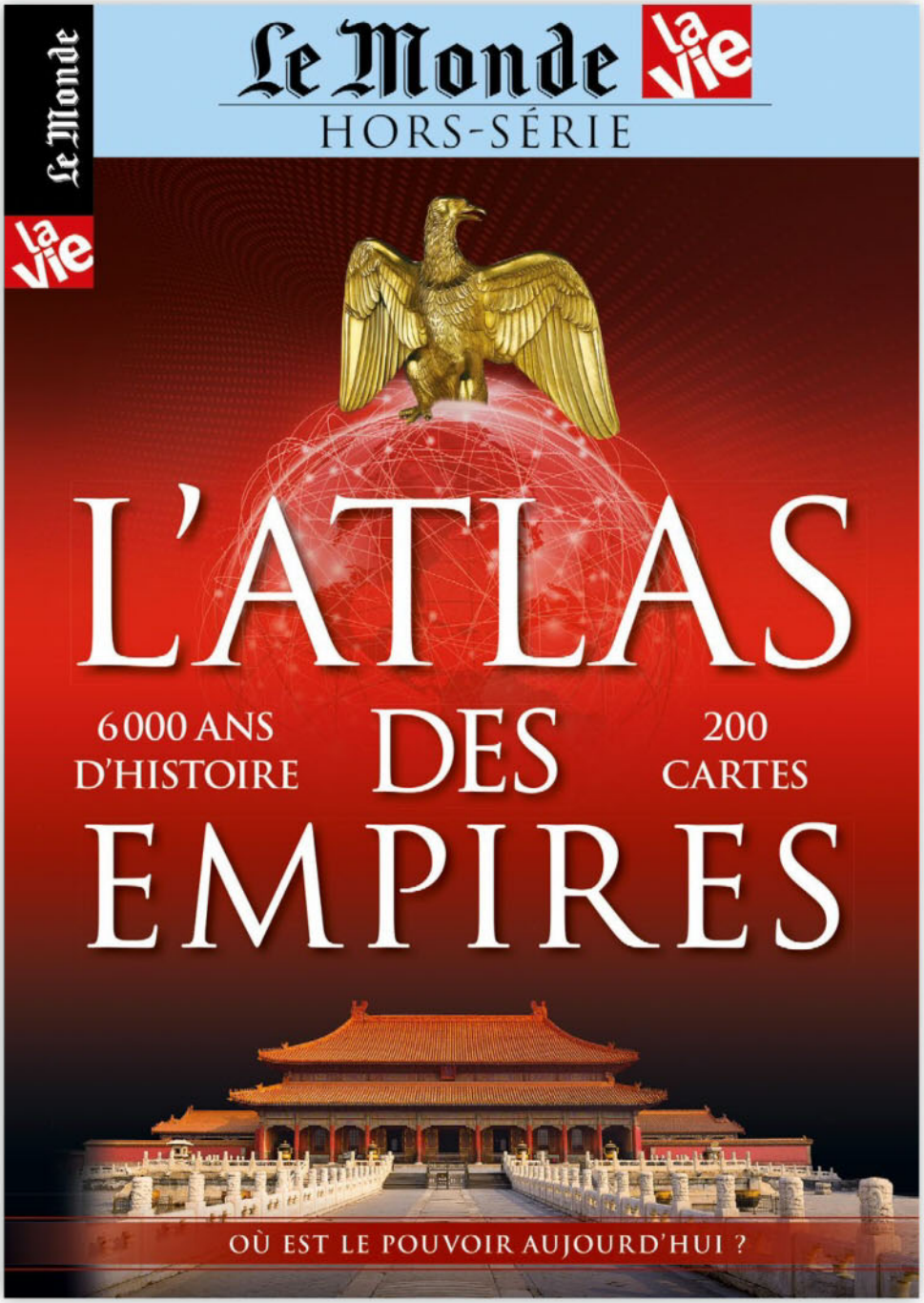
En 1808, l'infant Ferdinand renverse son père, le roi Charles IV. Appelé par ce dernier pour arbitrer la crise, Napoléon Ier y voit l'occasion de s'emparer de l'Espagne. Commence une guerre de conquête et d'occupation qui divisera et ravagera le pays durant plusieurs années.

Ispahan, héritage de l'Iran

Devenue capitale de l'Empire séfévide au XVIe siècle, Ispahan attira durant plusieurs siècles marchands, diplomates et religieux. Le faste de son architecture témoigne encore aujourd'hui de la puissance, héritée de l'Antiquité, qui fut celle de l'Iran jusqu'à nos jours.

La magie en Égypte antique

Que ce soit pour veiller sur une grossesse, guérir une maladie, se protéger des revenants, nuire à son voisin ou assurer son avenir dans l'au-delà, la magie était omniprésente dans le quotidien des Égyptiens, à grand renfort de figurines, d'amulettes et d'incantations.



Les dynamiques d'empire ont forgé notre histoire depuis plus de 6 000 ans. Mais de quoi parlons-nous au juste ? De l'Égypte pharaonique à la Chine impériale, de Rome et Byzance aux divers califats, des vastes espaces coloniaux européens aux géants modernes du Net et de la finance internationale, retour sur les ambitions, les conquêtes et les rivalités de tous ces empires que notre monde a successivement portés pour les réinventer aujourd'hui.
L'épopée impériale des sociétés humaines racontée par les meilleurs spécialistes dans un ouvrage de référence aux 200 cartes originales. Un voyage surprenant et stimulant.

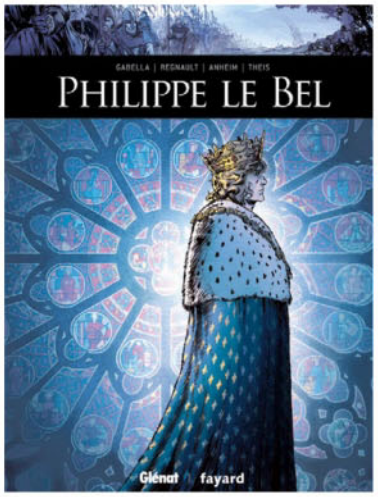
L'ATLAS DES EMPIRES

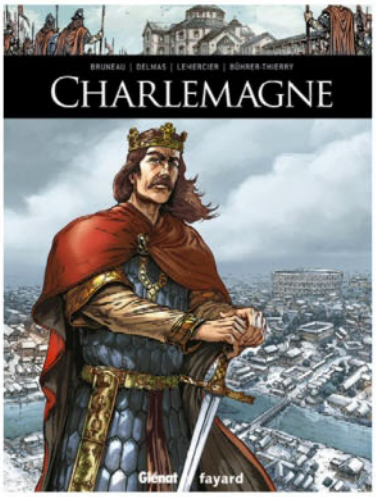
Un hors-série Le Monde la vie
188 pages - 12 €
Chez votre marchand de journaux et sur Lemonde.fr/boutique

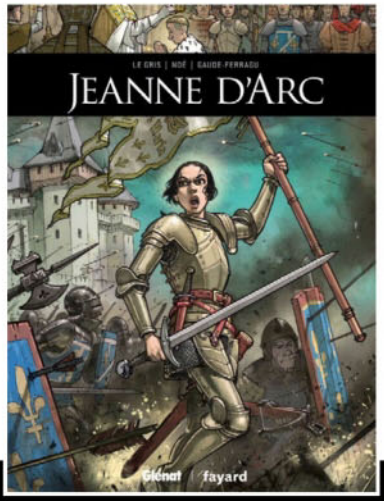
ILS ONT FAIT L'HISTOIRE

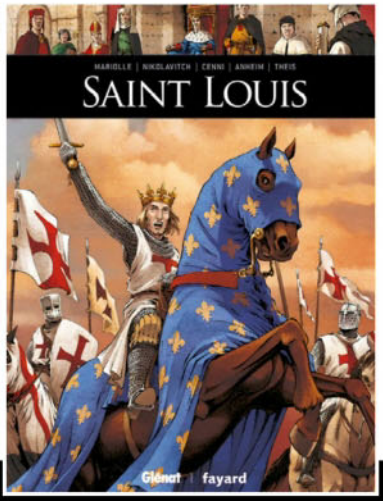
18 TITRES DÉJÀ PARUS

LEUR DESTIN A AUSSI FAÇONNÉ LE VÔTRE









Une collection de portraits biographiques en BD.

Retrouvez tous les portraits biographiques de la collection sur www.iofh.glenatbd.com

Collection ILS ONT FAIT L'HISTOIRE : 56 pages • Documentaire de 8 pages inclus • 14,50 euros

Glénat | fayard